N° 257 — Tome LXXII 1er Mars 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, ALBERT DE BERSAUCOURT,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, JACQUES DAURELLE,
HENRY-D. DAVRAY, ÉDOUARD DUJARDIN, GEORGES EEKHOUD,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
FRANCIS JAMMES, AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD,
G. MEREDITH (MARGUERITE YERSIN *trad.*), JEAN NOREL,
RACHILDE, MARCEL ROBIN, JULES SAGERET, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

—

N° 257 — 1er MARS 1908

Édouard Dujardin	*Le Mouvement symboliste et la Musique*	5
Francis Jammes	*Poèmes mesurés*	25
Jules Sageret	*Henri Poincaré (La Commodité scientifique. — La Science pour la Science.)*	33
Albert de Bersaucourt	*Balzac et sa «Revue Parisienne»*	45
Jean Norel	*Le Prochain Conflit du Pacifique*	69
G. Meredith (Marguerite Yersin *trad.*)	*L'Histoire de Chloé* (IV-VI), conte.	89

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LVI. Promenades*	114
Rachilde	*Les Romans*	117
Jean de Gourmont	*Littérature*	122
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	126
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	130
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes.*	134
Carl Siger	*Questions coloniales*	140
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	146
R. de Bury	*Les Journaux*	151
Jean Marnold	*Musique*	156
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	159
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	166
Henri Albert	*Lettres allemandes*	169
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	173
Marcel Robin	*Lettres espagnoles*	178
Jacques Daurelle	*Variétés : Le Salon de Monte-Carlo*	182
Mercvre	*Publications récentes*	184
—	*Echos*	185

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, rue de Grenelle, 11, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

HENRY BATAILLE

Théâtre :

LE MASQUE — LA MARCHE NUPTIALE

ARISTIDE BRIAND

LA SÉPARATION (Discussion de la loi)

ISABELLE EBERHARDT

NOTES DE ROUTE (Maroc, Algérie, Tunisie)

EUGÈNE FOURNIÈRE

LA CRISE SOCIALISTE

CH-HENRY HIRSCH

UN VIEUX BOUGRE

HENRY KISTEMAECKERS

DUPONT, CHAUFFEUR (Nouveau roman comique de l'automobilisme)

JULES PERRIN

DEUX FANTOMES (Roman)

EMMANUEL RHOÏDÈS

LA PAPESSE JEANNE (Roman médiéval)

traduit du grec par Alfred Jarry et le Dr Saltas

JEAN RICHEPIN et HENRI CAIN

LA BELLE AU BOIS DORMANT Féerie lyrique en vers

SAINT-JUST

ŒUVRES COMPLÈTES (avec introduction et notes par Ch. Vellay, 2 vol.)

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

CUMIN et MASSON, Editeurs à Lyon

SEULE ÉDITION DE LUXE

VICTOR HUGO

THÉATRE

ILLUSTRATIONS DE

MM. BIDA, DUPAIN, MAURICE LELOIR, ADRIEN MOREA
MESPLÉS, ALBERT MAIGNAN, MOREAU DE TOURS
HENRI MARTIN, H. PILLE, BORDES, LALAUZE
LUCIEN MÉLINGUE, ROCHEGROSSE, ETC.

EAUX-FORTES DE

MM. KRATKÉ, COURTRY, MANCHON, LALAUZE, GAUJEA
L. FLAMENG, MONGIN, LEFORT, CHAMPOLLION, VION
GÉRY-BICHARD, ABOT, ETC.

Cinq beaux volumes in-4 carré, brochés
Impression de luxe sur beau papier par Georges Chame
Ornés de 89 Eaux-Fortes

dont trente grandes compositions hors texte

Tirage en Taille-Douce par Salmon

PRIX des cinq volumes :

Imprimés sur beau papier vélin blanc. 150

Payable 10 francs par mois.

PRIME aux premières demandes

SPÉCIMEN ILLUSTRÉ (Envoi gratuit franco poste)

NOTA : *Tous les mois la Librairie CUMIN et MASSON, à Lyon, publi catalogue de BEAUX LIVRES (envoi franco sur demande).*

LE

MOUVEMENT SYMBOLISTE ET LA MUSIQUE

—

Il y a près d'un quart de siècle, une génération d'écrivains, de peintres et de musiciens commençait à se faire jour, à qui les plus nobles espérances semblaient permises. Les jeunes gens qui se donnent à l'art ou à la littérature entrent généralement dans la carrière avec de magnifiques aspirations; mais jamais peut-être, même à l'époque romantique, il n'y eut plus belle efflorescence d'ambitions généreuses que chez la jeunesse de 1886 et des années qui suivirent. La preuve en fut, tout d'abord, dans l'accord tacite avec lequel ces jeunes gens surent se grouper autour de maîtres admirables que ne leur désignait aucunement la faveur publique et qu'aucun intérêt temporel ne recommandait à leur culte.

Verlaine, Mallarmé, qui n'étaient rien moins que célèbres, eurent immédiatement des disciples, l'un dans les taudis où les jeunes poètes pénétraient assez effarouchés, l'autre dans cette humble petite salle de la rue de Rome où ils se serraient, attentifs et silencieux, chaque mardi soir. Manet et les impressionnistes étaient encore des objets de risée publique. Le nom de Wagner excitait l'indignation, sinon le mépris; celui de César Franck demeurait à peu près ignoré. C'est pourtant autour de ces « poètes maudits » que l'on se retrouva, que les camaraderies naquirent, que les amitiés se fondèrent.

Les défauts qu'il a été longtemps permis de reprocher à cette génération ne furent que les exagérations de ses qualités.

A de jeunes écrivains qu'un idéal, inaccessible peut-être, très pur certainement, attire, les hardiesses excessives deviennent familières; de là, les recherches verbales, les vaticinations, le fatras qui nous semblent aujourd'hui des erreurs presque touchantes. Quelques critiques (ne nommons personne) y virent des habiletés de réclamistes ; c'était tristement comprendre ce qu'il y eut de juvénile et de chevaleresque dans le plus grand nombre de ces tentatives. Si loin que se reporte le souvenir du signataire de ces lignes, il se rappelle des jeunes hommes épris de leur métier, méprisant la notoriété, dignes en face des puissants du jour, et parfaitement désintéressés.

L'histoire des débuts de cette génération est celle de quelques revues, toutes disparues aujourd'hui (sauf une, bien entendu) et dont les collections restent précieuses; on connaît la première *Revue Indépendante*, « série Fénéon », qui parut de mai 1884 à mai 1885, et où l'on trouve déjà, dit Remy de Gourmont, la trace de préoccupations qui ne sont plus « naturalistes » ; les petites revues d'avant-garde, d'extrême avant-garde, comme le *Décadent*, la *Vogue* et le *Symboliste*, toutes trois de l'année 1886; puis la seconde *Revue Indépendante*, « série Dujardin », qui naquit en novembre 1886 et vécut jusqu'à la fin de 1888; en 1890, les *Entretiens politiques et littéraires*, créés par Vielé-Griffin, le *Mercure de France*, fondé la même année, et la *Revue blanche*, l'année suivante.

Des aspirations communes animaient, en même temps que les poètes et les romanciers, leurs camarades peintres et musiciens; le symbolisme, cette tendance un peu mystique à chercher sous l'apparence le mystère inclus dans les choses, à suggérer plutôt qu'à décrire, régna non seulement chez les écrivains, mais dans toutes les provinces de l'art; l'impressionnisme, c'est-à-dire l'essai de représenter, non pas les objets, mais la sensation qu'ils nous donnent, gagna les littérateurs après Verlaine et commença bientôt à envahir la musique; et au milieu de ces nouveautés et de fantaisies quelquefois exorbitantes, une certaine attirance vers le goût classique gardait les jeunes d'alors des irrévérences où s'étaient laissés aller les jeunes gens de 1830 et les entraînait en pleine réaction contre le romantisme; pour s'être plus tôt manifestée chez les musiciens de l'école de Franck, l'évolution n'en était pas moins sensible chez le plus grand nombre des poètes.

Une autre caractéristique de cette génération de poètes, de romanciers, de musiciens et de peintres est d'avoir été une génération éminemment musicale. Ce n'est pas que le nombre ou l'importance des musiciens y fût considérable; mais des préoccupations d'ordre musical hantaient ce jeune monde; la musique y exerça une emprise sans cesse grandissante; je dirais presque qu'on y vivait dans une atmosphère musicale. Et sans doute en faut-il chercher la cause dans l'influence de Wagner qui, depuis que l'astre de Hugo s'était couché, apparaissait de plus en plus comme la splendeur du siècle finissant.

A côté de la *Revue indépendante*, il convient, en effet, de acer la *Revue Wagnérienne* (1885-1887), la *Revue Wagnérienne* à qui il serait ridicule d'attribuer le mérite d'avoir, même pour une faible part, fait connaître Wagner en France. Wagner n'avait vraiment pas besoin de la *Revue Wagnérienne* pour pénétrer à Paris. La *Revue Wagnérienne* eut ce premier mérite, parmi de grandes extravagances, de souligner obstinément, au cours de ses trois années, un fait auquel le public le plus élevé lui-même était réfractaire, savoir, qu'en Wagner il n'y avait pas seulement un musicien, mais un poète, un dramaturge et un esprit capable des plus hautes synthèses. Mais la *Revue Wagnérienne* servit encore, ce me semble, à convoquer vers la musique une génération dont les aînés étaient partis vers ailleurs.

Il ne faut pas oublier que, jusque-là, dans le monde littéraire, tous les honneurs étaient réservés à la peinture; parnassiens aussi bien que naturalistes avaient été peu portés vers la musique, beaucoup vers les arts plastiques; tel, après Huysmans, était resté Fénéon, si important dans l'histoire de cette époque. Le wagnérisme de Mendès avait éveillé peu d'échos. Le mépris, fort justifié, que les artistes professaient pour l'opéra aussi bien que pour l'opéra-comique, s'était finalement étendu à toute la musique; Zola eut là-dessus des jugements non équivoques. Ce n'est évidemment pas à la *Revue Wagnérienne*, à sa préoccupation constante d'associer la poésie et la musique, de parler poésie aux musiciens et musique aux poètes, qu'est due cette évolution vers la musique qui est caractéristique de notre génération; mais la *Revue Wagnérienne* arriva au moment opportun; elle exprima un état d'esprit de plus en plus général; elle en restera le témoin.

— C'est la *Revue Wagnérienne*, disait Mallarmé, qui m'a conduit aux Concerts Lamoureux.

Cela au moins était matériellement exact. Et l'on se rappelle que, les dernières années de sa vie, Mallarmé ne manquait aucun des dimanches de Lamoureux.

Ainsi naquit chez les littérateurs le désir d'exprimer des impressions musicales, d'imiter, en littérature, certains procédés d'expression musicaux; chez les peintres eux-mêmes, de créer une harmonie musicale des lignes et des couleurs; chez les musiciens, enfin, de remonter aux sources vives de la musique, de comprendre l'âme de la musique. Après la peinture, la musique à son tour devenait, de plus en plus, « à la mode », comme si, d'avance, il avait été dit que le chef-d'œuvre de la génération devait se réaliser dans le sein de la musique.

Une influence, par ailleurs, régnait sur ces jeunes cerveaux : l'influence de Kant et de ses successeurs, des idéalistes allemands, de Schopenhauer. Kant, à cette date, pénétrait dans l'Université, au moins à Paris; si les lycées de province continuaient à s'en tenir à Victor Cousin, les professeurs des lycées parisiens venaient de découvrir, à l'usage de leurs élèves, les trois Critiques, vieilles alors d'un siècle; et Dieu sait quelles allures de profondeur prenaient, dans la bouche d'un Burdeau, ces révélations. Les théories idéalistes convenaient singulièrement aux aspirations des symbolistes; la distinction de l'apparent (le monde où nous vivons) et du réel (l'autre...) fut un thème souvent développé; Villiers de l'Isle-Adam s'y complut; quels jeunes gens osèrent, aux environs de 1886, croire à la réalité du monde extérieur ? lesquels ne proposèrent de « renoncer » le monde de l'illusion? Schopenhauer fut le grand magister. Schopenhauer avait exalté dans la musique le seul art capable d'exprimer le monde de la Volonté; Wagner apparaissait comme le type de l'artiste schopenhauérien.

En Allemagne, cependant, une évolution s'accomplissait dans le cerveau du plus extraordinaire des philosophes modernes, si, par philosophie, on entend, non pas une construction d'école, mais la méditation ordonnée des grands problèmes humains. En 1883, l'année de la mort de Wagner, avait paru le *Zarathoustra*, le chef-d'œuvre de cette prodigieuse série

qui devait se clore en 1888 avec *l'Antéchrist*. Profondément inconnues parmi nous étaient ces œuvres; profondément inconnue la personne même de leur auteur; mais, tout en le devançant, le mouvement d'idées qu'exprime l'œuvre de Nietzsche correspondait au mouvement d'idées de ses contemporains, et l'avènement de Nietzsche après Schopenhauer et Kant était un fait nécessaire. Or, Nietzsche après Schopenhauer, c'est ce retour au classicisme qui devait être le trait le plus caractéristique d'une jeunesse alors toute symboliste et impressionniste.

En attendant, cette jeunesse s'agitait dans une fièvre de méditation, d'enthousiasme et de beaux efforts. Les tentatives les plus nobles furent essayées, qu'il n'est pas dans notre programme de rappeler ici, en poésie, dans le roman, au théâtre, aussi bien que dans les arts plastiques et la symphonie. Combien peu, parmi les écrivains de la *Revue Indépendante*, n'ont pas donné, au cours de ces vingt années, un effort, sinon heureux, au moins très généreux, pour accomplir une destinée ? Littérateurs, peintres, musiciens, on se retrouvait dans les bureaux, toujours modestes, de nos Revues, dans deux ou trois cafés familiers où l'on était chez soi, et puis chez les maîtres, chez Mallarmé, autour de Verlaine, et puis aux expositions de peinture, aux auditions de Wagner.

Que devait-il sortir de là? Entre des jeunes gens du même groupe, où les ambitions et les espérances sont pareilles, quand un Hugo n'a pas surgi dès le premier jour, les supériorités apparaissent mal ; personne n'a donné sa mesure ; quelques-uns n'ont encore rien produit ; celui qui parle le plus fort ou le plus longtemps peut sembler le meilleur et ne l'est jamais. En 1887, Félicien Rops fit pour l'édition autographiée des œuvres de Mallarmé une eau-forte qu'il appelait « la grande lyre » ; sur les genoux d'un être mystique, une lyre était posée, dont les cordes montaient à l'infini; et, tandis que les doigts du maître touchaient aux cordes, on voyait, au-dessous, toutes sortes de mains se tendre, éperdues, vers l'instrument sacré.. Nous étions, nous, les jeunes gens d'alors, ces mains tendues, ces âmes uniquement avides de réaliser le chef-d'œuvre. Quelques-uns, un au moins d'entre nous se trouvait-il, qui, comme les autres, rêvait, écoutait, balbutiait, plus modeste peut-être que les autres, dont les doigts bienheureux devaient arriver

jusqu'aux cordes de la lyre, et dont rien ne décelait encore le cœur plus profond, le cerveau plus large ?

§

Les grandes générations qui nous ont précédés avaient rapidement donné les grands hommes en qui elles s'exprimaient, les grandes œuvres dont elles étaient capables. En advint-il de même de la nôtre? Il est trop évident que, si quelques écrivains, quelques peintres, quelques musiciens, dont les noms viennent immédiatement à l'esprit, produisirent un certain nombre d'œuvres fortes ou délicieuses et dignes de survivre, aucune, pendant de longues années, ne se révéla comme destinée à représenter notre époque devant la postérité.

L'effort était-il trop grand ? On peut le croire, quand on songe à l'immensité des ambitions des poètes symbolistes ; mais le grand homme, s'il était venu, aurait dû précisément n'entreprendre de l'œuvre que ce qui pouvait être accompli et, avec la sûreté napoléonienne du génie, laisser de côté les chimères.

Les maîtres magnifiques et vénérés qui nous instruisirent, les Mallarmé surtout, eurent-ils, comme certains l'ont cru, une influence pernicieuse sur leurs disciples en les jetant dans un chemin de subtilités où ils devaient se perdre ? La plus grave erreur des symbolistes fut, en effet, d'oublier à plaisir que le premier problème de l'œuvre d'art est d'aboutir à l'évidence et qu'une œuvre obscure (ou, pour mieux dire, demeurée obscure) est une œuvre non réalisée. Mais c'était à eux, les jeunes, de se dégager ; et beaucoup le firent ; et tels dont les écrits, il y a vingt ans, semblaient des rébus, ont reconquis maintenant la belle langue lumineuse de nos traditions.

La puissance manqua plutôt aux plus fins comme aux plus ardents de ces poètes, de ces romanciers, de ces artistes, pour que quelque chose de tout à fait grand se produisît comme la résultante de tant de forces mises en mouvement. Peut-être, si Laforgue avait vécu, aurait-il été le grand poète d'entre nous ; à ses délicieux essais il fut permis de reconnaître des promesses telles que nul génie, en sa jeunesse, n'en donna de meilleures ; mais cette âme charmante s'est envolée, laissant des pages qui nous enchanteront éternellement, et qui ne sont que de divins ânonnements.

Cependant, les années s'écoulaient; les hommes de cette génération voyaient leurs tempes grisonner, puis blanchir. Qu'allait-il advenir de ces belles espérances? Etait-ce parmi les poètes, parmi les romanciers, que le chef-d'œuvre allait apparaître? Ne semblait-il pas plutôt, dans une génération si profondément musicale, que ce devait être parmi les musiciens? Mille symptômes, que l'historien relèvera un jour, pouvaient le faire supposer; car jamais on n'avait vu en France un développement musical analogue à celui qui s'inaugura avec l'avènement du wagnérisme à Paris, l'enseignement de César Franck, le développement des Concerts Populaires, la création de la Schola.

En 1902, il y eut une alerte dans le monde musical; une rumeur courut, et l'on se demanda si le grand jour n'était pas venu. Personne n'avait donné autant de promesses que Claude Debussy, et, après plusieurs œuvres étrangement intenses, c'est tout frémissants de l'espoir de saluer un chef-d'œuvre que nous courûmes écouter pour la première fois l'œuvre définitive du jeune musicien, *Pelléas et Mélisande*. Hélas! cette musique délicieuse et poignante, exquis épanouissement d'une sensibilité sans égale, mais subjective jusqu'à sembler parfois inassimilable, d'un impressionnisme affiné jusqu'à la déliquescence, tout d'indications ténues, tout de frissons et de réflexes, où l'affirmation est fuie comme une grossièreté, où l'on balbutie par horreur de trop parler, où suivant le mot d'ordre de Mallarmé, on ne dit pas mais on suggère, cette musique, quelque prenant qu'en fût le charme, n'était qu'une œuvre d'exception; pouvait-on y reconnaître le chef-d'œuvre digne de prendre rang, dans l'histoire de notre civilisation, à la suite des œuvres des maîtres anciens, en attendant celle des maîtres futurs?

Il est un autre musicien, né, celui-là, en dehors de notre mouvement, bien qu'influencé par lui, un Allemand, en qui d'aucuns ont voulu voir le successeur de Wagner. Oh! il s'agit cette fois d'un favori du succès, de Richard Strauss, l'auteur de *Salomé*.

On imagine l'enfance de Richard Strauss, fils d'un musicien d'orchestre, élevé dès ses plus jeunes années dans un milieu de musiciens d'orchestre, grandissant à l'ombre des pupitres, sachant ses notes avant de savoir son alphabet, familier du tuba, du violoncelle et de la clarinette basse à l'âge où les

autres enfants n'ont affaire qu'aux trompettes à quatre sous, suivant les instrumentistes au concert, chez eux, à la brasserie, assistant à leurs répétitions, à leurs études, à leurs causeries, connaissant par cœur leurs anecdotes et leurs plaisanteries professionnelles, s'intéressant aux improvisations fantaisistes d'avant les trois coups aussi bien qu'aux développements des austères concertos; avec cela, prodigieusement doué pour la musique ; et, à peine adolescent, n'ignorant rien des petits secrets de chaque instrument, au courant des « trucs » de bonshommes vieillis dans le métier, emmagasinant dans sa mémoire jusqu'aux effets faits « à la blague », enfant gâté des instrumentistes, devinant tout, essayant tout, osant tout, au milieu des rires complaisants du papa et de toute la bande. Quelle éducation de compositeur pour orchestre! Les autres commencent quelquefois par le piano, quelquefois par un autre instrument, quelquefois par l'harmonie; ils suivent le cours régulier de leurs études ; et, pour finir, ils arrivent à l'orchestre. Strauss a été élevé dans l'orchestre. Il semble que, tout jeune, il ait pensé « en orchestre », comme Hugo pensait en métaphores. Sans profondeur, sans grande sensibilité, sans réelle personnalité, mais doué de puissance, Strauss est un merveilleux joueur d'orchestre ; comme les bons clowns, il est né dans le métier ; comme eux, il est, en deux mots, un enfant de la balle.

La pleine réussite, manquée avec *Pelléas et Mélisande*, pas même tentée (quoi qu'en aient dit les snobs) avec *Salomé*, était-elle pourtant réservée à une œuvre musicale? Au moment même où *Salomé* triomphait bruyamment à Paris, on se mettait à parler d'un autre compositeur, Paul Dukas, enfant de la même génération ; et les rumeurs les plus diverses se répandaient touchant son premier opéra, *Ariane*, que l'Opéra-Comique allait représenter.

Paul Dukas n'était pas un inconnu. Il passait pour un très sérieux musicien ; on reconnaissait les plus belles indications dans sa symphonie (1896), dans son scherzo de *l'Apprenti Sorcier* (1897), dans sa sonate (1899), dans ses variations sur un thème de Rameau (1900); *l'Apprenti Sorcier* avait amusé souvent les fidèles des Concerts Lamoureux, comme il vient d'amuser ceux des Concerts Colonne ; la sonate et les variations n'étaient connues que d'un petit nombre, et d'aucuns n'hési-

taient pas à les proclamer des chefs-d'œuvre. J'avais autrefois, en 1885 je crois, trouvé Dukas dans la classe de composition de Guiraud, dont j'avais été quelques mois l'élève fantomatique ; Dukas n'y avait aucune des allures du jeune homme prodige; d'autres, combien disparus aujourd'hui, y menaient un bien autre tapage. Je conservais encore le bon souvenir d'une rencontre à Bayreuth, au sein des nobles enthousiasmes qui donnent un prix à la vie. Au bout de vingt ans écoulés, je devais retrouver le même homme un peu silencieux, de belle culture littéraire, au masque de gravité tour à tour ou de gaieté cordiale et jeune, suivant l'heure et suivant la compagnie.

C'est le 10 mai dernier que l'Opéra-Comique donnait la première représentation d'*Ariane*. Je me rappelle être entré au théâtre, ce soir-là, en des dispositions quelque peu fâcheuses, après une journée surchargée de besognes et un dîner hâtif, agacé du titre baroque de l'œuvre (car ce titre, qui amalgame les époques et les genres dans un raccourci à la Hervé, n'est pas *Ariane*, mais *Ariane et Barbe-Bleue;* disons donc simplement *Ariane*, et souhaitons que la postérité simplifie *Ariane et Barbe-Bleue*, comme elle a simplifié *Hernani ou l'Honneur Castillan*). Agacé du titre, il y avait lieu de l'être davantage encore du livret. Certes, la main d'un poète se reconnaissait ; le sujet n'était-il pas un sujet de poète ? n'y découvrait-on pas maintes idées de poète et, par ci par là, des phrases de poète? mais quel encombrement de grâces démodées, fâcheuses survivances des pires défauts du symbolisme de jadis ! et, pour quelques situations véritablement musicales, quel laisser-aller, quelle absence de tout effort à réaliser une œuvre, quelle construction à la diable, quelle affabulation au petit bonheur ! Cependant, le rideau se lève et la pénible impression du livret s'aggrave d'une réalisation scénique détestable, avec ce chœur dans la coulisse où il est impossible de percevoir un mot ni une note. Bientôt, une personne apparaît, trop belle en des poses trop belles, et qui fait songer aux anciennes manières du théâtre de l'Œuvre. La mauvaise humeur s'exaspère. Et voilà que, tout à coup, à un certain accord qui monte de l'orchestre, un saisissement nous a pris ; qu'est-ce là? il semble qu'un monde nouveau se dévoile; peu à peu, l'émotion grandit; de magnifiques récitatifs se déroulent ; les pauvres paroles qui sont « mises en musique » se transfigurent au sein

de cette musique, et c'est le frisson des tout à fait belles choses qui passe. Est-ce possible? Maintenant, l'action va son chemin, le jeu charmant des pierreries, le chant souterrain, mystère de profondeur et de simplicité, la scène dans le cachot, puis la lumière, la mer et la vie qui déferlent, et ce magnifique troisième acte, la plus grande émotion qui nous ait été donnée depuis Wagner.

Une seule audition d'un faux chef-d'œuvre peut tromper ; au contraire, le critérium des authentiques belles choses est d'être plus belles et d'être plus aimées à mesure qu'elles sont mieux connues. La patine du temps est nécessaire aux œuvres d'art, aux partitions aussi bien qu'aux colonnades ; il manque à l'opéra de Dukas l'épreuve des années, l'épreuve du revoir et du ré-entendre après des mois d'oubli ; mais il a tout de même subi le contrôle d'une première série de représentations successives, et, sans préjuger de ce que l'avenir ajoutera ou enlèvera à sa vitalité, je voudrais noter et essayer d'analyser une impression qui, chez quelques-uns d'entre nous, fut souveraine et dès le premier jour sembla décisive.

§

Si l'on cherche dans les chefs-d'œuvre classiques ce qu'ils ont chacun créé de nouveau, on s'aperçoit que l'homme de génie d'une époque n'est pas celui qui lui apporte des façons de penser et de sentir nouvelles, mais celui qui exprime les aspirations, c'est-à-dire qui formule les façons de penser et de sentir nouvelles de cette époque. Une étude superficielle des littératures, telle qu'on en pratique à l'Université, laisserait croire qu'un Corneille, qu'un Molière, qu'un Racine, qu'un Shakespeare, qu'un Hugo ont été des inventeurs ; Corneille n'est-il pas présenté aux écoliers comme surgissant, *le Cid* à la main, pour ainsi dire *ex nihilo*? Les érudits ont facilement démoli ces imaginations ; des études historiques ont pu être composées sur les contemporains de Racine, les contemporains de Corneille, les contemporains de Shakespeare, voire sur les précurseurs de Racine, de Shakespeare, de Corneille. On a appris que des drames shakespeariens furent représentés avant Shakespeare, des tragédies cornéliennes avant Corneille ; l'époque romantique fournit vingt exemples de poèmes, de ro-

mans où les idées-mères et même les façons de parler d'un Hugo sont pressenties et comme en voie de réalisation.

En quoi donc a consisté l'œuvre de ces grands hommes ? A exprimer ce qui se cherchait, ce qui se balbutiait autour d'eux. Le prophète, dans la Bible, n'est pas l'homme qui prédit l'avenir, mais l'homme qui formule le présent; telle reste la définition de l'homme de génie.

Le musicien qui le premier employa notre accord de septième de dominante n'est pas pour cela un plus grand musicien que ceux qui le suivirent; Beethoven ni Wagner n'inventèrent d'accords nouveaux ; il ne faut pas que les musiciens qui, après Claude Debussy, en lancent quotidiennement s'imaginent acquérir par là un droit à une admiration durable. Qui employa le premier la gamme par tons entiers ? Je ne veux connaître que celui qui sait faire sien ce nouveau moyen d'expression. Autrement, l'art serait une sorte d'article de mode ; la mode d'aujourd'hui prendrait la place de celle d'hier ; et, comme un chapeau du bon faiseur, une symphonie qui se serait portée quelques mois n'aurait plus droit à vivre. L'homme de génie, au contraire, synthétise les forces de son temps, coordonne ses tentatives, profite de ses tâtonnements ; les travaux faits autour de lui deviennent les matériaux de son œuvre ; il ramasse les richesses éparses ; les autres ont creusé les fondations et apporté le bois et la pierre ; il construit le temple. Shakespeare, vu de loin, semble un isolé; vu de près, dans son milieu, il est la formule d'une pléiade.

Or, cette *Ariane*, toute de lumière, qui se révélait, ne semblait-elle pas accomplir exactement un tel programme ? Rarement il avait été tenté, dans l'histoire de l'art, un aussi bel effort que pendant ces vingt-cinq dernières années ; rarement, aussi, l'effort avait été plus dispersé. Impressionnisme, symbolisme, aspirations classiques, tout cela s'était heurté un peu chaotiquement, dans un mouvement où dominait l'influence de la musique, tandis que peu à peu les conceptions nietzschéennes refoulaient le pessimisme idéaliste de Schopenhauer. Ne découvrions-nous pas précisément dans *Ariane* les délicatesses d'un art qui a été impressionniste et qui est capable d'exprimer les plus subtiles nuances de la sensation ? N'y respirions-nous pas l'arrière-parfum de symbolisme qui, sans s'étaler lourdement, donne aux choses un sens mystérieux ? Rêvions-nous une com-

préhension plus musicale, plus éminemment musicale du sentiment ? N'y retrouvions-nous pas, et en pleine valeur, la richesse de cette langue harmonique et orchestrale que les successeurs de Wagner ont, après lui, amenée au dernier degré de la virtuosité ? Enfin, comme nous le dirons tout à l'heure, n'y saluions-nous pas le retour à la pure tradition classique ?

Mais il ne suffit pas qu'une œuvre exprime les caractères de son époque, si elle ne les exprime à la fois en profondeur, en tant que pensée, et en perfection, en tant que forme.

La profondeur de pensée, d'émotion, de vision, est une chose qui ne s'analyse guère. La profondeur d'une sonate de Beethoven, d'une scène de Racine, a ses causes dans la magnificence de l'âme du poète qui a vu, qui a compris, qui a ressenti, dans sa vérité et son intensité, dans ses motifs et ses corollaires, l'idée, le sentiment dont il est possédé. Il s'agit de traverser le sol friable des apparences, des faux-semblants et des à peu-près, et de descendre jusqu'au roc, de toucher le roc solide de l'émotion humaine, et là-dessus de bâtir un monument.

Aussi bien, lorsque monte le chant souterrain des filles d'Orlamonde, lorsque Ariane va de l'une à l'autre « comme une mère qui tâtonne », quand sonne la cloche de midi, quand la pauvre Alladine regarde la grande sœur qu'elle devine sans la comprendre, quand le maître est ramené vaincu et se redresse silencieux et quand Ariane s'en va dans l'arrachement terrible et magnifique d'une pitié qui se surmonte elle-même, l'angoisse divine nous saisit, et aux accents de ces récitatifs, les plus pathétiques que la musique ait jamais connus, au flux de cet orchestre, le plus intense qui ait été entendu après Wagner, que nous l'écoutions pour la première ou la dixième fois, les larmes montent à nos yeux, ces larmes généreuses qui ne naissent pas à la source facile de l'attendrissement, mais qui sont les témoins de la plus hautaine émotion d'art; malheureux qui était là et qui ne les a pas connues.

De telles réussites ne sont possibles qu'au musicien, à l'artiste qui s'est rendu maître de ses moyens d'expression, exactement à l'égal d'un virtuose ; et tel paraît bien être le cas de l'auteur d'*Ariane*. Qu'est-ce que la perfection de la forme, sinon l'idée, la vision, l'émotion arrivées, dans l'âme de l'artiste, à un tel degré d'évidence que la formule se dégage d'elle-même.

Le demi-grand homme se débat pour s'obtenir cette divine évidence ; la pleine lumière ne se fait pas dans sa conscience ; il a des éclairs et des obscurités ; il réussit et il échoue tour à tour, et c'est en ce sens qu'il est un impuissant. Chez le demi-grand homme, l'ébauche est presque toujours ce qu'il aura produit de meilleur ; dans l'ébauche, la beauté de la conception apparaît ; mais autour du rêve flottait je ne sais quoi de nuageux ; quand il s'est agi d'arriver à l'entière expression, les forces ont manqué ; et plus il travaille, plus le demi-grand homme gâte son œuvre. L'artiste de génie, au contraire, reste toujours maître de lui-même ; maître de son émotion, de son idée, il la poursuit sans l'altérer ; il va au but d'un pas égal et sûr ; il est normal. On se figure ainsi Michel-Ange taillant en plein bloc, dans le marbre, des statues colossales, et faisant sortir, lentement et progressivement, l'image d'avance obtenue dans son esprit. En cette merveilleuse faculté de rester maître de son œuvre réside le suprême secret de la puissance ; et tel est le dernier des dons que la bonne fée apporte au berceau des hommes de génie. La puissance, dans l'art, comme dans la vie, comme dans les affaires, comme dans le gouvernement des hommes, c'est la possibilité d'imposer sa volonté, d'aller au bout de ses résolutions, d'accomplir une œuvre ; elle consiste en un si parfait équilibre entre les facultés que rien n'est entrepris qui ne puisse être mené à bien, que rien n'est continué qui ne soit le développement logique d'un commencement. Le grand homme, le héros, peut ce qu'il veut, veut ce qu'il peut, comme Wagner.

Je jouerais probablement un vilain tour à Paul Dukas, si je le faisais passer pour un musicien nietzschéen. Dukas est un homme d'une belle éducation littéraire et philosophique ; cependant, j'imagine que, lorsqu'il compose de la musique, ses préoccupations ne vont guère à la *Critique de la Raison Pure* ou à la *Généalogie de la Morale*. Mais, comme tous les hommes, il est de son temps ; et, comme tous les hommes supérieurs, en tant que représentant de son temps, il en a à un haut degré les qualités. La pensée nietzschéenne a joué un rôle indéniable dans son évolution ; je n'en citerai qu'un exemple, mais caractéristique.

Et que l'on ne dise pas qu'il s'agit là du livret et non de la musique, et que Maeterlinck est en cause mieux que Dukas.

Non. Le livret est un conte symbolique dont le sujet est « la délivrance inutile » ; Ariane délivre les femmes de Barbe-Bleue, mais celles-ci préfèrent leur servitude à la liberté qui leur est offerte, et Ariane part seule. Relisez, dans le livret, la dernière scène; Ariane coupe les liens de Barbe-Bleue, puis s'éloigne de lui, invite ses compagnes à partir et s'en va, sans qu'*un seul mot* ni l'indication *d'un seul geste* renseigne sur son état d'âme. Tout cela sera dans l'orchestre. Or, ce tout, c'est : une pitié qui se surmonte. Ce n'est ni la pitié christianisante de Wagner, ni l'égoïsme bas des pseudo-nietzschéens de table d'hôte. C'est la Sur-pitié de Zarathoustra. Et rien, dans l'histoire de l'art, n'est plus poignant et plus noble que ces vingt dernières pages de la partition.

Là se retrouve, sans doute, l'influence nietzschéenne; et elle existe encore d'une autre manière. A travers et malgré des excentricités de jeunesse, nous avons reconnu, dans la génération des hommes qui ont aujourd'hui de quarante à cinquante ans, une tendance à revenir au goût classique; et la chose a été prouvée par le succès des idées nietzschéennes. Nietzsche dégagea, formula la réaction anti-romantique ; et nous dirons une fois de plus qu'il ne l'eût pas fait, si le besoin n'en avait pas existé, « dans l'air », autour de lui. L'œuvre de Nietzsche prépare, laisse attendre, promet pour notre vingtième siècle la renaissance de l'art classique que rêvaient déjà les jeunes gens de 1886; cet art est-il créé maintenant ? Quelques-uns des critiques les plus sûrs, et je ne nommerai parmi eux que Pierre Lalo, ont déjà reconnu dans l'*Ariane* de Dukas les caractères d'une œuvre classique. L'émotion est intense, mais ordonnée; la sensibilité est profonde jusqu'au déchirement, mais la volonté lui impose sa discipline ; à la base de l'œuvre est une vie passionnelle inouïe, et, à l'entour, une atmosphère d'ordre, d'équilibre, d'harmonie. Au romantisme chrétien, Nietzsche avait opposé cette *moderatio* antique qui se traduit mal par notre mot « mesure », qui fut la règle de la sagesse hellénique et de la vertu romaine et qui, depuis les premières Olympiades, reste la définition de la beauté morale aussi bien que de la beauté esthétique. Cette discipline, cette pondération, cette harmonie, cette continuité, je la trouve, non seulement à toutes les pages, mais dans l'intimité même de l'œuvre de Dukas; et, si la pensée est ainsi fondamentale-

ment classique, l'expression ne l'est pas moins. Quelque hardie qu'elle soit, la langue de Dukas procède des maîtres ; ses nouveautés sont le fait d'une évolution et non pas d'une révolution. Il possède et a développé tous les raffinements de la langue musicale moderne, et il sort de Beethoven ; il vient en droite ligne des plus anciens maîtres ; il les continue ; il est le fils et le petit-fils des grands ancêtres ; le classicisme est chez lui le bouillon de culture où infusent les modernités les plus audacieuses.

Cet homme, dont les hérédités anciennes semblent avoir été exotiques, s'est assimilé ainsi toutes les qualités de notre race ; dégagé d'influences étrangères, il apparaît éminemment français et représente le type le plus pur de notre civilisation ; en lui s'épanouit cette tradition qu'on appelle aujourd'hui aryenne, qui est sans doute née en Grèce, qui a passé par l'Italie et s'est continuée en France ; les propriétés essentielles de l'esprit français, héritier de l'hellénisme et de Rome, s'y dégagent des importations extra-européennes et y rayonnent de leur plus authentique éclat.

Et ainsi s'explique qu'*Ariane*, si aryenne, n'a pas eu le succès tapageur d'autres œuvres nées à côté d'elle et n'a pas manqué, par contre, d'une bonne fournée d'ennemis acharnés.

Le succès immédiat n'a jamais été du premier coup aux chefs-d'œuvre ; il s'obtient de deux façons : ou bien en flattant les goûts de la multitude, ainsi que l'a fait l'autre *Ariane*, la petite, l'enfant de Massenet ; ou bien en flattant les goûts d'un groupe, d'une aristocratie quelconque, d'un cénacle, c'est-à-dire le snobisme de quelques-uns, et c'est ce qu'a fait, certes sans le vouloir, Claude Debussy, et, certes en le voulant, Richard Strauss. Par certaines recherches, par une affectation à certaines particularités, quelquefois par des excentrités, quelquefois par des audaces, voire par des impertinences, il arrive qu'en le voulant ou en ne le voulant pas on excite la curiosité, l'enthousiasme d'un groupe ; il y a dans certaines œuvres une espèce d'étrangeté qui séduit les snobs ; l'absence même d'effets peut être un tape-à-l'œil ; Debussy, qui est la sincérité même a excité plus d'enthousiasmes avec ses défauts qu'avec ses délicieuses qualités ; quant à Strauss, tout au contraire, c'est en recherchant l'extraordinaire, en défiant le goût, en courtisant l'horrible, qu'il raccroche ses admirateurs.

Quiconque a entendu *Ariane* dira si une seule fois le musicien a voulu étonner son public; bien mieux, si une seule fois, même inconsciemment, il s'est départi de cette belle mesure, de cette *moderatio* qui est le summum de l'art. Les snobs n'ont donc pas frémi d'aise aux représentations de Dukas, comme ils l'ont fait à celles d'un Strauss, qui avait tout préparé pour cela, ou d'un Debussy, insoupçonnable d'une telle astuce; les snobs n'ont pas accordé à *Ariane* l'injure de leur engouement; *Ariane*, dans la pure beauté grecque de son nom, a passé au-dessus des snobs; les snobs n'aimeront le classique que le jour où un manager bien parisien s'avisera de les surexciter en faisant jouer *Phèdre* en costumes Louis XIV, au milieu d'un rang de chienlits habillés en marquis, et aux chandelles (1).

§

Nous n'avons pas ici à analyser l'*Ariane* de Paul Dukas; il nous suffit d'indiquer les qualités de grand premier ordre grâce auxquelles elle semble devoir prendre rang parmi les œuvres notables de l'humanité. Je ne m'enorgueillis pas outre mesure d'avoir été l'un des premiers wagnériens de Paris; mais ce me serait une fierté, après avoir célébré à son début en France la gloire de Wagner, d'être parmi ceux qui auront annoncé celle de son successeur. Ce n'est pas que l'*Ariane* apparaisse comme un « chef-d'œuvre sans défauts »; son plus grand défaut réside en son livret; la faute de Dukas fut, après avoir obtenu beaucoup de modifications au livret primitif, de ne pas avoir exigé du poète de talent qui était son collaborateur toutes les corrections dont il sentait la nécessité.

Lorsque Wagner, après avoir écrit *l'Or du Rhin*, *la Walküre* et *Siegfried*, en arriva au *Crépuscule des Dieux*, il retoucha à peine le poème, ancien et insuffisant, dont il entreprenait la musique. Mais la faute était mince; car ce vieux livret, esquisse d'un drame magnifique, ne péchait que par un apparat légendaire excessif, trop opulent, aucunement réduit, trop « conte populaire », toutes choses qui ne discordent pas avec le milieu musical où elles allaient être plongées. Wagner aurait pu, d'une part, resserrer l'action, et, de l'autre, en

(1) Après avoir écrit ces lignes, j'apprends que la chose a été tentée, pour *le Cid*, à l'Odéon... tant pis pour l'Odéon! Et j'apprends que, tentée sans tapages préparatoires et à titre de curiosité, elle a peu réussi... pardonnons donc à l'Odéon!

suivre plus fermement la grande ligne mythique ; il ne l'a pas fait ; je ne connais personne qui ne s'en console. Au contraire, les tares du livret d'*Ariane* sont indélébiles. Certes, l'enchantement de la musique arrive à les faire oublier ; la musique crée l'unité, la vérité et la profondeur de l'action ; elle noie dans son flux souverain les morceaux les plus fâcheux de rhétorique décadente ; de sorte qu'il arrive ceci : le poème de Maeterlinck exaspère qui le lit sans avoir entendu la musique de Dukas ; intéresse et émeut qui l'entend en même temps que la musique ; semble enfin acceptable à qui le relit ensuite avec le souvenir, même inconscient, de la musique ; exemple : la scène finale dont nous avons parlé. Mais les rôles ont été renversés ; la musique est venue au secours du poème, elle lui a donné un sens, alors que l'office du poème devait être de faciliter à notre faiblesse la compréhension de la musique, alors que le drame musical consiste en de la musique que des paroles interprètent et non pas en des paroles que la musique interpréterait.

Mais la faute de Dukas ne fut pas seulement d'avoir agréé une architecture dramatique médiocre, un parterre de déclamations démodées ; elle fut d'avoir choisi, sous prétexte qu'il fournissait des situations musicales, un poème inférieur.

Quelle « humanité » chercher dans cet amalgame de sentiments faux, de péripéties factices, de psychologies falotes (1)...? Et puis, si l'on descend au fond des choses, qu'est-ce que ce sujet fantasque qui signifie tout ce que l'on veut? Dukas, par sa musique, a créé une Ariane ; mais le texte de Mæterlinck n'est rien qu'une pochade toute de surface. Le livret de *Pelléas*, ébauche d'une action humaine, était un beau sujet insuffisamment traité ; le livret d'*Ariane* est un sujet insuffisant, insuffisamment traité. Il en restera pour l'œuvre de Debussy un avantage ; le public ne sait pas, ne doit pas établir de « distinguo » entre le poème et la musique ; il écoute un ensemble, il écoute et il regarde, et *Pelléas* conservera l'heur d'être quelque chose qui ressemble à un drame.

Peut-être jugera-t-on qu'il est trop question ici du livret et qu'il est injuste d'en reprocher les faiblesses au musicien. Non.

(1) D'abord, il faut désobéir...
Les autres ont eu tort et les voilà perdues pour avoir hésité...
Je pourrai pardonner lorsque je saurai tout...
Sa conscience ou quelque autre force a parlé...

A l'heure où, sous le coup de l'émotion de l'ordre le plus élevé, nous nous demandons si le grand homme espéré ne s'est pas manifesté, il est impossible de ne pas noter que le musicien eût donné la preuve d'une force supérieure en repoussant le sujet mesquin, en élisant, en découvrant le grand sujet. Quelqu'un reprochait un jour à Saint-Saëns la niaiserie du livret de *Samson et Dalila* et imaginait par contre le superbe et jovial poème qu'aurait pu lui fournir cet épisode unique dans la Bible.

— Mais, objectait-on, ce n'est pas Saint-Saëns qui est coupable de ce livret.

— Si; car un grand artiste l'aurait refusé. Un musicien a toujours le poème qu'il mérite.

Que l'on se rappelle l'élévation, l'envergure, la profondeur des poèmes wagnériens. Il ne faut certes pas oublier que le dialogue en fut écrit en vue de la musique, qu'il n'est pas et ne devait pas être « littéraire ».Mais qu'il nous en soit donné une solide et forte traduction française en prose, et l'on verra s'il existe, en aucune littérature, une épopée plus ample que le *Ring*, un drame plus intense que *Tristan*. Le génie est un organisme complet; Wagner poète ne pouvait pas être indigne de Wagner musicien.

Et cependant... à l'âge où Dukas commençait *Ariane*, Wagner venait de terminer *Lohengrin*...

L'avenir est ouvert.

Nous avons dit que l'épreuve du temps était nécessaire pour sacrer un chef-d'œuvre; ce n'est pas sans quelque angoisse que certains attendent les reprises d'*Ariane*, pour contrôler leurs impressions premières. Avons-nous été dupes d'un prestige? Avons-nous subi la sorcellerie d'une extraordinaire virtuosité à nous éblouir, d'une habileté infernale à manier la profondeur? Un concours de circonstances qu'on ne démêle pas a-t-il fait chanter cet orchestre dans le plus intime de nos êtres? Les soirées d'*Ariane* ont-elles bénéficié d'électricités inouïes? Les maladies de ce siècle nouveau y ont-elles trouvé un de ces haschich dont Nietzsche nous a appris à nous défier?... Hypothèses invraisemblables et que suffirait à démentir la belle gravité sereine du musicien, cette tranquillité et cette modestie fière, ce regard où se reflète une vie intérieure... Il est dur, mais il est utile pourtant que l'on demeure sévère pour ses joies; cet arti-

cle serait une imprudence s'il prétendait être autre chose que l'analyse d'une impression, qu'un appel interrogatif jeté aux amis connus et inconnus, que la confession d'un homme qui, ayant passé la quarantaine, croyait, jusqu'en mai dernier, qu'après Wagner et Nietzsche « il n'aimerait plus ».

Quoi que l'épreuve des années décide d'*Ariane*, quelles que soient les œuvres qui lui succèdent, les écrivains et les artistes de cette génération qui ont assisté aux représentations du printemps dernier se rappelleront avec un émoi durable ces soirées si belles, si inattendues pour ceux qui, comme le signataire de ces lignes, n'avaient pas suivi l'évolution de Paul Dukas.

Ce fut quelque chose de poignant et de très doux quand quelques-uns de ces hommes, qui s'étaient jadis connus, qui jadis avaient fréquenté ensemble chez Mallarmé dans la petite salle de la rue de Rome, à Bayreuth à l'époque héroïque du wagnérisme, dans le promenoir de Lamoureux au temps de l'Eden, qui depuis lors ne s'étaient guère revus, chacun étant parti vers sa vie, quand ces hommes se retrouvèrent, aux soirs d'*Ariane*, dans les couloirs de l'Opéra-Comique, avec les mêmes larmes aux paupières, les mêmes frissons au cœur, et se tendirent les mains, comme jadis, avec l'émotion du passé qui ressuscitait. Un peu blanchis, un peu las, un peu voûtés, j'ai retrouvé chaque fois, à ces représentations d'*Ariane*, des amis de la *Revue Wagnérienne*, des camarades de la *Revue Indépendante*, qui cueillaient, le cœur chaviré d'un trouble délicieux, le fruit mûr du bel arbre de leur jeunesse, tandis que l'admirable Vincent d'Indy expliquait, gravement, à ses élèves cet exemple et cette leçon des renaissances éternelles de l'art.

A l'époque où nous devînmes des jeunes hommes, Wagner était entré déjà, ainsi qu'Hugo, dans l'immortalité; à peine quelques-uns de nous purent-ils l'entrevoir. Nietzsche a vécu loin de nous, inconnu de nous; il s'est enfui, terriblement solitaire, dans les montagnes de l'Engadine et a disparu du milieu des hommes, sans que les jeunes gens qui alors approchaient de la trentaine aient seulement soupçonné ce génie et cette agonie; et c'est une tristesse dont beaucoup restent inconsolés. Au-dessus de notre jeunesse, nous n'eûmes que Mallarmé, l'esprit le plus haut, le cœur le plus noble, le visage le

plus souriant, la main la plus paternelle que nul ait pu rêver, « sagesse égale bonté », l'homme que quelques-uns d'entre nous aimèrent plus qu'aucun autre homme, et qui partit subitement, en un jour de détresse inoubliable. Ceux qui, il y a vingt-cinq ans, il y a quinze ans, ont pensé faire le chef-d'œuvre, puisque ç'a été la noblesse de beaucoup parmi cette génération d'avoir rêvé ce rêve, ressentiraient, pour peu que la vie n'ait pas étouffé en eux leurs bonnes volontés primitives, une joie intime et profonde à voir l'un d'eux réaliser l'espérance qu'ils n'auront pu réaliser eux-mêmes. Et cette acceptation joyeuse serait la consolation, mieux encore, la récompense de ceux qui ont voulu le mieux et qui sont restés en chemin.

L'acceptation joyeuse est, à la résignation, ce que la pitié surmontée d'Ariane, ce que la Sur-pitié de Zarathoustra est à la compassion maladive du pessimisme. La nature est une mère follement prodigue ; pour faire un être, elle multiplie les germes à l'infini; elle lance les graines par millions; que deviennent ces millions de graines? Quelques milliers d'arbrisseaux naissent; cent arrivent à être des arbres; un seul devient l'arbre grandiose et centenaire. Pour faire un chef-d'œuvre, la nature exige que des milliers d'hommes naissent, et qu'un petit nombre de jeunes gens rêvent et peinent, et que les uns s'arrêtent et que les autres aillent plus loin, mais que des efforts innombrables et magnifiques soient amoncelés, — ainsi qu'il a été fait par la génération de ceux qui étaient des jeunes hommes il y a vingt-cinq ans. Mais quelle joie, dans le ciel et sur la terre, quand un chef-d'œuvre a eu son jour!

ÉDOUARD DUJARDIN.

POÈMES MESURÉS

—

A Ginette.

I

J'ai vu passer un char. L'élastique bruyère
le chargeait. Elle sert à faire la litière.
Amie des fins d'Été, bruyère, tu regrettes
les traînées de soleil longues et violettes
quand, parmi les chemins craquelés, le perdreau
ruse par des lacets et s'envole d'en haut...
Son aile courbe, enfin ralentie, plane et plonge
dans tes touffes trouées comme sont les éponges.
Et la lande est si vaste, elle est si pleine d'air
que le chasseur croirait fouler un fond de mer.

II

Quand l'eau crue de Mars lisse l'herbe des fossés,
contre eux pousse la primevère en drus bouquets.
Sa corolle, comme un papillon couleur soufre,
est si mince qu'à peine effleurée elle souffre.
Elle est la poésie radicale des haies,
quand le coucou dont va et vient la note usée
marque le renouveau aux écorces sans rides.
Fontaines de lumière ! Azurs encore vides !
« Il pleut, il pleut, bergère ! » *Et le merle ventru*
jaillit, boueux, de l'arc des tiges toutes nues.

III

La gueule d'un vieux pot à soupe bâille au pied
de la niche du chien. On entend le léger
cliquetis des roseaux que l'air à peine froisse.
Vêpres sonnent, des moineaux crient vers la paroisse.
Dans le coin de la cour où s'écaille un mortier
continue le doux bruit, et comme émietté,
des roseaux. Au dedans de cette métairie
un homme va mourir et une femme prie.
Le porche de l'église est noir soudain, l'office
est terminé. Les roseaux, encore, bruissent.

IV

L'algue de corne brune et verte est sous mes pas,
arrachée au coteau que la mer met plus bas
que la plaine. Le flot à la mouette se moule.
Le roc humide et bleu luit ainsi qu'une moule,
et l'os de sèche est une plage avec des rides.
Les paquets d'eau, du vert qu'ont les bouteilles vides,
ont un tel poids qu'on voit s'affaisser leur niveau
comme si l'eau n'était plus soutenue par l'eau.
Tout se roule ou s'incline, excepté l'horizon
qui est immobile et droit comme un coup de crayon.

V

Trapu, dur, noir, rond, au milieu de la colline,
et seul, un chêne pousse et vers la droite incline.
On le voit de partout alentour. Il surplombe
ses frères qui sont ceux où l'on tue les palombes.
Et, encore plus bas que ceux-ci étagés,
ceux où vont les écureuils, les pies et les geais.
Enfin, après ceux-ci, d'autres dont les feuillages
recouvrent de noirceur le clocher du village.
Et les derniers, au bas de la côte où est l'école,
ne sont qu'une douzaine où vont dessous les drôles.

VI

Çà et là sur le ciel tout à coup des points roses
apparaissent. Ce sont les pêchers qui les posent.
Et voici des points blancs et ce sont les pommiers;
et voici les points verts que font les peupliers;
puis des vapeurs qui se dégagent peu à peu,
rouges d'abord, lilas ensuite et enfin bleues.
Le nature s'essaye du bout de son pinceau.
Mais bientôt elle appuie plus fort sur le panneau.
Les pointillés vont se fondant en larges touches
comme les chants des rossignols quand on se couche.

VII

Les sapins de l'Été bavent des mousses grises
et sont couleur des nuits que la lune tamise.
Ceux qui sont loin aux flancs des gouffres on les voit
si petits, en semis si nombreux, que l'effroi
vous gagne que vers eux le vent ne vous emporte.
Cinq vautours tournent. L'on s'assied devant la porte
d'une hutte noircie et qui sent le suint.
Un lac est noir comme une glace sans étain.
Je les ai vus jadis par l'automne qui sombre,
ces sapins : dans la neige ils étaient des trous d'ombre.

VIII

L'aulne visqueux suit les bords courbes des ruisseaux.
Il fait un corridor d'ombre au-dessus des eaux
dont le bleu laisse voir des racines poilues,
des rats brillants, des anguilles et des tortues.
Ma ligne est une corde où pend un flot de vers.
Le soleil reflété par l'eau ressemble au fer
chauffé à blanc, et mon regard qu'il éblouit
se détourne pour se replonger dans la nuit
des aulnes traversée parfois par la lueur
de l'éclair qu'après lui laisse un martin-pêcheur.

IX

Le champ de blé mûr est un carré de soleil
posé à terre avec, dessus, le pré du ciel.
Un souffle fait s'entrechoquer les chaumes longs,
et effeuille un coquelicot dans un sillon.
La caille à croupe courte est comme l'eau courante :
sa course ondule à la lumière et elle chante
sur un ton clair qui se déplace et qui déroute.
Les ombres bleues des peupliers barrent la route
qui monte et qui descend et ne se laisse voir
que çà et là comme une gerbe dans du noir.

X

Ce rosier dont la canne a poussé droit supporte
comme un nœud de serpents de courtes branches tortes
que couronnent les choux de grosses roses rouges.
L'arbuste est là comme un jouet. Une ombre bouge.
C'est celle d'un vieillard, lecteur de l'Iliade.
Il suit le jeu d'échec que fait la balustrade
et gagne son fauteuil qui s'appuie à un socle.
Sage vieillard ! Il vous fait songer à Sophocle.
C'est un veuf. Sa Baucis fut changée en tilleul.
Il regarde longtemps le rosier qui est seul.

XI

Le filet d'eau qui s'écoule de cette tuile
comme s'il emplissait une cruche d'argile
monte la gamme qui demeure suspendue
un grand moment sur la note la plus aiguë.
Le son redevient grave et soudain s'interrompt.
Il reprend clair et gai et au creux peu profond
s'égoutte tel qu'on peut l'imiter par les lèvres.
Au sortir du bassin c'est une note mièvre
qui ruisselle au soleil, puis n'est plus qu'un frisson
qui court sur les reins verts des feuilles de cresson.

XII

La feuille morte colle à la lame de glace
dans le sol élastique où laissèrent leurs traces
les geignants chariots balancés par les bœufs.
Un fracas d'eau battue. Et l'ami de Bordeu
tire un coup de fusil qui démonte l'hélice
d'un canard à l'épais plastron qu'une huile lisse.
Le soir vient, et le sol se fait moins élastique :
il gèle encore plus dur et, grande mécanique
dont on voit peu à peu luire les engrenages,
la roue du ciel d'hiver sur la terre voyage.

XIII

La chaumière a l'odeur des châtaignes bouillies.
Deux armoires avec cinq chaises et deux lits
dans deux chambres qu'on a passées au lait-de-chaux,
et puis une cuisine, et c'est tout ce qu'il faut
à ces gens se levant à l'aube, se couchant
au crépuscule à cause des travaux des champs.
Sur un rayon voici des paires de chaussures,
et, pour laver les cloches que font les brûlures,
on conserve dans une fiole suspendue
depuis l'hiver dernier de la neige fondue.

XIV

On dirait des coulées de pâte qui serpentent ;
ce sont les châtaigniers dont tracent sur la sente
les racines tantôt nues, tantôt souterraines.
Cette sente rouilleuse et pierreuse mène
sous un reflet vert-d'eau à la lande si rase
que lorsque le soleil l'émiette et l'embrase
elle n'est qu'un espace où tout semblerait noir...
Mais un nuage épais et blanc faisant pleuvoir
une noirceur encor plus forte sur la colline,
la lande comme un champ de neige s'illumine.

XV

Du haut de la dernière côte, le piéton
qui a noué son paquet au bout de son bâton
voit surgir les toits du village, tout à coup.
Ils gondolent ainsi que des feuilles de houx.
Voici le tournant où l'on dansait le Dimanche,
et, plus bas, cachée dans l'épaisseur de ces branches,
la petite flaque où l'on pêchait les goujons.
Le pauvre père est mort, mais le bouquet de joncs
est toujours là. Que le brin d'herbe qui survit
à trente années d'absence a l'air d'une ironie !

XVI

Ce château envahi par le lierre indique
qu'autrefois il y eut un nombreux domestique,
de grands repas. On entendait le ronflement
du tourne-broche et l'on découpait savamment.
Mais depuis lors la ruine a suivi la ruine
et, dans l'obscurité, à peine l'on devine
la présence de la maîtresse de céans.
Son âge passerait celui de l'océan,
et les verres fumés de ses larges lunettes,
son nez, sa calvitie en font une chouette.

XVII

Qui n'aimerait, pareil au bûcheron, la nuit,
avec l'odeur du houx restée à ses habits,
regagner une cabane dont le loquet
hésite sous les doigts et geint tout disloqué ?
S'asseoir dans l'ombre où fume et ronronne le pot
qui ressemble au chat assis qui fait le gros dos ?
Ecouter les grelots d'un cheval qui s'éloigne
tandis que, muette et douce, la femme soigne
ce que l'on mangera et qui est dans le pot ?
Jupiter viendra-t-il s'asseoir sur l'escabeau ?

XVIII

Lorsque j'étais enfant, ma mère me disait :
« Si, homme, il m'avait fallu choisir un métier,
« c'est un facteur rural que j'aurais voulu être. »
Et moi je l'admirais quand il passait, ses guêtres,
et ses cannes de houx cueillies dans les clairières.
Ah ! Il était pour moi le parcoureur de terres,
le voyageur qui s'en revient de l'inconnu.
Son monde était immense. En effet, j'avais vu,
un jour après midi que nous nous promenions,
que la route pouvait aller jusqu'à Ozon.

XIX

Ce géranium s'ouvrit lorsque l'ombre du mur
forme un compas dont une pointe s'appuie sur
le crâne des lézards amis des capillaires.
Un guerrier est venu et il a vu la guerre
sur la corolle noire encore de sang versé.
Et après le guerrier un marin est passé.
Sur cette même fleur il a vu des coraux,
des couchers de soleil, le minium des vaisseaux.
Une vieille est venue. Sur la fleur embrasée
elle a vu son dîner qui doucement cuisait.

XX

Le vieillard étendu sur la grande terrasse
songe à la mort avec douceur comme qui passe
du crépuscule peu à peu à la nuit close.
Ce n'est pas, se dit-il, une terrible chose
que d'écouter mourir dans un soir de vendanges
le chant des vignerons pour que l'hymne des anges
lui succède aussitôt au ciel. Et le vieillard
promène lentement l'ombre de son regard
sur l'ombre qui s'allonge et couvre de mystère
la noblesse de l'homme et celle de la terre.

XXI

Homère avait un chien. Homère, je suppose,
chantait des vers sous des arbres droits pleins de roses
et sur les îlots bleus qu'on appelait Délos.
Rien ne le distinguait. Son chien rongeait un os
comme le chien d'un autre, et si ce n'eût été
ce chant où note à note et Printemps et Eté
et Automne et Hiver tour à tour étaient peints,
on aurait pris l'aveugle au langage divin
pour un de ces mendiants qui vont de porte en porte
murmurants et vêtus comme des feuilles mortes.

FRANCIS JAMMES.

HENRI POINCARÉ

LA COMMODITÉ SCIENTIFIQUE. LA SCIENCE POUR LA SCIENCE

—

Henri Poincaré est un grand savant, nul ne l'ignore, mais presque tout le monde, y compris l'Académie française, serait fort empêché de dire pourquoi. Quand il plane dans son atmosphère mathématique, il disparaît aux yeux du commun, et seuls peuvent suivre son vol ceux qui savent escalader les pics farouches des fonctions elliptiques.

Mais nous qui restons à terre et en plaine, faute d'intégrales supérieures, nous ne sommes pas cependant privés de tout rapport avec Henri Poincaré. Sa pensée quitte souvent la région des spécialités trop inaccessibles. Il est aussi un grand philosophe, par quoi il intéresse la littérature.

I

On entend parfois dire de lui qu'au fond il se moque de nous. Ce jugement est d'intention malveillante. D'après lui on verrait se réincarner en Poincaré les anciens sophistes ergoteurs, tel Zénon qui démontrait l'impossibilité pour Achille aux pieds légers de rattraper une tortue. Pure calomnie. Poincaré parle très sérieusement. Il croit à ce qu'il dit. Sa sincérité ne saurait être mise en doute. Il se moque bien de nous, mais c'est parce que nous sommes encore des animaux métaphysiques.

Nous avons ce travers, en effet ; il nous faut l'absolu et le définitif que nous exigeons de la science quand nous ne voulons plus les recevoir de la religion ; il nous les faut, même si nous les repoussons en paroles avec le positivisme. Jusqu'à ces dernières années, il n'était pas de libre penseur qui n'allât se rafraîchir du doute parmi les ombrages des certitudes scientifiques ; ces ombrages, pensait-il, ne feraient plus que s'accroître, et ils resteraient disposés suivant les mêmes allées rectilignes, laissant voir les mêmes perspectives. Mais Poincaré est un terrible homme, ou plutôt il faut le considérer comme

quelqu'une de ces forces naturelles à quoi rien ne résiste. Il a passé dans le noble parc des certitudes scientifiques. Il a passé comme un cyclone igné, à la fois violent et minutieux dans son œuvre dévastatrice. De sorte qu'on ne trouve plus derrière lui que le néant. Et même il faut dire adieu à toute espérance de voir repousser les certitudes, car le cyclone Poincaré a encore trouvé le moyen de répandre du nitre qui stérilise le sol pour jamais.

Si ce tableau vous paraît trop tragique, ô vous qui persistez à croire en une certitude absolue et une vérité définitive, ouvrez plutôt *la Science et l'Hypothèse*, vous y verrez que la géométrie n'est pas vraie. Ce que nous appelons géométrie, c'est la géométrie euclidienne, or il y a beaucoup d'autres géométries, une infinité peut-être ; toutes sont également vraies, bien que naturellement elles ne soient pas d'accord ; l'euclidienne a le seul avantage d'être plus commode (pp. 66-67). Les lois fondamentales de la mécanique sont des conventions (p. 134). Toute science n'est que de la probabilité (p. 216). L'éther n'est qu'une hypothèse commode... l'existence des objets matériels aussi (p. 246). On lit dans *la Valeur de la Science* que le temps et l'espace n'existent pas, que l'espace n'a pas naturellement trois dimensions ; l'espace avec ses trois dimensions et le temps ont été créés par nous pour notre commodité (p. 6 et p. 125).

En fallait-il davantage pour faire croire à nombre de gens que Poincaré supprimait la science? On avait dit : — les mathématiques sont un ensemble de vérités inébranlables, sur elles on fonde la mécanique et sur la mécanique la physique, de sorte que celle-ci participe de l'évidence des premières. — Au lieu de cela, voici que la science apparaissait comme un ensemble de commodités échafaudées sur des conventions ! Elle avait tout au plus la valeur d'un recueil de problèmes d'échecs !

Ce scandale éclata un jour et se résuma en ces mots : — Poincaré dit que la terre ne tourne pas ! — Il y eut de l'émoi, comme on ne l'a peut-être pas oublié. D'un côté régna la consternation parce que le pape, non point en tant que théologien, mais en tant qu'homme de science, aurait eu raison de condamner Galilée ! On voyait déjà revenir les plus mauvais jours de l'Inquisition. D'un autre côté l'allégresse était sans

bornes : la science n'avouait-elle point par l'organe d'un grand savant qu'elle avait travaillé pour rien pendant des siècles et qu'il fallait en revenir à Ptolémée ? Triomphe de l'obscurantisme ! faillite de la science ! les journaux sensationnels se remirent à exhiber ces manchettes qui avaient beaucoup servi. Poincaré, cependant, tout absorbé qu'il fût par ses ravages métaphysiques, Poincaré fut surpris comme un artificier d'entendre partir un coup de canon quand il a mis le feu à un modeste pétard.

Poincaré protesta. Il croyait à la rotation de la terre aussi fermement qu'à l'existence de la presse bien ou mal informée. Rien n'y fit, et vous pouvez être assurés qu'aujourd'hui même il reste pour quelques gens du monde l'original adversaire de Copernic.

Qu'avait-il dit cependant ? Il avait dit : —... Cette affirmation : « la terre tourne », n'a aucun sens, puisqu'aucune expérience ne permettra de la vérifier ;... ou plutôt ces deux propositions : « la terre tourne », et : « il est plus commode de supposer que la terre tourne », ont un seul et même sens ; il n'y a rien de plus dans l'une que dans l'autre (1). Et, pour éclairer le sens de ces paroles si subversives d'apparence, il faut lire les quelques pages précédentes ; on y verra que, privée même de la vue des astres sous un ciel toujours nuageux, une humanité scientifique eût fini nécessairement par admettre la rotation de la terre. Dans *la Valeur de la Science*, Poincaré attribue un degré de certitude analogue à la rotation de la terre et à l'existence des objets extérieurs (p. 272). Et il ajoute plus loin : « affirmer l'immobilité de la Terre,... ce serait... se tromper » (p. 274).

Là-dessus beaucoup de personnes s'écrieront :

— Qu'avons-nous besoin d'en entendre davantage ? Poincaré se donne le divertissement de nous mystifier : —La terre tourne-t-elle ? — Heu, heu, c'est commode à dire. — On ignore donc si elle tourne ? — Sa rotation n'est pas un fait. — Mais quelle est votre opinion personnelle, Maître ? — Je suis sûr qu'elle tourne, comme je suis sûr de l'existence de Paris. — Et Paris existe-t-il vraiment ? — Heu, heu, c'est commode à dire. — Commode ! commode ! pourquoi mettre la

(1) *La Science et l'Hypothèse*, p. 141.

commodité là où nous autres, pauvres gens simples, mettons la vérité ? Encore n'appliquez-vous pas votre cher adjectif de « commode » à quoi il conviendrait, c'est-à dire au scepticisme absolu. Le scepticisme absolu dispense de tout effort cérébral. Ce qui est commode, ce n'est pas d'admettre ou non que la terre tourne, c'est de considérer le pour et le contre comme également oiseux. —

Ainsi, et de bien d'autres manières, pourrait-on se représenter les discours hostiles que provoque la commodité. Mais ils ne contiennent pas des arguments sans réplique. On repousse facilement le reproche fait à la commodité de porter un nom très mal applicable aux choses scientifiques, parce qu'il s'accorde beaucoup mieux avec le scepticisme absolu. Ici le langage employé ne comporte aucune ambiguïté. Il s'agit de savoir ce qui est commode pour le travail de la pensée, et non point de savoir s'il est plus commode de ne penser à rien que de réfléchir. A un bûcheron qui écrirait des articles sur la commodité des haches et des serpes, objecterez-vous: — Il n'y a de commode que les bons fauteuils ou les bons lits : on s'y repose en effet, or il est toujours plus commode de ne rien faire que de travailler —?

Restons-en à la question du mouvement de la terre, et nous verrons que le choix du mot « commode » fait par Poincaré ne manque pas de sagesse. Tout d'abord Poincaré nous rappelle qu'il n'y a pas de mouvement absolu ni de repos absolu. Disons, pour éviter les querelles métaphysiques, qu'il n'y a aucun moyen de constater, ni par observation, ni par calcul, ce mouvement et ce repos absolus. Nous ne pouvons connaître que des mouvements relatifs. Nous adoptons un point de repère que nous appelons fixe, et nous mesurons les mouvements par rapport à lui, mais nous pourrions adopter un autre point de repère ; deux points de repère ne sont pas plus vrais l'un que l'autre, ils sont seulement plus ou moins commodes. Quand les hommes commencèrent de s'occuper des mouvements célestes, ils choisirent instinctivement la terre; un autre choix eût équivalu à regarder comme immobiles le nuage qui passe ou l'oiseau qui vole et à supposer que le sol glissait sous eux. Ne pas supposer la terre fixe était une incommodité qui ne devait tenter l'esprit de personne, d'autant qu'on avait encore bien des pas à faire, et non les plus faciles,

avant de se représenter le ciel et la terre comme deux sphères complètes. Quand ce progrès fut accompli, les mouvements célestes ne parurent pas d'abord très compliqués. Ce n'est qu'à force d'observations prolongées et minutieuses que l'on finit par connaître toutes les irrégularités des révolutions planétaires. Mettons qu'on y parvint au temps d'Hipparque. Alors, mais alors seulement, se fit vraiment sentir le besoin d'un système plus commode que celui de l'immobilité terrestre, car Ptolémée, malgré toute son ingéniosité à manier les excentriques et les épicycles, dut introduire des dispositions bien singulières dans sa mécanique céleste. Qu'est-ce qui l'empêcha d'admettre la rotation de la terre autour de son axe? Il connaissait bien cette hypothèse faite longtemps avant lui déjà, il avouait qu'elle simplifiait les choses, mais, disait-il, elle n'était pas conforme aux phénomènes. La rotation de la terre de l'Ouest à l'Est devait, selon lui, engendrer un vent d'Est très violent qui eût tout arraché. Cette objection, dont nous sourions à tort, se concevait fort bien de la part des Anciens ; pour eux, il n'était pas du tout certain que l'air fût adhérent à la terre et soumis à son attraction, ils pouvaient le considérer comme un fluide indépendant d'elle et remplissant l'espace, un peu à la façon de notre éther moderne.

Jusqu'à Newton environ, le système héliocentrique n'eut d'autre valeur que de permettre la représentation la plus simple possible des mouvements célestes. Il correspondait au choix d'un repère plus commode ; c'était rigoureusement de la commodité telle qu'on l'entend au sens vulgaire du mot.

Mais à partir de cette époque, il y eut quelque chose de plus. On constata le renflement de la terre à l'équateur, la diminution de la pesanteur quand on va du pôle à l'équateur, on étudia le phénomène des vents alizés, on remarqua la constance du sens de rotation des cyclones, Foucault fit sa célèbre expérience du pendule. Tous ces phénomènes n'ont un sens, n'ont un lien entre eux et avec le reste de notre science que si la terre tourne autour d'un axe.

Si la terre tourne autour du soleil, deux phénomènes sont à prévoir : 1° des étoiles plus rapprochées sembleront se déplacer par rapport aux autres comme des arbres peu éloignés par rapport aux arbres situés à l'horizon pour les voyageurs d'un train; 2° une pluie bien verticale paraît cependant oblique à

ces voyageurs ; de même la lumière de chaque étoile subira une déviation par le fait de la gravitation terrestre. Or ces deux phénomènes se produisent ; on les appelle *parallaxe* et *aberration*. Ils ne sont connus que depuis le XVIII^e^ siècle, car l'énormité des distances célestes et la faible valeur de la vitesse de la terre sur son orbite (30 km à la seconde) par rapport à la vitesse de la lumière (300. 000 km. à la seconde) leur donnent peu d'amplitude. Un grand perfectionnement de l'optique et de la méthode d'observation était nécessaire pour les reconnaître et les étudier.

L'aberration, commune à toutes les étoiles sans exception, leur fait décrire des ellipses presque pareilles à des cercles près des pôles de l'écliptique et de plus en plus allongées à mesure qu'on s'approche de l'écliptique où elles se réduisent à des droites. Ces ellipses ont toutes le même grand axe et sont toutes parcourues par les étoiles pendant le même temps, juste une année sidérale. Les étoiles décrivant des ellipses allongées ou oscillant sur des droites sont d'autant plus déviées de leur position moyenne qu'elles passent au méridien plus près de minuit. Voilà des mouvements d'une certaine complexité. Si la terre ne tournait pas autour du soleil ils seraient réels et rigoureusement pareils aux mouvements apparents que provoquerait la gravitation terrestre ! Ce qui, avec l'hypothèse de Copernic, est rapport et harmonie de phénomènes, deviendrait purement fortuit. Ecrire un chef-d'œuvre en alignant les lettres de l'alphabet dans l'ordre où un tirage au sort les fournirait ne serait pas l'effet d'une rencontre beaucoup plus extraordinaire. Si on admettait des explications basées sur de pareilles coïncidences, il n'y aurait plus de science possible, car aucune raison n'existerait pour ne pas attribuer au hasard tous les autres liens que l'on aperçoit entre les phénomènes.

Ainsi, quand nous considérons notre théorie cosmologique actuelle, nous constatons qu'elle a été d'une valeur variable suivant les progrès de l'observation astronomique et des connaissances générales. Au début, elle était inapplicable, puis elle apparut comme une simplification dont l'utilité, d'abord minime, alla toujours en grandissant, mais on se refusa le plus souvent à l'adopter parce qu'elle cadrait mal avec les idées qu'on se faisait de la nature : ces idées se modifiant, elle finit par triompher. A ce point de son évolution, elle n'avait

encore que de l'opportunité, elle était seulement, de sa vraie nature, une méthode plus élégante et plus rapide pour établir les calculs de l'astronomie, les autres sciences pouvaient rester indifférentes devant elle. Mais, petit à petit, la mécanique, la physique et la chimie ont engagé avec elle de tel liens de solidarité que si l'on arrivait par impossible à prouver l'immobilité de la terre, on ruinerait du même coup toute la science moderne.

La théorie héliocentrique est donc l'effet d'une adaptation progressive de notre esprit aux choses. Toute adaptation comporte l'emploi de l'adjectif « commode ». Il est vrai que certaines commodités équivalent à des nécessités pratiques : la théorie héliocentrique est du nombre. Et elle appartient à cette catégorie de commodités dont il est impossible d'imaginer qu'on puisse jamais plus se passer. La géométrie euclidienne et la mécanique classique, celle-ci en partie seulement, sont aussi de telles commodités.

Il n'en va pas de même des théories physiques en général qui doivent être considérées comme essentiellement provisoires. Une théorie est une formule qui exprime les rapports unissant les phénomènes d'un groupe très étendu. Il arrive que les progrès scientifiques fassent voir des liens entre ce groupe et un autre groupe de phénomènes, dès lors la formule précédente se trouve trop restreinte, il faut lui en substituer une autre. Ainsi la théorie des ondulations de Fresnel groupait ensemble tous les phénomènes lumineux. Vint Maxwell qui montra un rapport entre ceux-ci et les phénomènes électro-magnétiques. La théorie de Fresnel devenait dès lors caduque ; elle était commode, une autre se montre plus commode. Cette dernière n'a rien de définitif, car on l'abandonnera, elle aussi, pour une troisième théorie plus commode encore ; ce sera, par exemple, le jour où quelque savant découvrira un lien entre les phénomènes de la pesanteur et ceux de l'électro-magnétisme et de la lumière. Ici encore le mot « commode » répond à l'adaptation progressive de notre esprit aux choses.

Mais voici la principale raison qui justifie la « commodité » poincariste. On peut comparer la science à un musée dont la richesse se compose de deux parts : une collection et un matériel qui sert à emmagasiner, ranger, inventorier, conserver et augmenter la collection. La collection comprend les faits scien-

tifiques; ce sont là les vérités. Elles ont de la valeur par elles-mêmes. Leur possession constitue un but suffisant au delà duquel on ne voit pas ce que la science aurait à chercher. Aussi le mot « commode » ne peut-il rien avoir à faire avec les vérités. Il s'applique au contraire très justement à ce que nous avons appelé le matériel. Le matériel n'a en effet de valeur que par rapport à la collection, que s'il rend des services à la collection ; devenu inutilisable pour cette fin, il est jeté au rebut. On se trouve donc fondé à dire de lui qu'il est ou non « commode ». Et l'on conçoit que sa commodité soit diverse, définitive en certains cas, provisoire souvent, et susceptible de toutes les gradations. Ainsi les théories n'ont aucune valeur par elles-mêmes, elles servent à suggérer des hypothèses qui sont instruments de découverte, d'acquisition, elles constituent aussi des rubriques de répertoire. On les changera quand les richesses accrues de la collection rendront désirable un nouveau plan d'inventaire.

Il y a cependant des complications. Il arrive que des objets de la collection soient utilisés comme matériel. C'est le cas de la géométrie. Si on considère celle-ci en elle-même, elle est vraie, et l'épithète « commode » ne la concerne pas. Poincaré rappelle l'existence de plusieurs géométries et il montre qu'elles sont toutes également vraies, puisqu'elles sont toutes exemptes de contradiction. Mais si l'on sort du domaine mathématique. la géométrie prend figure d'instrument vis-à-vis des autres sciences, et alors, comme tous les instruments, elle peut être qualifiée ou non de commode; parmi toutes les géométries, l'euclidienne est la seule applicable, la seule commode. On ferait des observations analogues pour la mécanique.

Nous pensons donc que la commodité poincariste s'explique et se justifie à merveille. Elle s'accorde avec le caractère de la science qui est à la fois changeante, parce qu'elle progresse, et stable, parce qu'elle n'abandonne pas ses conquêtes.

Sans doute Poincaré eût aussi bien fait comprendre ses idées en employant les mots « utile », « indispensable », « pratiquement nécessaire », au lieu de « commode ». Mais je crois bien que « commode » lui plut davantage par un petit air d'ironie et d'irrespect propre à cingler en nous l'animal métaphysique.

II

Poincaré ressent à l'endroit de cet animal métaphysique une singulière antipathie que lui inspire l'amour passionné de la science. Si la science, en effet, a couru des risques de faillite, c'est à la métaphysique qu'elle le doit, et non point à la métaphysique de ses adversaires, mais à une métaphysique ingérée sur l'ordonnance de certains maladroits amis.

La science tout entière passait depuis le XVIII^e^ siècle, et passe encore, pour être *mathématique*, c'est-à-dire à base d'axiomes évidents qu'on ne pouvait contredire sans tomber dans l'absurde. L'Univers, suivant cette conception, se réduisait à une poussière de points géométriques, et sur ces points agissaient des forces qui se combinaient ensemble comme des lignes droites. Tout se trouvait donc régi par des équations dérivées d'une seule équation fondamentale qu'il ne s'agissait plus que d'établir. Dès lors, une fois qu'une loi et une théorie étaient formulées, elles ne pouvaient pas plus varier que des relations entre grandeurs mathématiques. Elles jouissaient d'un caractère de vérité *absolue*. L'absolu régnait dans la science qui devenait ainsi métaphysique. Les positivistes eurent beau montrer le non-sens de l'absolu dans la science et la baser sur le relatif comme tout système de connaissances humaines, l'animal métaphysique s'obstina dans son erreur. Rien n'était plus facile, grâce à son entêtement, que de montrer la science en faillite. Les théories se remplaçaient les unes les autres. Des vérités absolues se montraient provisoires! Que signifiait une absurdité pareille, sinon que la science était un pur jeu de l'esprit ?

Aussi Poincaré fit-il bien de poursuivre l'œuvre que les positivistes avaient laissée très imparfaite. Il cribla de traits l'animal métaphysique. Il expulsa de la science ces dogmes qui lui rendaient le mauvais service de la mettre en faillite chaque fois qu'elle franchissait une étape. Elle est débarrassée maintenant, grâce à lui surtout, de fards et de postiches, elle apparaît à la fois plus humaine et plus proche de la nature, deux raisons qui la rendent plus digne d'amour. Souvenons-nous en effet qu'avec la commodité poincariste la science peut se définir : l'adaptation progressive de notre esprit aux choses. Cette adaptation se fait par un long effort, elle n'est plus cet élan

qui, emportant l'homme d'emblée sur les hauteurs métaphysiques, le rendait pareil aux divinités ; l'homme reste homme, ce qui lui sied beaucoup mieux. Et son union avec la nature, qu'il rend de plus en plus intime, a de la beauté, car elle se fait par la pensée. On peut même dire que la science est la pénétration de la pensée dans l'Univers.

C'est pour cela que Poincaré aime passionnément la science. Il admet sans doute qu'elle a de la valeur par ses applications pratiques, mais il réserve son enthousiasme pour la seule connaissance désintéressée.

... Si j'admire, dit-il, les conquêtes de l'industrie, c'est surtout parce qu'en nous affranchissant des soucis matériels elles donneront un jour à tous le loisir de contempler la Nature, je ne dis pas : la Science est utile, parce qu'elle nous apprend à construire des machines ; je dis : les machines sont utiles, parce qu'en travaillant pour nous elles nous laisseront un jour plus de temps pour faire de la science. Mais enfin il n'est pas indifférent de remarquer qu'entre les deux points de vue il n'y a pas de désaccord, et que l'homme ayant poursuivi un but désintéressé, tout le reste lui est venu par surcroît (1).

Ensuite Poincaré montre combien Auguste Comte a eu la vue courte en prétendant subordonner les investigations scientifiques aux intérêts immédiats de la Sociologie. — Gardez-vous bien, disait en substance le père du positivisme, gardez-vous de chercher la composition du soleil, parce que vous ne la trouveriez pas et parce que, même si vous la trouviez, cela serait indifférent pour la société. —Or l'analyse spectrale nous révèle la composition du soleil. Et en outre le soleil et les étoiles sont des creusets gigantesques où la matière s'élabore sous nos yeux. Estime-t-on qu'il soit sans conséquence pratique d'apprendre les secrets de cette fabrication?

Poincaré a mille fois raison. Si on néglige même toute considération esthétique et sentimentale, on doit reconnaître la supériorité du désintéressement. Il est plus fécond. La recherche intéressée, l'industrie, veut progresser par la ligne droite et tout de suite, et si elle n'a pas l'espérance de réussir ainsi, elle doit s'abstenir. Au commencement du XIX^e^ siècle un industriel qui eût songé à tirer parti d'une chute d'eau difficilement accessible ne se fût pas avisé d'étudier l'action réci-

(1) *La Valeur de la Science*, p. 166.

proque de fils traversés par le courant voltaïque ; et cependant c'était la bonne voie. Ampère faisait cette étude en 1820 avec un but scientifique désintéressé. Ses travaux joints à ceux de Faraday et d'Œrsted donnaient le principe des machines dynamos, et soixante ans plus tard on transmettait la force à distance. La télégraphie sans fil a pour origine les expériences de Herz qui faisait de la physique désintéressée ; il ne s'occupait point de perfectionner la télégraphie, mais il vérifiait que les ondes électriques et les ondes lumineuses étaient bien assimilables, comme Maxwell l'annonçait par une admirable induction théorique. Cette fécondité du désintéressement n'est pas surprenante. On constate que les découvertes les plus importantes se font sur les chemins les plus détournés ; qui prendrait ces chemins, sinon les gens qui cherchent par pur amour de la recherche ?

Le désintéressement s'impose comme méthode scientifique. Il nous fait sortir de nous-mêmes. C'est lui qui nous permet de ne plus nous considérer comme le seul point de comparaison auquel toute chose doit se rapporter, de ne plus assimiler à l'homme les forces qui régissent les mondes. Nous avons pu ainsi déchirer peu à peu la taie de magie et de mythes qui obscurcissait les yeux de nos ancêtres. Aujourd'hui l'œuvre du désintéressement est accomplie dans les sciences physiques. Tout reste à faire en philosophie, en sociologie, en histoire, en politique. Là nous restons subjectifs : nous posons d'abord nos intérêts et nos passions et nous leur accommodons ensuite les faits. Il est clair que cela ne peut rien nous apprendre ; avec le désintéressement au contraire nous finirions par acquérir des connaissances positives dans le domaine moral et social. Ce serait au bénéfice de tous, car la vérité seule concilie les hommes.

S'il n'y avait pas de science désintéressée, on n'entreprendrait guère de recherches qui s'étendissent au delà d'une existence d'homme, car l'industrie vit de résultats, au moins partiels, elle n'a que faire de la connaissance pure qui permettra de gagner de l'argent dans un siècle, ou peut-être jamais. C'est grâce au désintéressement seul que l'on peut se passionner pour les travaux à échéance inconnue. Il a le temps pour lui. Il accumule et cimente les efforts de la pensée humaine. Des générations éloignées lui devront des trésors que nous

amassons avec zèle sans nous soucier d'en jouir. Il est le lien des hommes à travers les siècles.

Le désintéressement scientifique, c'est la Science pour la Science, c'est un culte gratuit de la pensée. Poincaré l'exalte magnifiquement. Après avoir montré par sa théorie de la commodité que cette pensée évolue et progresse en pénétrant l'Univers de plus en plus intimement, après avoir prouvé contre M. Leroy qu'elle ne se livre pas ainsi à un jeu arbitraire et qu'elle approche bien d'une vérité, il conclut en montrant que la pensée est tout. Nous citerons les dernières lignes de cette conclusion par lesquelles s'achève *la Valeur de la Science*. On ne saurait mieux établir qu'à une rare noblesse d'esprit Poincaré joint les mérites qui font le grand philosophe et le grand écrivain.

Tout ce qui n'est pas pensée, dit-il, est le pur néant; puisque... tous les mots dont nous disposons pour parler des choses ne peuvent exprimer que des pensées; dire qu'il y a autre chose que la pensée, c'est donc une affirmation qui ne peut avoir de sens.

Et cependant -- étrange contradiction pour ceux qui croient au temps — l'histoire géologique nous montre que la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort, et que, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit.

Mais c'est cet éclair qui est tout (p. 276).

JULES SAGERET.

BALZAC ET SA « REVUE PARISIENNE »

Balzac conçut les projets les plus divers et s'aventura dans les entreprises les plus variées pour conquérir la gloire et la fortune, mais il semble que son ambition ait été surtout de posséder soit un journal, soit une Revue où il serait libre d'exprimer entièrement ses idées et de se défendre contre ses ennemis. Il estimait d'ailleurs qu'un périodique publié sous sa direction ne pouvait être qu'une excellente affaire commerciale et comptait sur les bénéfices probables pour régler ses dettes. En 1830, il fonda un recueil hebdomadaire, *le Feuilleton des journaux politiques*, avec Emile de Girardin, Varaigne, Hippolyte Auger et quelques autres; plus tard, associé avec Gavarni, il publia *le Journal des gens du Monde*, où il ne signait pas ses articles. *La Chronique de Paris* parut ensuite et dura neuf mois. Elle réunissait Jules Sandeau, Gustave Planche, Charles de Bernard et Théophile Gautier, qui y publia *la Morte amoureuse*, *le Tour en Belgique* et *la Chaîne d'or*. Enfin, *la Revue parisienne*, datant de juillet 1840, eut trois numéros. De même qu'il avait échoué dans ses autres tentatives, Balzac échoua dans celle-ci et la malchance du directeur de revue fut égale à celle de l'auteur dramatique.

Il nous a paru curieux de grouper les documents intéressant *la Revue parisienne* et d'esquisser l'histoire de ce petit livre qui contient quelques-unes des meilleures pages de Balzac romancier et critique.

Comment, malgré les ennuis, les contrariétés et les dettes nouvelles dont il avait été accablé par ses précédents essais, le romancier eut-il encore l'idée de fonder cette revue? C'est qu'il ne se décourageait pas facilement. Sa confiance en l'avenir était invincible. « Est-ce dans l'espoir de conquérir rapidement une fortune et de se mettre à même d'échapper aux maux produits par la transformation commerciale de la littérature, nous dit M. Julien Lemer (1), de se délivrer de l'intermédiaire

(1) *Balzac, sa vie, son œuvre.*

des journaux et des libraires, que Balzac fonda à lui seul sa *Revue parisienne* au mois de juillet 1840? J'ai quelque lieu de le croire d'après les confidences que me fit, quelques années plus tard, Armand Dutacq, qui organisa l'administration et pourvut à l'impression de ce mémorable recueil. » Balzac pouvait espérer un succès matériel. A cette époque, *les Guêpes*, d'Alphonse Karr, se vendaient mensuellement à vingt milliers d'exemplaires et *les Nouvelles à la main*, de Nestor Roqueplan et d'Alton-Shée, ne jouissaient pas d'une moindre faveur auprès du public. Ceci indiquait un goût général bien prononcé pour la *Revue* à bon marché. Il y avait de quoi séduire le grand écrivain. Les fantaisies et les épigrammes de ce genre de recueils, il les remplacerait, dans sa *Revue parisienne*, par des contes et des nouvelles, de la poésie, des articles de critique générale et un résumé de la situation politique tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Cent soixante pages très compactes d'un volume in-32, c'est-à-dire le triple du texte imprimé que fournissaient les autres revues, seraient vendues un franc. La chose ainsi présentée avait les meilleures chances de réussir et Balzac aussitôt de s'enthousiasmer, d'exposer son idée avec une fougue juvénile, de faire les extraordinaires calculs dont il était coutumier, de rêver une publication lui rapportant trente mille francs par mois. Il tirerait à cent mille, dirigerait les affaires politiques de son pays, rénoverait la critique littéraire. Du coup, toutes les déconvenues passées étaient oubliées.

Une autre raison le détermina à fonder sa revue. Edmond Biré nous l'expose (1). Balzac travaillait sans relâche, il produisait beaucoup et la multiplicité de ses œuvres inquiétait ses confrères. « Décidément, il devenait trop encombrant ; il tenait trop de place. Ses rivaux le lui firent bien voir. Un jour, il eut à plaider contre la *Revue de Paris*, qui avait trouvé bon de livrer, sans son autorisation, à la *Revue étrangère* de Saint-Pétersbourg, les épreuves du *Lys dans la Vallée*, épreuves encore informes et non revêtues du *bon à tirer*. En bons confrères, tous les romanciers alors en renom vinrent en aide à son adversaire. Ils signèrent une déclaration dans laquelle ils juraient leurs grands dieux que la contrefaçon, horrible à

(1) Edmond Birè, *Honoré de Balzac*.

Bruxelles, était charmante à Saint-Pétersbourg... contre M. de Balzac. Cette pièce étrange porte les signatures *d'Alexandre Dumas*, *Léon Gozlan*, *Roger de Beauvoir*, *Frédéric Soulié*, *Eugène Sue*, *Méry*, *Jules Janin*, *Loëve-Veimars*. La presse tout entière lui était hostile. Les critiques, Sainte-Beuve en tête, ne parlaient guère de lui que pour se moquer de son « vocabulaire incohérent » ou pour rire de ses prétentions au *maréchalat littéraire* ». Balzac voulut avoir une revue où il serait chez lui et pourrait se défendre.

Il obéit donc à des motifs d'ordre moral et d'ordre pratique. L'entreprise était colossale. Seul, Balzac était capable d'assumer une pareille tâche et de réaliser un tel tour de force. Sa *Revue parisienne* n'eut que trois numéros, je l'ai dit, mais, ces trois numéros, le romancier les composa scrupuleusement selon son programme et ils demeurent l'un des plus prodigieux exemples de sa puissance de travail et de l'universalité de ses aptitudes.

§

Le premier fascicule (juillet 1850) comprend une introduction, une nouvelle intitulée *Z. Marcas*, une *Epître* du comte de Saint-Germain au XIX^e^ siècle sur l'INAUGURATION DE LA STATUE DE GUTENBERG, par M. le comte de Belloy, une *Lettre sur la littérature, le théâtre et les arts*, et des *Lettres russes*.

La nouvelle est très caractéristique et marque un « accident » assez curieux dans l'évolution des idées de Balzac. A propos du titre *Z. Marcas*, Léon Gozlan nous raconte une piquante anecdote. L'auteur de *la Comédie humaine* avait donné rendez-vous à son ami dans les Champs-Elysées, vers trois heures, un jour d'automne gris et pluvieux.

Sitôt arrivé, il déclara :

Je viens d'écrire, pour le premier numéro de *la Revue parisienne* un petit roman dont je suis assez content et que je vous lirai ces jours-ci, quand j'aurai trouvé... ce que je n'ai pas encore trouvé et que nous allons chercher ensemble. Mais je dois commencer par vous dire quel est le principal personnage et, à plus proprement parler, quel est l'unique personnage de ce petit poème de mœurs : mœurs douloureuses de notre époque sociale, telle que la politique de ces dix dernières années l'ont faite.

... Balzac tailla ensuite à grandes lignes sculpturales la figure de ce personnage, figure un peu forte, à mon avis, pour le cadre guil-

loché d'une nouvelle, mais assurément destinée dans l'esprit de Balzac à se mouvoir plus tard dans le périmètre spacieux d'un roman. Il me dit ensuite, et dans ses plus intimes détails, la vie de ce personnage créé par lui. C'était la vie agitée d'un homme de génie exploité par des hommes qui n'ont que celui de l'ambition et de l'intrigue (1), et qui revient, chaque fois qu'il en a logé un dans un palais, languir de faim et de misère au fond de son grenier, où il finit, après plusieurs agonies, par mourir, accablé encore plus par le poids de sa déception que par la misère et la faim.

Pour un homme aussi extraordinaire, Balzac n'avait pas trouvé de nom lui plaisant. Un nom doit caractériser un individu, s'appliquer étroitement à lui ; du moins le romancier le pensait-il et il se désespérait que son imagination ne lui fournît pas un ensemble de syllabes satisfaisant.

Gozlan proposa de forger le nom ou de se promener en lisant les enseignes. On lit sur les enseignes les noms les plus pompeux et les plus bouffons qui disent les choses les plus bizarres et les plus opposées. Il suffisait de choisir. Enthousiaste du projet, Balzac entraîna son compagnon. Ils visitèrent la rue du Coq-Saint-Honoré, la rue Vivienne, la place de la Bourse, la rue Neuve-Vivienne, le boulevard Montmartre. Balzac ne trouvait rien et Gozlan se fatiguait. Le grand romancier, lui, ne perdait pas sa belle humeur, et, inlassable, il parcourait successivement les rues du Mail, de Cléry, du Cadran, des Fossés-Montmartre et la place des Victoires. Gozlan n'en pouvait plus. Balzac l'obligea cependant à inspecter encore la rue du Bouloi. Elle portait trois noms, s'appelant d'abord rue du Bouloi, puis rue Coq-Héron, enfin rue de la Jussienne. C'est dans le dernier tronçon de cette rue que Balzac manifesta une vive émotion après avoir regardé au-dessus d'une petite porte ouvrant sur une allée humide et sombre. Il avait lu Marcas, et Marcas l'enchantait. Dans ce nom, déclarait-il, tout était réuni. L'on y trouvait le philosophe, l'écrivain, le grand politique, le poète inconnu. Son héros s'appellerait Marcas, et pas autrement. Gozlan ne demandait pas mieux. Il

(1) J'en demande bien pardon à mes lecteurs, mais les deux livres que Léon Gozlan écrivit sur Balzac sont d'un style déplorable. Ce chroniqueur aimable, ce romancier fêté, ne prenait sans doute pas le temps de se relire et certaines de ses comparaisons sont vraiment réjouissantes. Bravement, il s'écriait : « Balzac, avons-nous dit quelque part, n'est pas un homme, c'est une mer. D'autres vous diront les bords majestueux de cet océan et son effroyable profondeur... » De telles images abondent chez lui.

insinua que l'on pourrait chercher à connaître ce Marcas, dont la profession n'était pas sur l'enseigne. Balzac, magnifique, répondit : « Marcas, que j'appellerai Z.Marcas pour ajouter à son nom une flamme, une aigrette, une étoile ; Z. Marcas est assurément un grand artiste : un graveur, un ciseleur, un orfèvre comme Benvenuto Cellini. » Tout vérifié, Marcas se trouva être un tailleur, un simple tailleur. Balzac n'en fut point déconcerté et la modeste fonction de son héros ne l'empêcha point d'écrire la curieuse monographie placée en tête de sa nouvelle.

Il existait une certaine harmonie entre la personne et le nom. Ce Z, qui précèdait Marcas, qui se voyait sur l'adresse de ses lettres et qu'il n'oubliait jamais dans sa signature, cette dernière lettre de l'alphabet offrait à l'esprit je ne sais quoi de fatal.

Marcas ! Répétez-vous à vous-même ce nom composé de deux syllabes, n'y trouvez vous pas une sinistre signifiance ? Ne vous semble-t-il pas que l'homme qui le porte doive être martyrisé ? Quoique étrange et sauvage, ce nom a pourtant le droit d'aller à la postérité, il est bien composé, il se prononce facilement, il a cette brièveté voulue pour les noms célèbres. N'est-il pas aussi doux qu'il est bizarre ? mais aussi ne vous paraît-il pas inachevé ? Je ne voudrais pas prendre sur moi d'affirmer que les noms n'exercent aucune influence sur la destinée. Entre les faits de la vie et le nom des hommes, il est de secrètes et d'inexplicables concordances ou des désaccords visibles qui surprennent ; souvent des corrélations lointaines, mais efficaces, se sont révélées. Notre globe est plein, tout s'y tient. Peut-être reviendra-t-on quelque jour aux sciences occultes.

Ne voyez-vous pas dans la construction du Z une allure contrariée ? Ne figure-t-elle pas le zig-zag, aléatoire et fantasque, d'une vie tourmentée ? Quel vent a soufflé sur cette lettre qui, dans chaque langue où elle est admise, commande à peine à cinquante mots ? Marcas s'appelait Zéphirin. Saint Zéphirin est très vénéré en Bretagne. Marcas était Breton.

Examinez encore ce nom : Z. Marcas ! Toute la vie de l'homme est dans l'assemblage fantastique de ces sept lettres. Sept ! le plus significatif des nombres cabalistiques. L'homme est mort à trente-cinq ans, ainsi sa vie a été composée de sept lustres. Marcas ? N'avez-vous pas l'idée de quelque chose de précieux qui se brise par une chute avec ou sans bruit ?

J'ai cité cette monographie tout entière parce que, quand on connaît l'incident qui y a donné lieu, elle apparaît comme un bien curieux exemple d'« amplification ».

L'idée de la nouvelle est dans la lutte du génie pauvre et inutile contre les puissants orgueilleux et nuls. Marcas, incompris des uns et bafoué par les autres, est le porte-paroles de Balzac. Il nous donne les opinions du grand romancier sur le gouvernement, sur l'administration, sur le développement des sociétés modernes et nous expose un vaste plan de réformes. La pauvreté l'oblige à servir divers hommes d'Etat qui l'écœurent par leur ingratitude et leur incapacité. Trahi, abandonné, il succombe enfin et repousse au dernier moment les propositions d'un négociateur qui lui offre une position brillante au nom du parti opposé à celui de son dernier patron.

Cette œuvre de Balzac est intéressante en ce qu'elle nous montre, chez son auteur, des aspirations démocratiques et socialistes que nous n'avions pas encore rencontrées chez un écrivain jusque-là catholique et royaliste et qui se vantait de l'être. La chose est d'autant plus singulière que, dans la même *Revue parisienne*, Balzac protestait pour la centième fois de ses sentiments passés.

On pouvait se méprendre et Anatole de la Forge le prouva en écrivant dans *le Siècle* du 1er août 1883, un article où il comparaît Marcas à Gambetta et où il faisait de Balzac un serviteur de la démocratie.

Un ouvrage de Balzac, dit-il, celui qui a pour titre : *Z. Marcas*, n'est rien moins que l'histoire, par anticipation et don de prophétie, du tribun de la Défense nationale, du vainqueur du gouvernement de l'ordre moral !... Z. Marcas, comme Gambetta, est d'origine obscure et plébéienne, il a des débuts difficiles, « des jours de misère et d'angoise ». Comme Gambetta, Marcas est un orateur de race, un politique fin et profond ; il excelle à tâter le pouls de l'opinion publique, à analyser ce qu'elle veut... Il n'est pas jusqu'aux détails, sur le costume et la physionomie du héros de Balzac, qui ne concordent avec la physionomie et la tenue du chef illustre des 363. « Selon un système assez populaire, dit le grand romancier, chaque face humaine a sa ressemblance avec un animal. L'animal de Marcas était le lion. Ses cheveux ressemblaient à une crinière... Il avait le front partagé, comme celui d'un lion, par un sillon puissant... Sa bouche énorme et ses joues creuses étaient remuées par des plis d'un dessin fin, étaient relevées par un coloris plein de tons jaunâtres. Ce visage terrible semblait éclairé par deux yeux noirs, mais d'une douceur infinie, calmes, profonds, pleins de pensées... » En racontant la maladie et la mort de Z. Marcas, Balzac décrit d'avance la maladie et la

mort de Gambetta. « Semblable à Pitt, écrit-il, qui s'était donné l'Angleterre pour femme, Marcas portait la France dans son cœur, il en était idolâtre... La France au troisième rang! Ce cri revenait toujours dans ses conversations. *La maladie intestine du pays avait passé dans ses entrailles.* Marcas devait mourir de cette maladie-là. Balzac raconte en termes émouvants les souffrances et l'agonie de cet homme d'Etat imaginaire, mort n'ayant pas quarante ans, mais épuisé de travail, miné par une noble ambition, torturé par la souffrance du patriotisme.

Anatole de la Forge note que *Z. Marcas* fut écrit aux Jardies et c'est aux Jardies que mourut Gambetta.

Le rapprochement que je viens de citer est fort juste. Toutefois, il est évident que cette nouvelle ne suffit pas pour faire de Balzac un adepte de la démocratie et il paraît difficile de nier ses opinions monarchistes, quand on a lu ses livres et surtout ses brochures politiques, sa correspondance et ses articles (1).

Avant d'en finir avec la nouvelle de Balzac, remarquons qu'il en autorise la reproduction « en se conformant aux dispositions de la Charte de la société des gens de lettres ». On n'a pas assez dit que Balzac fut vraiment le fondateur de la société des gens de lettres. Le 1er novembre 1834, il publia dans la *Revue de Paris* une *Lettre aux écrivains français du dix-neuvième siècle.* Constatant que les auteurs étaient volés et pillés de toutes manières sous forme de traductions, de reproductions, de contrefaçons étrangères, d'adaptations dramatiques, Balzac engageait ses confrères à se réunir pour exploiter leurs œuvres et défendre leurs intérêts. Il plaidait sa cause avec beaucoup d'éloquence. Son projet n'aboutit pas sur-le-champ, mais, quatre ans plus tard, naissait la Société des gens-de-lettres (1838). Balzac ne fut pas au nombre des fondateurs, et, chose curieuse, lorsqu'il sollicita son admission, il eut à peine le nombre de voix suffisant à l'assemblée générale. Il fallait 45 voix pour être élu et il en obtint 53, tandis que des membres beaucoup moins célèbres en comptèrent jusqu'à 80. Là encore il rencontrait l'ingratitude. D'ailleurs ses bonnes relations avec la Société ne furent pas de longue durée, et il la quitta très bruyamment, en 1842, publiant une sorte de

(1) Edmond Biré a consacré à Balzac royaliste une longue étude, nourrie de faits et de documents, dans son livre : *Honoré de Balzac.*

manifeste où il annonçait sa décision. Cependant, nul plus que lui n'avait besoin d'être protégé contre les imitateurs. Gozlan nous rapporte, dans *Balzac chez lui*, que l'auteur de *la Comédie humaine* exécrait la Belgique, et il avait bien ses raisons pour cela :

Balzac est à coup sûr l'écrivain dont la Belgique a le plus contrefait les livres pendant trente ans. Elle ne s'est pas lassée ; elle y a mis de l'acharnement ; elle y a même mis quelquefois de la folie, car ils étaient tant de contrefacteurs en Belgique autour de toute œuvre de lui qui paraissait, qu'ils faisaient souvent une spéculation ruineuse à se déchirer ainsi la même proie. Sa colère était donc une colère juste s'il en fut jamais.

César Birotteau, entre autres, fut contrefait de vingt façons différentes et, selon Léon Gozlan, ces impudents plagiats, déterminèrent Balzac à entrer dans la Société dont il avait donné l'idée. L'illustre écrivain ne devait pas se contenter d'être le promoteur de cette institution si utile ; il écrivit également un code littéraire que l'on aurait grand profit à consulter de nos jours et il rêva d'être pour ses confrères ce que Beaumarchais avait été jadis pour les auteurs de pièces de théâtre ; il aurait voulu en un mot établir d'une façon précise les bénéfices de l'écrivain sur la vente de ses livres.

L'*Epître* du comte de Saint-Germain au XIX^e^ siècle sur l'INAUGURATION DE LA STATUE DE GUTENBERG par M. le comte de Belloy est un mélange d'inconvenante bouffonnerie et de ridicule grandiloquence. Balzac y a ajouté cette note : « Nous donnons cette épître de l'école Voltairienne afin de prouver que les louanges données à la poésie plastique du dix-neuvième siècle n'impliquent par l'exclusion de la poésie à idées (1). »

La *Lettre sur la littérature, le théâtre et les arts*, dédiée à Madame la comtesse E... offre autrement d'intérêt.

Balzac se plaint d'abord de ce que la critique littéraire ait presque complètement cessé d'exister et de ce que l'on s'en remette à quelques feuilletonnistes dénués de scrupule et de science du soin de juger les livres. Il écrit les phrases suivantes, encore plus vraies de notre époque que de la sienne :

Je pense que les talens secondaires de notre temps sont tellement

(1) Cette note n'a pas été reproduite dans les œuvres complètes de Balzac..

au-dessus des talens secondaires d'autrefois que les conditions de la gloire sont devenues plus difficiles pour les écrivains de premier ordre. Mais je crois que si jamais une critique patiente, complète, éclairée a été nécessaire, c'est dans un moment où la multiplicité des travaux, où l'ardeur des ambitions produisent une mêlée générale et causent en littérature le même désordre que dans la peinture qui n'a plus ni Maîtres ni Ecoles, où le défaut de discipline compromet la sainte cause de l'art, et gêne tout, même la conscience du beau sur laquelle repose la Production.

Après ces affirmations, Balzac étudie le livre de Latouche, *Léo*, roman mélodramatique bourré d'enlèvements, d'empoisonnements et de crimes, mal composé, trop long, surchargé de détails inutiles, inexact dans les caractères et dans les faits fastidieux à lire.

Une sarabande de crimes et de niaiseries impossibles, voilà ce que vous offrira la triste lanterne non magique intitulée *Léo*.

Balzac ajoute :

Dans cette œuvre incohérente, il n'y a ni un sentiment, ni une action, ni un intérêt qui conduise le lecteur, qui le captive et le mène à un dénouement souhaité.

Et plus loin :

Le véritable roman se réduit à deux cents pages, dans lesquelles il y a deux cents événements. Rien ne trahit plus l'impuissance d'un auteur que l'entassement des faits.

Il conclut enfin :

Léo prouve que M. de Latouche ne sait pas distinguer ce qui peut se dire entre garçons, à la suite d'un dîner, de ce qui s'écrit; il ne distingue même pas ce qui peut s'écrire de ce qui doit s'imprimer. L'art de préparer des scènes, de dessiner des caractères, de former des contrastes, de soutenir l'intérêt lui est entièrement inconnu.

Balzac ne se contente pas de ce jugement sévère ; il relève avec soin, et très spirituellement, les nombreuses fautes de français qui émaillent l'élucubration de Latouche. Il cite, par exemple, cette phrase de l'auteur de *Léo :* « Arnold a un œil penseur qui tient à la fois de la mélancolie ou de la conspiration », et il la commente ainsi :

Est-ce qu'il est à la fois mélancolique ou conspirateur ? Ou son œil tient-il de la mélancolie et de la conspiration, comme on tient de son

père et de sa mère ? Ou tient-il à la disposition du public de la mélancolie ou de la conspiration, comme un épicier tient de l'eau de Seltz et de la bougie de l'Etoile ?

Cet article méchant, presque haineux, atteste la brouille des deux hommes. Balzac habitait un petit entresol de la rue de Tournon, quand il rencontra Henri de Latouche, alors célèbre comme poète, comme romancier et comme journaliste. L'honneur revenait à Latouche d'avoir exhumé et publié, — en se permettant d'en retoucher quelques-unes — les poésies posthumes d'André Chénier et d'avoir écrit une bonne introduction pour ce livre qui fut le bréviaire des jeunes romantiques. On crut même, un instant, qu'il était l'auteur du recueil, mais il publia des vers sous son nom et l'erreur cessa d'être possible. La chance d'avoir été l'éditeur de Chénier valut à Latouche son admission dans tous les journaux et dans toutes les revues de l'époque. Il eut une grande influence et dut en user en faveur de Balzac, car nous voyons celui-ci collaborer à divers périodiques, l'année 1829, et c'est précisément en 1829 que l'auteur de la *Comédie humaine* et Latouche semblent sympathiser le plus, comme le prouve un élogieux article de Balzac sur *Fragoletta*. Latouche servit donc l'écrivain qui devait le malmener si fort par la suite. Il avait de ces générosités et pressentait le talent ou le génie de débutants qui venaient le consulter. Félix Pyat, Charles de Bernard, Lefèvre, Daumier, Arnould Frémy, Jules Sandeau reçurent ses avis et ses encouragements. Hugo lui-même se faisait fête de déjeuner avec l'illustre critique. George Sand nous a raconté (1) qu'en arrivant de son Berry elle sollicita l'appui et les indications de Latouche, lequel se montrait fort dur pour ses tentatives littéraires et disait d'*Indiana :* « Ah ! pastiche ! pastiche ! que me veux-tu ? Voilà du Balzac *si ça peut !* » Mauvaise opinion qu'il eut le bon esprit de ne pas conserver. « Ch. de Latouche, raconte-t-elle encore, aimait à enseigner, à reprendre, à indiquer ; mais il se lassait vite des vaniteux, et tournait sa verve contre eux en compliments dérisoires dont rien ne saurait rendre la malice. » Latouche était en effet un homme très spirituel et un très brillant causeur. Personne n'était aussi séduisant que lui lorsqu'il traçait le plan de ses livres ou lorsqu'il

(1) George Sand : *Autour de la table.*

critiquait l'ouvrage d'un confrère. « Ses traits fins, spirituels, disait Balzac, l'on fait surnommer Rivarol II. » Et George Sand:

« Il avait une voix douce et pénétrante, une prononciation aristocratique et distincte, un air à la fois caressant et railleur. Son œil crevé dans son enfance ne le défigurait nullement et ne portait d'autre trace de l'accident qu'une sorte de feu rouge qui s'échappait de la prunelle et qui lui donnait, lorsqu'il était animé, je ne sais quel éclat fantastique. »

Sainte-Beuve a tracé ce portrait de Latouche (1) :

C'est un homme qui aurait pu, avec plus de travail et un meilleur esprit, jouer un rôle remarquable dans la littérature. Il a eu il avait des éclairs de nouveauté, de passion, des étincelles d'originalité, surtout une foule de traits heureux, spirituels, malins, de mots qu'il arrange, qu'il aiguise, même lorsqu'il les emprunte, car Latouche manque d'invention et emprunte le plus souvent. Il a emprunté (pour ne pas dire plus) à Hoffmann, alors peu connu en France, un conte qu'il a intitulé *Olivier Brousson*, sans dire où il l'avait pris. Il a emprunté à la correspondance de l'abbé Galiani avec Mme d'Épinay le sujet et le cadre de sa correspondance romanesque de *Carlin et de Ganganelli*. Il a même emprunté à Millevoye le trait malicieux qui termine son Epître à un poète amateur ; ce dernier avait demandé bonnement à Latouche une préface en vers pour mettre en tête de son recueil de poésies, et le malin introducteur mystificateur lui disait :

Imprimez-les vos vers et qu'on n'en parle plus !

Latouche s'est rendu célèbre dans la littérature d'il y a quinze ou vingt ans par une foule de traits pareils, malicieux et même (quelques-uns disent) méchants : il a drapé les ridicules de la *jeune* école d'alors dans un article intitulé *la Camaraderie ;* mais il a oublié de dire que ces ridicules de coquetterie et de cajolerie poétique, il les avait autant que personne partagés, causés, — sauf à les dénoncer ensuite avec esprit, avec fiel aussi et âcreté. Latouche a publié autrefois *Fragoletta*, roman brillant et lascif, et dans les derniers temps une foule de romans politico-républicains qui n'ont eu aucun succès. Il habite volontiers dans le petit hameau d'Aulnay où demeura autrefois Chateaubriand ; et il s'intitule *le Paysan de la vallée aux loups*, jouant ainsi au *Paul-Louis Vigneron* et se croyant un *Paysan du Danube*. Au plus fort de ses affectations rustiques, il rédigeait *le Mercure de France* ou *le Figaro*.

(1) Sainte-Beuve : *Chroniques parisiennes*.

L'auteur de ce portrait peu flatteur détestait Latouche. Mais à qui cet hypocondre, ce misanthrope, ce maniaque inspirait-il de l'affection ? Ainsi qu'on vient de le voir, il était hargneux et méchant et exerçait volontiers son esprit caustique aux dépens de ses amis. Il s'attira de la sorte la colère et la rancune de beaucoup de gens qui l'abandonnèrent peu à peu. D'humeur vindicative, de rapports difficiles, Latouche n'était guère capable d'inspirer une sympathie et on le craignait plus qu'on ne l'aimait. On se brouillait avec lui subitement et sans raison. George Sand ne put jamais s'expliquer l'inimitié que Latouche nourrit à son endroit, dix années durant. La prédiction de Balzac se trouva réalisée. Il disait à l'auteur d'*Indiana* : « Gare à vous ! Vous verrez qu'un beau matin, sans vous en douter, sans savoir pourquoi, vous trouverez en lui un ennemi mortel. » Balzac et Latouche se brouillèrent, eux aussi, sans motifs plausibles. En touscas, il régnait une haine violente entre eux. L'ermite de la Vallée aux loups parlait de son confrère « avec une aversion effrayante » et il s'emportait lorsque George Sand faisait allusion à Balzac : « Vous l'avez donc vu, s'écriait-il ; vous le voyez donc ? Il ne manquait plus que ça ! » Au témoignage de Mme Surville, Latouche était l'adversaire le plus acharné de l'auteur de *la Comédie humaine*.

Pourquoi ces dissentiments et qui les provoqua ? Nous en sommes réduits aux conjectures. Latouche, on l'a remarqué, ne détestait pas de prendre les allures d'un protecteur littéraire et il répugnait profondément à Balzac d'être dominé. Ce fut, peut-être, le premier motif de leur séparation.

Le second dut être la divergence de leurs opinions politiques. Latouche était républicain et fervent républicain. Il exerçait son prosélytisme dans ses œuvres et l'auteur des *Chouans*, royaliste convaincu, ne pouvait pas aimer l'auteur de *Grangeneuve*, roman où sont exaltés les bienfaits de la révolution.

J'invoquerai un troisième motif. Balzac souffrit peut-être des faciles succès que remportait Latouche par sa conversation facile, enjouée et brillante et peut-être éprouva-t-il quelque honte de sentir son infériorité à ce point de vue. Il était, lui, un assez médiocre causeur. Consultons encore George Sand (1) :

Il avait, dit-elle de Latouche, mille fois moins de talent pour écrire

(1) George Sand : *Questions d'art et de littérature.*

que Balzac; mais, comme il en avait mille fois plus pour déduire ses idées par la parole, ce qu'il racontait admirablement paraissait admirable, tandis que ce que Balzac racontait d'une manière souvent impossible ne représentait souvent qu'une œuvre impossible.

Il est vraisemblable qu'il y ait eu, à cette occasion, quelques froissements d'amour-propre.

La rupture eut donc lieu, soit à cause de ces dissentiments politiques, soit aussi parce que Latouche voulut régenter son jeune ami, soit enfin pour la dernière raison indiquée. Les deux écrivains cessèrent de se voir, ce qui n'empêcha point Balzac d'entrer à *la Caricature*, où Latouche occupait une importante situation, et d'y écrire quantité d'articles.

Féroce envers Latouche, Balzac est cruel à l'égard d'Eugène Sue dont il analyse le roman historique : *Jean Cavalier*, après avoir parlé du *Lac Ontario* de Cooper. Il reproche d'abord au romancier des *Mystères de Paris* la composition défectueuse de son livre.

L'ouvrage de M. Sue embrasse deux campagnes de Cavalier, deux campagnes dont l'issue est connue. Pendant quatre volumes in-octavo, le lecteur doit voir un champ étendu depuis les Cévennes jusqu'à Montpellier. Je ne connais pas la portée de l'attention publique en ce genre ; mais, en jugeant par la mienne, je trouve la chose impossible, quand l'auteur ne marie pas les événemens et les hommes aux accidents de la nature, et ne les explique pas les uns par les autres, comme ont fait Cooper et Walter Scott.

Suit l'analyse du roman et le critique raille un anachronisme médical du malheureux écrivain : « Comprenez-vous que, sous Louis XII, temps où le médecin était purement empirique et pharmaceutique, il pût exister un homme pratiquant, dans un intérêt politique, sur de pauvres enfants, des manœuvres névrotiques pour les plonger dans l'extase? » Et Balzac ne s'arrête pas là. Il incrimine les notes nombreuses et les renvois qu'Eugène Sue a mis dans son ouvrage. « Une note est le coup d'épingle qui désenfle le ballon du romancier. Avec sa note, un auteur ressemble à un conteur qui, après avoir fait plusieurs histoires, au dessert, vous dit : Ce que je vais vous raconter est vrai. La note du romancier est la parole d'honneur du Gascon. L'auteur pousse la note jusqu'à l'impertinence, il prend ses lecteurs pour des ignorants. » Sa

mauvaise humeur ne s'apaise pas : « Ce livre peut se fermer par quatre paroles à presque tous les endroits ; il n'y a ni plan, ni action. Les personnages sont où ils veulent, ils ne causent aucune surprise, il n'y a point de péripétie, rien n'est préparé. » Quant au style, « M. Sue écrit comme il mange et boit, par l'effet d'un mécanisme naturel ; il n'y a là ni travail ni effort ». Mais ce qui indigne surtout Balzac quand il ne se gausse pas des méprises historiques et des fautes de français de son auteur, c'est la façon dont Eugène Suë traite Louis XIV. « Il a trouvé mauvais que Louis XIV eût des passions. Il n'y a pas d'homme grand possible, sans la passion ; autrement vous avez Washington, l'incarnation d'une statue, et pour produit, le joli pays des Etats-Unis ! Au lieu de voir dans ce grand roi l'infatigable constructeur de places fortes, l'audacieux créateur de la domination bourbonienne en Espagne et en Italie, le bâtisseur de monuments et de canaux, le protecteur du commerce et des arts, l'ami de la littérature qui faisait asseoir Molière à sa table, qui donnait cent mille écus à Racine, et autant à Boileau, qui faisait Fénelon le précepteur du Dauphin, qui consultait Bossuet et le comprenait, enfin l'auteur de choses si grandes, que le marteau de la Révolution, que le vouloir de Napoléon n'a pu ni les faire disparaître, ni les égaler ; M. Suë a montré l'homme qui mangeait beaucoup, qui ne sentait pas bon, qui se mettait des jeux de cartes dans les souliers, et sur la tête de hautes perruques, il a montré l'homme vindicatif. » Balzac exprima rarement ses sentiments royalistes, avec autant d'éloquence, mais l'excès de son enthousiasme le rend injuste. On peut considérer Louis XIV comme un grand roi et montrer ses passions, comme un politique admirable et dire qu'il ne sentait pas bon, comme un protecteur des lettres et des arts et dire qu'il mangeait beaucoup. Le grand romancier conclut âprement : « Que M. Suë, qui avait, dit-on, des motifs, se soit vengé dans *Latréaumont* de la maison de Rohan, en faisant un Rohan sans vouloir ni dignité, cela peut se concevoir (1) ; mais Louis XIV

(1) Ce n'est pas de la maison de Rohan qu'Eugène Sue a voulu se venger, mais de la noblesse en général. D'après Beaumont Vassy, l'auteur des *Mystères de Paris* avait été furieux d'avoir échoué en essayant d'introduire sa sœur, Mme Caillard, dans le monde aristocratique où lui-même était admis. Selon Mirecourt, on lui aurait refusé avec beaucoup de dédain la main d'une petite nièce de Mme de Maintenon qu'il avait demandée. Peut-être aussi fut-il blessé des humiliations qu'il dut subir parfois au milieu de cette société qui n'était pas la sienne.

ne s'est jamais trouvé sur le chemin de l'auteur. M. Sue a été conduit à écrire *Cavalier* par continuation de son système; il veut ouvrir les yeux à l'Europe sur Louis XIV. Louis XIV est à lui, c'est sa victime, il la traîne autour de neuf volumes comme Achille a traîné neuf fois Hector autour d'Ilion. Dans quel but ? Louis XIV ne peut pas se venger en lui donnant l'ordre du Saint-Esprit. »

L'extrême rigueur de Balzac n'a rien qui puisse nous surprendre. Ce laborieux, ce solitaire, ce simple qui fuyait le monde, n'aimait pas le théâtre, ne se souciait d'aucune élégance personnelle et raillait le snobisme des autres, ne devait pas éprouver une grande sympathie pour un dandy assidu aux réceptions du faubourg Saint-Germain, préoccupé de ses cravates et de ses vêtements, soucieux d'être remarqué et glorieux de la tenue de ses attelages, de l'ordonnance de sa maison ou du raffinement de ses déjeuners.

Jadis Balzac jugeait moins sévèrement Eugène Sue. Il écrivait à Mme Hanska, en mars 1833 : « Eugène Sue est un bon et aimable jeune homme, fanfaron de vices, désolé de s'appeler Sue, faisant du luxe pour se faire grand seigneur, mais à cela près, quoique un peu usé, valant mieux que ses ouvrages. » L'appréciation est assez méprisante. Balzac ne pouvait guère en avoir une autre. Lui qui mettait son art au-dessus de toutes choses et ne cessa de montrer une remarquable probité intellectuelle, n'avait-il pas raison de dédaigner un écrivain cherchant des succès faciles par les moyens les plus vulgaires et se targuant de savoir mener un phaéton autant que de réussir un livre? « Fanfaron de vices »... ceci caractérise excellemment Eugène Sue qui s'étonna lui-même en voulant étonner les autres et qui se donna beaucoup de mal pour paraître pervers et créer des héros passionnés conquérant de jeunes mondaines cyniques et naïves. Comment Balzac n'eût-il pas méprisé cet élégant uniquement soucieux de ses relations, de ses succès boulevardiers et tendant tous les efforts de son esprit à réunir les suffrages de quelques jolies femmes ? Quelle n'aurait pas été l'indignation du critique s'il avait écrit son article après *les Mystères de Paris*, lorsque tout le monde célébrait les mérites, la philanthropie, la grandeur d'âme, la générosité, le dévouement d'Eugène Sue, membre du Jockey-Club

et défenseur des misérables, fort étonné du rôle qu'on lui faisait jouer et qu'il n'avait nullement prévu ?

Je relève, dans la critique de *Jean Cavalier* la phrase suivante : « Le dialogue, disons-le hautement, est la dernière des formes littéraires, la moins estimée, la plus facile. »

On peut rapprocher de cette affirmation une amusante anecdote que nous conte M. Lemer (1).

Balzac avait posé en principe partout où on l'avait appelé à apporter aux feuilletons le concours de son nom et de son travail, qu'il entendait se voir toujours payé par la caisse du journal au même prix que le plus chèrement rétribué des collaborateurs littéraires.

Or, on savait partout que rien au monde n'aurait pu le déterminer à diminuer quoi que ce fût de ses prétentions.

C'est ce qui fit que ce grand écrivain, si pénétré du sentiment de la justice, se rendit un jour chez Dutacq, alors directeur du *Siècle*, pour lui dire à peu près ceci :

— Est-il oui ou non convenu entre nous que mes feuilletons me seront toujours payés par votre caisse au moins aussi cher que le sont ceux de vos romanciers les plus favorisés ?

— Certainement ! Et n'est-ce pas ce qui a lieu ?

— Non vraiment ! Vous me payez beaucoup moins que tous vos autres feuilletonnistes, notamment qu'Alexandre Dumas... Et je vais vous le démontrer.

— Voyons ? dit Dutacq.

— Tous, reprit Balzac, mettent dans leurs romans beaucoup de dialogues, très spirituels j'en conviens, mais souvent monosyllabiques et coupent leurs récits par de fréquents alinéas, ce qui donne, j'en tombe d'accord, de la légèreté au style, tandis que moi, qui ne sais pas faire d'alinéas et couper en sept ou huit périodes la description d'un même objet, le portrait d'un même personnage, moi qui ne fais parler mes héros et même mes comparses que pour leur faire dire quelque chose, je vous livre des colonnes très compactes de ma prose. Il me semble qu'ayant l'air d'être payé le même prix je suis, par le fait, payé moitié moins, puisqu'une colonne de moi contient à peu près le double des lettres et, par conséquent, du travail contenu dans une colonne de Dumas. Vous n'avez qu'à compter... Eh bien ! Est-ce juste, cela ? Vous savez si je suis équitable et coulant en matière d'intérêt ; je ne fais aucune difficulté de payer ma part des corrections et des surcharges typographiques que nécessite mon insupportable *copie*. Aussi j'espère que vous allez bien vite me trouver un moyen de réparer cette petite iniquité qui me blesse bien plus dans mon amour-

(1) Julien Lemer, *Balzac, sa vie, son œuvre.*

propre que dans mon intérêt pécuniaire, dont je suis toujours prêt à faire bon marché, malgré mes gros ennuis du moment...

Dutacq, qui était un homme assez juste aussi et qui, d'ailleurs, connaissait déjà assez bien son Balzac, ne le laissa pas achever et lui proposa immédiatement de le payer non pas à la colonne ni à la ligne, mais à la lettre.

C'est par une analyse de *les Rayons et les Ombres* que Balzac termine sa première lettre. Il ne ménage pas les éloges, cette fois. « M. Hugo, déclare-t-il, est bien certainement le plus grand poète du dix-neuvième siècle. Si j'avais le pouvoir, je lui offrirais et des honneurs et des richesses, le conviant à faire un poème épique. Mais il faut un Auguste à Virgile, Léon X et Jules II à Raphaël, Alexandre à Aristote, Louis XIV à Molière, François Ier à Rabelais. » Sans doute le critique relève bien quelques fautes de grammaire, quelques erreurs. S'il les signale, c'est que jamais Victor Hugo « n'est arrivé à tant de suavité, de délicatesse, de fini, de grandeur, de simplicité que dans plusieurs morceaux de ce recueil où, sans vouloir prendre Racine pour modèle, il l'a de beaucoup surpassé ». Le poète est notre premier lyrique ; il est aussi capable de composer une chanson que de refaire *Britannicus*. Les résumés d'une grandeur olympienne abondent dans sa conversation. « M. Hugo, non moins que M. de Lamartine, vengera quelques jours les injures éternelles jetées par les bourgeois à la littérature. S'il aborde la politique, sachez d'avance qu'il y portera des dons extraordinaires. Son aptitude est universelle, sa finesse égale son génie ; mais, contrairement à nos hommes d'Etat actuels, il est fin avec noblesse et dignité. Quant à son élocution, elle est merveilleuse : ce sera le rapporteur le plus entendu qu'on puisse souhaiter, l'esprit le plus clairvoyant. Vous ignorez peut-être que ses deux anciens libraires sont éligibles et qu'il ne l'était pas hier ; il l'est, dit-on, aujourd'hui. Dans quel misérable temps nous vivons, « l'auteur du *Contrat social*, ne serait pas député, peut-être le traduirait-on en police correctionnelle. »

Il est curieux de voir Balzac plaider la cause de Victor Hugo homme politique. Tous deux avaient les mêmes ambitions. A vingt ans le premier rêvait d'être député ; à dix-huit ans le second aspirait à être pair de France.

La plus sincère amitié ne cessa d'unir Victor Hugo et Balzac.

Ils s'admiraient mutuellement et l'auteur de *la Comédie humaine* ne manquait jamais une occasion d'affirmer ses sentiments. Le 27 mai 1836, il écrivait à Delphine de Girardin : « Vous êtes une fée, qui vous amusez à broder d'admirables fleurs sur de la serge. Vous avez une immense portée dans le détail, dont vous n'usez pas pour l'ensemble. Vous êtes au moins aussi forte en prose qu'en poésie, ce qui, dans notre époque, n'a été donné qu'à Victor Hugo. Profitez de vos avantages. Faites un grand, un beau livre. » Comparer Delphine de Girardin à Victor Hugo, n'était-ce pas un peu trop de galanterie?

Rappellerai-je que Balzac se retira devant la candidature à l'Académie de Victor Hugo, en 1839? Il s'agissait de remplacer Michaud, l'historien des *Croisades* et le directeur de *la Quotidienne*. Son sacrifice n'eut, d'ailleurs, aucune utilité (1). Peut-être l'auteur des *Feuilles d'automne* ne se montra-t-il pas très reconnaissant lorsque Balzac essaya à son tour de poser sa candidature en 1841. Il voulait prendre la place de M. de Bonald, estimant être son disciple et bâtir *la Comédie humaine* sur les principes de la *Législation primitive* et de la *Théorie du pouvoir*. Hugo ne favorisa point cette tentative. Léon Gozlan (2) nous rapporte une entrevue qui eut lieu aux Jardies : « Nous nous levâmes pour aller prendre le café sur la terrasse et respirer l'air lumineux et doux d'une belle journée. On causa encore environ une heure autour des tasses, heure charmante et sérieuse, où il fut d'abord question entre Victor Hugo et Balzac de l'Académie Française. En ce moment, il y avait une vacance à l'Institut. Hugo promit peu; Balzac n'espérait pas grand'chose. » Il n'espérait même rien et ne se présenta pas. M. Ancelot fut élu. S'il eut des torts en cette occasion, Victor Hugo les répara ensuite. Nous le voyons ainsi que Charles Nodier proposer son aide à Balzac en 1844 pour le fauteuil d'un M. Vincent Campenon. Balzac refusa de se présenter. En 1849, quoique absent de Paris et dans l'impossibilité de faire des visites puisqu'il se trouvait à Wierszchownia, au fond de l'Ukraine, il posa sa candidature aux fauteuils de Chateaubriand et de Vatout. Ayant échoué, il ne se représenta plus (3).

(1) Hugo fut élu le 7 janvier 1841 par 17 voix contre 15 accordées à M. Ancelot.
(2) Léon Gozlan : *Balzac chez lui.*
(3) Voir Edmond Biré : *Honoré de Balzac.*

Hugo venait quelquefois aux Jardies. Léon Gozlan (1) nous a raconté l'une de ces mémorables visites. L'illustre poète s'était fait attendre et Balzac témoignait son impatience de ce retard, quand tinta la sonnette de la grille. Hugo arrivait enfin. Les deux grands hommes ne s'étaient guère souciés de leur toilette, nous confie l'anecdotier, et il ajoute : « Balzac était pittoresquement en lambeaux. Son pantalon, sans bretelles, fuyait son ample gilet à la financière; ses souliers avachis fuyaient son pantalon ; le nœud de sa cravate dardait ses pointes près de son oreille; sa barbe avait quatre jours de haute végétation. Quant à Victor Hugo, il portait un chapeau gris d'une nuance assez douteuse; un habit bleu fané à boutons d'or, couleur et forme de casserole, une cravate noire éraillée, le tout illustré par des lunettes vertes à réjouir un premier clerc d'huissier rural, ennemi de la reverbération solaire. »

Balzac était très fier de sa propriété. Il s'empressa de la montrer à son hôte. « Victor Hugo, contre mon attente, fut très sobre d'éloges, dit Léon Gozlan : Balzac avait beau lui dire qu'il en était question tout au long dans les Mémoires de Saint-Simon, les compliments n'abondaient pas. Il fut poli envers les giroflées, mais ce fut tout. Je voyais qu'il avait toutes les peines du monde à ne pas rire tout haut de l'étrange idée venue à Balzac de faire couler de l'asphalte sur les flancs périlleux de son jardin, comme pour leur prêter un petit air boulevard du meilleur goût. »

Hugo admira cependant un noyer, le seul arbre du jardin que Balzac avait acheté et qui lui rapporterait, affirmait-il, quinze cents francs de rente. Hugo se récriant, Balzac expliqua : « Ce noyer miraculeux appartenait à la commune. Je l'ai acheté à un prix fort élevé. Pourquoi ? Pour cette raison-ci. Un vieil usage oblige tous les habitants à déposer leurs immondices au pied de cet arbre séculaire, et non dans tout autre endroit. » Là-dessus Balzac s'empressa d'ajouter que nul n'avait le droit de se soustraire à cette servitude personnelle, reste d'une ancienne coutume féodale. Il aurait donc quantité de guano et le vendrait. Hugo approuva et répartit, flegmatique : « Vous dites bien, mon cher Balzac, c'est du guano, mais du guano, moins les oiseaux. »

(1) Léon Gozlan : *Balzac chez lui.*

La cloche du déjeuner ayant sonné, on se mit à table et la conversation tomba sur le théâtre. Victor Hugo raconta à Balzac tous les dangers et aussi toutes les bonnes fortunes qui pouvaient échoir à l'auteur dramatique. Il énuméra complaisamment les énormes bénéfices que lui rapportaient ses drames tant à Paris qu'en province. Balzac écoutait, ébloui. « Je suis sûr, affirme Gozlan, que cette peinture si éloquente et si précise des avantages financiers attachés à la littérature dramatique, cette peinture faite par Hugo avec l'onction du père Grandet et la certitude d'un premier commis de la cour des comptes, fut pour beaucoup dans la rage dont fut saisi Balzac pour le théâtre et dont il fut poursuivi tant qu'il vécut. Il ne cessa de me parler, les jours suivants, d'une foule de sujets comiques ou sérieux à mettre le plus vite possible en scène. »

Balzac demanda ensuite si, à défaut de Louis-Philippe, qui se désintéressait des arts et de la littérature, les écrivains devaient compter sur le duc et la duchesse d'Orléans, esprits distingués et fins connaisseurs. Victor Hugo, familier de la maison du jeune prince, raconta que le duc et la duchesse d'Orléans, désireux de s'entourer d'un cercle d'écrivains et d'artistes éminents, avaient essayé de donner quelques soirées dans leurs appartements. Elles eurent lieu. L'endroit où se tenaient ces bonnes et douces réunions fut baptisé par les fidèles *la Cheminée du duc d'Orléans :* plus tard on se contenta de dire : *la Cheminée* tout court. Un hiver se passa. On discutait devant une tasse de thé sur un dessin turc de Decamps, une ciselure florentine de Froment ou le style d'un roman. L'année suivante, comme on goûtait de nouveau le charme de ces réunions, Louis-Philippe, un soir, fit appeler son fils et lui déclara : « Ferdinand, sachez qu'il ne doit y avoir aux Tuileries qu'un seul roi, qu'un seul salon et qu'une seule cheminée. D'ailleurs, la mienne chauffe tout aussi bien que la vôtre. Vous me ferez plaisir toutes les fois que vous et la duchesse viendrez y prendre place. » Les réunions cessèrent et le duc d'Orléans ne s'occupa plus des artistes.

L'amitié de Balzac et de Victor Hugo se manifesta encore en de plus tristes circonstances. M. de Lovenjoul cite une lettre (1)

(1) Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul : *Histoire des œuvres de Balzac.*

de Mme Hamelin adressée à Mme la Vicomtesse de Kisselef, où est racontée la mort du grand homme.

Quelle mort belle et sincère que celle de Balzac! La gloire poursuit Hugo. Balzac, qui l'avait vu partir avec peine, l'envoie chercher et l'attend pour mourir. Hugo était sur la plage où sa fille mourut au fond des flots dans les bras de son jeune mari. Il part, il arrive. Ici, c'est Hugo qui parle :

Balzac. — Nous vous tenons parole ; je vis et vous me revenez!

Hugo. — Mais vous vivrez; l'esprit est le grand élixir.

Balzac. — J'ai bu toute la fiole. Mme de Balzac la renouvelle tous les jours.

Hugo. — Oui, la femme est le chef-d'œuvre de Dieu.

Nous parlâmes longtemps des ouvrages inédits, travaux d'Hercule ou de Voltaire. Il se plaignait de leur sort : « Quoique ma femme ait plus d'esprit que moi, qui la soutiendra dans cette solitude, elle que j'ai accoutumée à tant d'amour ? » En effet, elle pleurait beaucoup. Il voulut se lever; il fut posé sur un divan-sofa de brocart rouge et or. Son visage *violet*, couché sur ses cousins, était effrayant, ses yeux seuls vivaient. Il expira, et l'amour, la religion et la liberté l'assistèrent.

D'autre part, Victor Hugo a raconté la mort de Balzac (1) et son admirable récit est empreint d'une grande émotion.

Je demandai à voir Balzac.

Nous traversâmes un corridor, nous montâmes un escalier couvert d'un tapis rouge et encombré d'objets d'art, vases, statues, tableaux, crédences portant des émaux, puis un autre corridor, et j'aperçus une porte ouverte, J'entendis un râlement haut et sinistre. J'étais dans la chambre de Balzac.

Un lit était au milieu de cette chambre. Un lit d'acajou ayant au pied et à la tête des traverses et des courroies, qui indiquaient un appareil de suspension destiné à mouvoir le malade. M. de Balzac était dans son lit, la tête appuyée sur un monceau d'oreillers auxquels on avait ajouté des coussins de damas rouge empruntés au canapé de la chambre. Il avait la face violette, presque noire, inclinée à droite, la barbe non faite, les cheveux gris et coupés courts, l'œil ouvert et fixe. Je le voyais de profil, et il ressemblait ainsi à l'empereur.

Une vieille femme, la garde, et un domestique se tenaient debout des deux côtés du lit. Une bougie brûlait derrière le chevet, sur une table, une autre sur une commode près de la porte. Un vase d'argent était posé sur la table de nuit. Cet homme et cette femme se taisaient

(1) Victor Hugo : *Choses vues.*

avec une sorte de terreur et écoutaient le mourant râler avec bruit.

La bougie au chevet éclairait vivement un portrait d'homme jeune, rose et souriant, suspendu près de la cheminée.

Une odeur insupportable s'exhalait du lit. Je soulevai la couverture et pris la main de Balzac. Elle était couverte de sueur. Je la pressai. Il ne répondit pas à la pression.

C'était la même chambre où je l'étais venu voir un mois auparavant. Il était gai, plein d'espoir, ne doutant pas de sa guérison, montrant son enflure en riant. Nous avions beaucoup causé et disputé politique. Il me reprochait « ma démagogie ». Lui était légitimiste. Il me disait : « Comment avez-vous pu renoncer avec tant de sérénité à ce titre de pair de France, le plus beau après le titre de roi de France! » — Il me disait aussi: « J'ai la maison de M. de Beaujon, moins le jardin, mais avec la tribune sur la petite église du coin de la rue. J'ai là, dans mon escalier, une porte qui ouvre sur l'église. Un tour de clef et je suis à la messe. Je tiens plus à cette tribune qu'au jardin. » — Quand je l'avais quitté, il m'avait reconduit jusqu'à cet escalier, marchant péniblement, et m'avait montré cette porte, et il avait crié à sa femme : — « Surtout fais bien voir à Hugo tous mes tableaux. »

La garde me dit : — Il mourra au point du jour.

Je redescendis, emportant dans ma pensée cette figure livide ; en traversant le salon, je retrouvai le buste immobile, impassible, altier et rayonnant, et je comparai la mort à l'immortalité.

Rentré chez moi, c'était un dimanche, je trouvai plusieurs personnes qui m'attendaient, entre autres Riza-Bey, le chargé d'affaires de Turquie, Navaretti, le poète espagnol, et le comte Arrivabene, proscrit italien. Je leur dis : « Messieurs, l'Europe va perdre un grand esprit. »

Il mourut dans la nuit. Il avait cinquante et un ans, trois mois et deux jours.

Enfin Victor Hugo prononça un éloquent discours (1) sur la tombe de l'auteur de *la Comédie humaine*.

M. de Balzac était un des premiers parmi les plus grands, un des plus hauts parmi les meilleurs. Ce n'est pas le lieu de dire ici tout ce qu'était cette splendide et souveraine intelligence. Tous ses livres ne forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir et marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine; livre merveilleux que le poète a intitulé *Comédie* et qu'il aurait pu intituler : Histoire, qui prend toutes les formes et tous les styles, qui

(1) Victor Hugo : *Actes et paroles*, tome Ier.

dépasse Tacite et qui va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais; livre qui est l'observation et qui est l'imagination ; qui prodigue le vrai, l'intime, le bourgeois, le trivial, le matériel, et qui, par moments, à travers toutes les réalités brusquement et largement déchirées, laisse tout à coup entrevoir le plus sombre et le plus tragique idéal.

Il me reste à parler des *Lettres russes* où Balzac expose la situation politique. Cette étude étant purement littéraire et anecdotique, je me bornerai à dire quelques mots touchant les trois *Lettres russes* de la *Revue parisienne* et je n'y reviendrai plus.

C'est surtout à Thiers que le grand écrivain s'attaque et il le fait avec une extrême violence. Il était plus indulgent lorsqu'il traçait ce portrait en 1836 : « M. Thiers a toujours voulu la même chose, il n'a jamais eu qu'une seule pensée, un seul système, un seul but; tous ses efforts y ont constamment tendu, il a toujours songé à M. Thiers... M. Thiers est une girouette qui, malgré son incessante mobilité, reste sur le même bâtiment. » Balzac passe à des épithètes plus malsonnantes. Thiers est appelé « drôle » et « Pasquin » et les ministres du 1er mars ne sont pas mieux traités. Il ne faut pas oublier que Balzac ne se contentait pas de venger son parti, il vengeait ses injures personnelles. *Vautrin*, joué le 14 mars 1840 sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, avait été interdit par l'autorité, c'est-à-dire par M. Thiers.

Ses opinions catholiques et royalistes se manifestent nettement dans les *Lettres russes*. Edmond Biré (1) nous dit : « Homme politique, entre ces deux formules : d'une part, « Dieu, le Roi, le Père de famille » ; de l'autre, « la liberté, 'Election, l'Individu », son choix est fait. Il tient hautement pour la première. Dans le parlementarisme, dans le gouvernement par les Chambres, il se refuse à voir autre chose qu'une « ignoble et lâche forme de gouvernement, sans résolution, sans courage, avare, mesquine, illettrée ». Après cela, il ne cache pas que, s'il est monarchiste, il l'est à la façon de Bonald et de Joseph de Maistre, non à la mode de Chateaubriand. A la monarchie selon la Charte, il préfère hautement l'absolutisme, parce que « l'absolutisme est un système complet de

(1) Edmond Biré : *Honoré de Balzac*.

répression des intérêts divergents de la société, comme le catholicisme est un système complet d'opposition aux tendances dépravées de l'homme ».

Je rapproche des *Lettres russes* un article : *Sur les ouvriers* (1), ne comptant pas y revenir non plus.

Balzac y étudie longuement la question sociale. Elle renferme des périls que l'on conjurera en créant des institutions chrétiennes et une hiérarchie puissante, — non autrement. Or, ce ne sont pas les Chambres qui peuvent créer ces institutions. Les Chambres iront de plus en plus dans le sens des destructeurs; elles achèveront de « briser toutes les institutions qui tendaient à constituer la France, à lui donner une politique et des corps agissants ». La société devrait être « une société religieuse, régulière, assise sur un droit incontestable » et le gouvernement est athée, l'instruction entre les mains des laïques, les intérêts privés déchaînés. L'incrédulité, le manque de hiérarchie ruineront la France.

Quant aux ouvriers, il ne faut pas les laisser se réunir et reconnaître leurs forces réelles. On doit se rappeler qu'ils sont « les sous-officiers tout formés de l'armée des prolétaires » et « l'avant-garde des barbares ».

Ce qu'il y a de plus curieux dans les articles politiques de Balzac, c'est la divination dont il fait preuve. Le premier, il annonça la révolution de 1848.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

(*A suivre.*)

(1) *Revue parisienne*, numéro trois.

LE PROCHAIN CONFLIT DU PACIFIQUE

« Il faudrait plaindre un peuple qui ne serait gouverné que par des marchands.

« Comment serait-il possible que, dans le Nouveau Monde, où les institutions du passé n'ont jamais eu de racines profondes, où toutes les pensées sont dirigées vers le négoce, vers l'argent, cette puissance ne parvînt pas à se faire jour sur la scène politique ? »

Michel Chevalier. — *Lettres sur l'Amérique*, 1836.

Une vaste étendue de mer n'avait été jusqu'ici le théâtre d'aucun conflit : la grande nappe bleue du Pacifique, qui, de Los Angeles à Vancouver, baigne une terre éveillée tard à la vie ardente, et, à l'autre confin, dentelle les archipels du Nippon ; tandis que, vers le sud, à des distances infinies, ses flots paresseux viennent chanter, monotonement, leur chanson éternelle sur les coraux des îles Océaniques. De nos jours encore, elle restait la mer des croisières heureuses, où les navigateurs, lourds de souvenirs, promenaient des Pomotou au Japon une existence de rêve. Les aventures merveilleuses des voyages de découverte, seules, l'avaient battue dans toutes les directions. Dans ces derniers temps, seulement, les paquebots rapides, aux coques fines et élancées, de la *Yusen Kaisha*, de la *Pacific steam mail C°*, etc., commencèrent à ouvrir leur sillon d'écume sur les routes qui vont de l'antique Yeddo aux cités neuves de Vancouver, de San-Francisco et d'Honolulu.

Voici de nouveaux aspects, une ère nouvelle. Une armada formidable de seize cuirassés, aussi invincible que celle de 1588, remonte lentement le Pacifique vers San-Francisco, qui sera sa première étape. C'est le prologue du drame futur que M. Roosevelt, lauréat du Prix Nobel, a tenu à représenter sur les tréteaux du Nouveau-Monde, avant de redevenir un simple citoyen de l'Union. Le Président est un met-

teur en scène incomparable. La pièce à grand spectacle, jouée il y a deux ans à Portsmouth, vient d'avoir son pendant dans les eaux d'Hampton-Roads. Mais le Japon, dupé une première fois, semble résolu aujourd'hui à jouer un jeu plus serré. En tous cas, il ne consent à dire mot. Il se recueille, et rien n'est impressionnant comme son silence, opposé aux provocations, et aux paroles à double tranchant, parties d'Amérique (1).

§

Une lutte formidable se prépare. Elle n'est pas près d'éclater cependant. Le Japon n'est pas parvenu au degré de puissance qu'il ambitionne et qu'il réalisera, pour son malheur futur. C'est pourquoi il se tait. La période de silence, de grondement sourd qui commença au lendemain des préliminaires de Chefoo, et que personne en Europe ne voulut entendre, pour se terminer brusquement, comme un orage qui crève, dans la nuit du 9 février 1904, va se reproduire. Les Etats-Unis ne sont pas davantage préparés à la lutte ; mais le nombre imposant de leurs cuirassés les abuse. Ce peuple si positif, si réaliste dans le domaine des affaires, est aussi illusionniste qu'une simple peuplade slave sur le terrain des questions militaires. A ce point de vue, son éducation est tout entière à faire. La puissance de l'argent, qui fausse toutes les notions, dans le Vieux Monde comme dans le Nouveau, entretient là-bas une illusion particulièrement dangereuse. C'est le fait d'une population habituée à voir tout s'incliner devant la souveraineté du Dollar.

§

Ce conflit qui s'annonce nous intéresse par nombre d'aspects.

(1) Cet article était écrit lorsque nous avons pu lire *la Guerre possible*, de M. Chantalouet, dans le dernier numéro du *Mercure*. Nous pensons, comme M. Chantalouet, que le Japon ne désire pas la guerre en ce moment ; mais nous nous séparons de lui lorsqu'il avance que le gouvernement japonais ne s'y prépare pas. La réduction des crédits militaires, votée par un Parlement, n'a pas grande signification : c'est une mesure de façade. Nous en savons quelque chose en France. Lorsqu'il prétend, d'autre part, que les Japonais fortifieraient Formose et s'y prépareraient une base s'ils désiraient se jeter dans une aventure contre les Philippines, nous lui répondrons que cette base existe depuis longtemps : c'est Makung, aux Pescadores, qu'il ne faut pas confondre avec Kelung, la grande rade de Formose. Port-Makung est un port naturel, admirablement fermé. Les batteries de côte ne manquent ni à Makung, ni à Kelung, où des navires peuvent trouver un abri, et cela depuis longtemps. Quant à Tamsui et Anping, les Japonais n'ont pas à songer à les défendre : ce sont des mouillages forains, où il n'y a rien à tenter ; ils se défendent tout seuls. En fait, il n'y a pas de peuple qui soit naturellement, et à tout instant, plus prêt à se battre que le Japon, car il n'est plus de peuple où existe une discipline nationale aussi forte. Tout est là.

Il sera d'abord la dérision et la confusion de la foule des idéologues qui, pour des raisons inavouées ou inavouables, s'obstinent dans le papotage facile des abstractions et ferment les yeux devant les réalités (1). Il n'y a pas d'idéologie capable de contenir un peuple de marchands, dont toute l'activité consiste à vendre et à réaliser. Aux Etats-Unis, en attendant que son règne arrive en d'autres pays, il n'est plus qu'une royauté : celle de l'argent. Sa puissance est absolue. Le mercantilisme, tel est l'aboutissement d'une époque de surproduction industrielle, de coups de bourse et d'aventures commerciales. Notre génération a grandi avec le préjugé de la grandeur que le développement intensif de l'industrie doit impartir à une nation. Il y aurait à ce propos un livre cruel à écrire sur le *mensonge industriel.*

Ce mercantilisme débordant sera la cause première et efficiente du conflit de demain. A ce titre, cette lutte revêt un caractère particulièrement odieux. Ce qui la défend et la sauve dans mon esprit, c'est qu'elle comportera, sans aucun doute, l'enseignement le plus élevé et le plus éclatant que l'histoire puisse donner. La puissance de l'argent s'écroulera sous la pression victorieuse de tout un peuple, simplement résolu à mourir pour la défense de ses droits. Il n'est aucun pouvoir qui puisse durer devant le désir et le goût de la mort. Le Japon peut attendre son heure : il est assuré de sa victoire.

§

Il n'est pas sans intérêt, avant d'aller plus loin, de chercher à analyser et à vérifier les prétendues causes de mécontentement, invoquées contre le gouvernement japonais par le peuple des Etats-Unis. Je montrerai la puérilité et l'inanité de ces prétextes, que la diplomatie met en avant aujourd'hui pour masquer l'âpreté des appétits des hommes d'affaires américains.

Les deux griefs invoqués par les Etats-Unis touchent à la question de l'émigration et à celle de l'admission des enfants japonais dans les écoles de la libre Amérique. Je montrerai quelle valeur il faut accorder à ces prétextes. J'indiquerai en-

(1) Voir à ce sujet la polémique si instructive qui eut lieu entre M. Delaisi et quelques notoires Pacifistes, dans *Pages Libres.*

suite la cause profonde du conflit ; on verra que celle-ci suffit à lui imprimer un caractère de fatalité.

§

L'émigration japonaise dans les provinces américaines de l'Ouest est un fait, mais nullement inquiétant. Cette émigration n'est pas, en effet, la conséquence du développement normal d'une population qui étouffe à l'étroit sur le sol natal; ce n'est pas une émigration hypertrophique, comme disent les spécialistes. Elle est purement artificielle,créée par le battage des grandes compagnies de navigation, qui ont besoin d'entretenir un courant d'émigration continu entre leurs ports de transit, pour le succès de leurs affaires. Il n'y a eu un exode de travailleurs japonais important que vers les îles Hawaï, et cela parce que le gouvernement nippon l'a voulu d'une manière toute particulière, l'a provoqué et favorisé par des mesures spéciales. On connaît l'action directe que le gouvernement du Mikado exerce sur la presse, sur la population tout entière, dès qu'il a une raison de le vouloir ainsi. Il n'est pas d'exemple,ailleurs, d'une semblable discipline,d'une soumission aussi absolue, aussi empressée même, au pouvoir central. Il y a là le secret et la raison d'une force, que ne possède plus aucune autre nation. Lorsqu'en l'année 1898 les Etats-Unis, malgré les protestations du Japon, annexèrent les îles Hawaï, le gouvernement du Mikado résolut de devenir le détenteur effectif de cette terre privilégiée, puisque son admission récente au rang de Grande Puissance ne lui avait pas permis d'empêcher cette mainmise ou de l'opérer lui-même à son profit. Il essaima vers cette terre nouvelle des représentants de tous les corps de métier et les milliers de travailleurs nécessaires à l'exploitation agricole du pays. La population des Hawaï, qui, au moment de l'annexion, comptait 50.000 âmes, s'est augmentée depuis de 75.000 Japonais (1). Cet exode fut d'abord accueilli avec faveur par le gouvernement de Washington. En particulier, les autorités d'Honolulu, loin de flairer la manœuvre, ne virent en celle-ci qu'un exemple nouveau de cet attrait irrésistible que les lois et les mœurs de la libre Amérique semblent exercer sur tous les citoyens plus ou moins gueux de l'uni-

(1) Chiffre cité par le Bulletin du Comité de l'Asie française. Août 1907. On peut adopter le chiffre de 100.000 aujourd'hui.

vers. Aujourd'hui, les Américains commencent à déchanter. Honolulu est surtout, pour eux, la première base navale (1), nécessaire à leurs entreprises en Extrême-Orient. Il est certain qu'ils n'éprouvent pas un sentiment de sécurité excessif à la pensée que cette population fanatisée, en cas d'hostilités, est capable d'un coup d'héroïque folie, qui mettrait instantanément à mal les primes assises de leur puissance navale.

Des Hawaï, une fois le courant amorcé et grâce au rappel battu par les agences d'émigration, l'exode s'est porté sur le continent américain. Mais là, la poussée a été relativement infime. Il y aurait, au total,8 milliers de Japonais en Colombie Britannique ; et c'est pour ces 8.000 Nippons, appelés d'ailleurs par les chemins de fer, les mines, les hôteliers, etc., que le Canada pousse des cris de terreur ! Prétexte futile. L'invasion japonaise en Californie n'est pas plus inquiétante. Je le montrerai plus loin.

C'est un spectacle assez curieux, pour un amateur de psychologie, de constater sur ce continent, uniquement peuplé par l'immigration, les protestations violentes qui s'élèvent aujourd'hui contre l'intrusion de quelques milliers de Japonais. D'abord, il est à noter qu'il n'y a pas de pays où le préjugé de race soit plus fortement enraciné qu'aux Etats-Unis. A cet égard, l'intolérance du yankee dépasse l'inimaginable. Le préjugé ne date pas d'aujourd'hui ; il a existé de tout temps. Avant son admission (2) dans la Confédération, un article de la constitution de l'Etat du Missouri interdisait l'entrée du territoire à tout homme de couleur libre. On a le droit d'être quelque peu étonné de cet exclusivisme. S'il s'agissait d'une population d'autochtones, plongeant des racines profondes au terroir natal, parquée à l'étroit sur une terre ladre impuissante à assurer sa subsistance, une pareille intransigeance se pourrait comprendre. La réalité est toute autre. D'immenses étendues de terres restent disponibles. D'autre part, les tenanciers actuels sont à peine des arrivés d'hier. Ce fait seul, d'ailleurs, explique leur âpreté.

(1) L'île Guam, dans l'archipel des Mariannes, et Manille, aux Philippines, sont, aux mains des Américains, les étapes nécessaires qui jalonnent leur marche vers l'Ouest.

(2) Cette admission eut lieu en 1819. V. Michel Chevalier, *Lettres sur l'Amérique du Nord*, tome I, p. 91.

Sur la population actuelle de 86 millions d'habitants des Etats-Unis, quelle proportion reste-t-il de descendants des premiers colons agricoles du Massachusetts, du New-Hampshire, du Connecticut, de ces fils des expatriés, unis par la même détresse morale, qui firent la Guerre de l'Indépendance et s'imposèrent à l'admiration et au respect de l'Europe ? Sans doute, fort peu. En effet, de 1825 à 1906, sur 17 millions d'émigrants partis des ports d'Angleterre, plus de 11 millions ont abordé aux Etats-Unis. Sur ce chiffre, un peu plus de la moitié seulement se compose d'Anglo-Saxons. Tout le reste provient des provinces scandinaves, de l'Italie, de la Russie, etc. (1). Il y a un demi-siècle, la population totale des pays de l'Union ne comprenait que 30 millions de têtes. En 1900, elle avait atteint 76 millions ; en 1906, le chiffre officiel arrivait à 84 millions. Une vague d'émigration a submergé le fond de la population des premières années de la colonisation. Le rapport sur l'immigration pour l'année 1906-07, publié par M. F. P. Sargent, directeur général du Service de l'immigration, avoue que, dans la période de 1820 à 1907, un flot de 25. 318. 067 émigrants est venu se déverser sur le territoire de l'Union. Comme bien l'on pense, cette population de déracinés n'est pas attachée aux idées malthusiennes. Ce sont les malheureux qui se reproduisent le plus. On conçoit combien l'âpreté de ceux qui survivent doit être proportionnelle avec le chiffre sans cesse croissant des nouveaux venus. Du 1er juillet 1906 au 30 juin 1907, la dernière vague d'émigrants, relevée par l'administration, s'élève au chiffre de 1. 285. 349. A ce chiffre, il faut ajouter le nombre des malheureux qui réussissent à s'introduire en fraude.

Le fait capital à retenir de tout ceci est la diversité des races qui se trouvent ainsi jetées sur un sol nouveau. La majorité des arrivants ne se compose plus, comme autrefois, de l'élément anglo-saxon. Sur le chiffre de 1.285.349 cité plus haut, on ne relève que 56.000 Anglais et 34.000 Irlandais. Tout le reste comprend les nationalités les plus variées : 338.000 Austro-Hongrois, 285.000 Italiens, 259.000 Russes, 36.000 Grecs, 20.000 Turcs, des Espagnols, des Serbes, des Bulgares, etc., etc. Ce panaché de nationalités n'est-il pas inquiétant ? Chose curieuse, mais qui s'explique très bien, car la misère

(1) R. Gonnard : *L'Emigration européenne au XIXe siècle*, 1906, p. 36.

attire la misère, le plus grand nombre de ces faméliques, au lieu de continuer leur exode pour mettre en valeur tant de régions de l'Ouest et du Sud où le besoin de bras se fait sentir, reste autour des grands centres populeux : l'Etat de New-York, le Massachusetts, la Pennsylvanie, le Connecticut, le New-Hampshire, avec leurs villes énormes, retiennent cette tourbe de travailleurs. Il se forme ainsi dans des villes comme New-York, Chicago, Philadelphie, Pittsbourg, etc., de véritables « colonies fermées, vivant d'une vie propre, réfractaires à l'américanisation », qui constituent, de l'aveu même de M. F.-P. Sargent, un danger formidable.

Que peut être, auprès de ce danger, le péril créé par l'immigration japonaise ? Il a été dit déjà que le chiffre des émigrants japonais sur les côtes californiennes et dans la région supérieure était absolument infime. Si ce chiffre avait été mis en évidence par l'administration américaine, il y aurait eu prétexte à pouffer de rire. Elle s'en est bien gardée. « Pour ce qui touche à l'immigration japonaise, dit M. H. Lorin, à qui nous empruntons quelques-uns des chiffres cités plus haut, le rapport de M. F.-P. Sargent, si complet et si minutieux sur tant d'autres points, est d'un laconisme vraiment déconcertant. » Voilà qui est significatif. En cherchant bien, cependant, il n'est pas impossible d'arriver à quelques précisions.

Le rapport accuse, en effet, un chiffre total de 30.226 immigrants japonais, tant aux îles Hawaï que sur le continent, en 1906-07. Or, le nombre des émigrants débarqués pendant le même temps aux Hawaï s'élève à 24.531. En supposant que ce dernier chiffre ne comprenne que des Japonais, ce qui ne doit pas être très éloigné de la réalité, il reste 5.695 émigrants de cette nationalité pour les provinces de l'Ouest de l'Union. Ce chiffre n'est pas officiellement cité par M. Sargent ; il est permis cependant d'affirmer qu'il doit se rapprocher très sensiblement de la vérité, car le chiffre officiel, avoué par le rapport, des immigrants débarqués à San-Francisc s'élève à peine à 3.539. Ainsi, tel est le chiffre dérisoire (en supposant que ce chiffre ne comprenne que des Japonais) qui a suffi à exciter si fort les gens de San-Francisco.

On comprendra aisément pourquoi le gouvernement mikadonal refusait récemment, comme contraire à sa dignité, de consentir à prendre officiellement des mesures pour interdire

l'émigration dans la région de San-Francisco. Il serait en effet humiliant pour lui d'interdire officiellement un mouvement d'émigration, qui n'existe pour ainsi dire pas, et qui, en tous cas, demeure insignifiant, si on le compare au chiffre des Grecs et des Turcs, par exemple, que les Etats-Unis acceptent sans protester.

Enfin, l'émigration japonaise existerait-elle dans des proportions dignes de retenir l'attention qu'il resterait à se demander quelles sont les raisons que l'administration américaine peut invoquer contre elle. Le Yankee redoute le travailleur japonais à l'égal d'un mal endémique, parce que, sobre, sans besoins excessifs, par son amour du travail, il est capable d'abaisser, d'avilir même ce qu'on appelle là-bas *the standard of life*. Ainsi, le degré de civilisation incomparable auquel est parvenu l'homme blanc lui interdit de tolérer toute concurrence de la part d'un homme qui s'obstine à ignorer le whisky, le gin ou le trois-six, le journal à un sou et l'esthétique des chapeaux melons et des complets d'une Belle-Jardinière. La supériorité de la morale et de l'intelligence des aventuriers de tout poil qui ont peuplé les placers californiens et leurs environs s'avère en cette circonstance avec une évidence lumineuse.

§

J'ai insisté un peu longuement sur la question de l'émigration. Il me sera plus facile de traiter rapidement celle de l'admission des enfants japonais dans les écoles américaines. Cette dernière se greffe d'ailleurs, d'une manière toute naturelle, sur la question de l'émigration. Cette prétention grossière d'interdire l'accès des écoles à des enfants étrangers semblera simplement odieuse à tous ceux qui ont eu l'occasion de voir de près des enfants japonais et d'observer ainsi les heureux effets que l'éducation familiale du Japon produit sur la jeunesse des écoles. On comprendrait, sans trop de peine que des parents japonais soient choqués à la pensée que leurs enfants se trouveront en contact prolongé avec de jeunes yankees, dont les griffes poussent avec leurs premières dents, en prévision du fameux combat pour l'existence. Il est plus difficile de comprendre sur quoi peut se baser la répugnance des parents américains. Serait-ce sur la simple couleur de la peau, encore que le teint des petits Japonais se rapproche d'assez près de celui de tous les enfants ? Ce n'est qu'à l'âge adulte que le Japo-

nais commence à se teinter. Cela, en tout cas, n'est ni répugnant, ni même désagréable à l'œil. Il y a, il est vrai, le cheveu : le petit Japonais a des cheveux un peu roides, « en baguettes de tambour », comme l'on dit vulgairement. Mais cette particularité n'a rien de monstrueux, ni d'indécent. Pouvait-on croire que les hommes de la Californie auraient de pareilles délicatesses?

Il semble bien que cette question des écoles soit celle qui tienne le plus à l'amour-propre yankee. M. Roosevelt a dû traiter avec l'Etat de San-Francisco, de puissance à puissance. Il a délégué M. Taft, son homme de confiance, vers les hommes de l'Ouest, sans grand succès apparent. Peut-être M. Taft était-il chargé d'entretenir les autorités californiennes d'un autre sujet que de celui des Ecoles? En tous cas, s'il n'y a pas eu comédie arrangée d'avance entre le Président et l'Etat de San-Francisco, on a là une occasion piquante de constater sur quelles bases fragiles s'appuie l'autorité du Pouvoir exécutif en ce qui concerne les affaires des Etats de l'Union. Qu'il y ait deux esprits opposés, dont les tendances s'accusent avec force, dans les Etats de l'Ouest et dans ceux de l'Est, cela ne fait aucun doute. Jusqu'où, en cas d'événements graves, pourrait aller cet esprit dissident, l'avenir le révélera peut-être avant qu'il soit longtemps. On peut se demander si cette immense mosaïque de nationalités n'éclatera pas un jour pour aboutir à des groupements plus homogènes? Il y a, en tous cas, les racines de trois grandes confédérations futures, qui déjà sont visibles : les vieux Etats de l'Est, les anciens états esclavagistes du Sud et les Etats néo-américains en bordure sur le Pacifique.

Pour en finir avec cette question des écoles, de deux choses l'une : ou les écoliers japonais sont peu nombreux, et dans ce cas on ne voit pas quel danger particulier leur présence peut causer dans les écoles américaines; ou, au contraire, ils s'y trouvent en nombre considérable. Dans cette hypothèse qui est la moins probable, pour les raisons qui ont été dites plus haut, il reste un moyen bien simple de tout arranger, à la portée de la magnificence du gouvernement américain : il suffit, pour écarter le péril de toute contamination, aussi bien pour les jeunes yankees que pour les petits Japonais, de créer des classes exclusivement à l'usage de ces derniers.

§

Les causes de dissentiment seraient aisément dissipées, si elles consistaient vraiment dans les faits qui viennent d'être exposés. On jugera en tous cas que cela méritait peu de faire passer sur les côtes du Pacifique la presque totalité des forces navales dont les Etats-Unis disposent à l'heure actuelle. La vérité est que les causes futiles dont il vient d'être parlé ne sont, comme je l'ai dit au début, que de purs prétextes.

Il existe aux Etats-Unis un parti considérable dont les intérêts d'argent exigent l'abaissement momentané ou définitif du Japon, comme puissance industrielle et commerciale. Telle est la réalité.

Merveilleusement situé à la porte des marchés les plus importants du continent asiatique, le Japon peut, par son développement industriel, par ses relations commerciales, rendre absolument vains tous les efforts du mercantilisme américain, dans un avenir très prochain. Les produits japonais, prêts à se déverser en Corée, en Mandchourie, en Chine, aux Philippines, dans l'archipel malais, aux Indes même, ont sur les produits américains une avance minimum de quinze à vingt jours de voyage. On peut évaluer les avantages qui résultent pour les marchandises japonaises de l'énorme différence de fret qu'ont à supporter les produits de l'Amérique pour arriver sur les marchés de l'Extrême-Orient. Qui donc est responsable de cette situation qui menace non seulement les Etats-Unis, mais encore toutes les nations européennes? Le Vieux Monde et le Nouveau n'ont pas eu de cesse qu'ils n'aient initié, en le leur faisant par exemple payer très cher, la Chine et le Japon aux secrets de notre industrie, aux finasseries de notre commerce. Autrefois, pays exclusivement agricoles, la Chine et le Japon auraient pu presque indéfiniment demeurer en dehors de nos agitations, de nos besoins, en restant toutefois des marchés ouverts à un certain nombre de nos produits. Les Chinois et les Japonais nous auraient acheté nos appareils photographiques, nos bicyclettes, nos automobiles mêmes, avec le temps. Cela n'a pas suffi à l'âpreté de nos pères ; leur désir de s'enrichir à tout prix, et dans le minimum de temps, les a poussés à vendre, à beaux écus comptants, les secrets de nos filatures, de nos aciéries, de nos laboratoires de toute sorte.

Tout cela s'est accompli sous le regard complaisant des gouvernements, avec leur approbation, leur appui, et le plus souvent à l'aide de la pression qu'ils exerçaient sur les acheteurs récalcitrants. Nos pères ont fait des fortunes rapides et considérables. Les fils commencent à payer les pots. Ils n'en ont pas fini.

Il faudrait avoir au moins l'honnêteté de reconnaître que tout ce qui arrive ou va se produire est dans l'ordre. Il était facile de le prévoir. Eh bien ! il n'en est rien. Les fils veulent continuer à édifier des fortunes aussi insolentes que leurs devanciers. Ils sont prêts à employer d'autres moyens. Nous avons forcé à coups de canon les ports chinois et japonais à s'ouvrir devant nos produits. On les forcera à se fermer, à coups de canon toujours, pour produire le phénomène inverse. Ce sont là ce qu'appelait, dans son langage cliché, le regretté président Sadi-Carnot « les luttes pacifiques du travail ».

§

Autrefois, un coup d'éventail, une impertinence déchaînaient la guerre. Des milliers d'hommes se pourchassaient de ce fait. Il s'ensuivait quelques tueries, qui ne comportaient jamais une extrême gravité. Aujourd'hui, nous vivons en des temps meilleurs. Les guerres font s'entrechoquer des centaines de mille hommes, et leurs champs de bataille sont d'épouvantables charniers, où pourrissent des milliers de cadavres. Autrefois, la guerre flambait en un jour l'existence de quelques vieux durs-à-cuire, qui avaient rôti tous les balais et qui trouvaient encore la mort bien belle, lorsqu'elle venait à eux dans la fureur du combat, sous la forme de quelque terrible estocade. Aujourd'hui la guerre fauche toute la jeunesse d'une nation, entraînée sous la mitraille comme un bétail, la peau humide de peur. Demain, pour assurer aux pétroles, aux fers travaillés et aux cotonnades d'Amérique le triomphe sur les marchés de la Chine, on ne craindra pas de demander au Japon le sacrifice de deux ou trois générations échappées aux charniers de la Mandchourie. — Evidemment une telle saignée est nécessaire pour la solution du problème économique. — Il importe de vendre, de vendre encore et toujours, en brisant toute concurrence.

Or le Japon a la prétention de devenir une puissance indus-

trielle de premier ordre. « Nous devons abandonner complètement l'idée d'être à l'avenir un peuple agricole, pour devenir un peuple industriel et commerçant, et laisser l'agriculture à la Chine et à la Corée; autrement nous ne pourrons pas résister à l'Europe et à l'Amérique (1). » Voici maintenant ce qu'écrivait, dès 1902, un publiciste japonais, Yetaro Kinosita: « Sur les marchés d'Orient, le Japon peut soutenir avec succès la concurrence étrangère. Les projets des entrepreneurs d'Europe et d'Amérique sont dus principalement à leurs méthodes avancées de production et leur meilleure organisation des facteurs industriels... Le Japon a l'avantage de la proximité géographique, de la similarité de races et de coutumes... Les Japonais étant des Orientaux sont plus aptes à deviner les besoins des populations asiatiques, à les stimuler, à en faire naître chez elle de nouveaux... *La domination du Pacifique est maintenant le but de toutes les nations commerciales, et la Chine est l'Eldorado de l'Orient : Vers la Chine, tel sera le mot d'ordre de la politique commerciale du Japon moderne* (2). »

Chose curieuse, cette étude était publiée dans un périodique américain (3) ; elle n'est pas tombée dans l'oreille de gens atteints de surdité. Tout s'éclaire aujourd'hui; l'on comprend mieux comment les diplomates japonais furent contraints de se montrer si désintéressés au traité de Portsmouth. Ce n'est pas l'envie qui leur manquait d'exiger une indemnité en argent. Cela eût paru tout naturel. M. Roosevelt leur dora seulement la pilule. Avec ses prêches de puritain, il sut les convaincre que le Japon donnerait ainsi au monde une inoubliable leçon de morale.

§

L'attitude du président Roosevelt, à l'origine du conflit, vaut qu'on s'arrête un instant devant le personnage. On connaît son approbation, donnée publiquement, aux protestations du Japon, ainsi que ses déclarations frénétiques de sympathie. Cela, c'est une des faces du Janus de Maison-Blanche. L'autre nous le montre poussant fiévreusement aux préparatifs de guerre, passant la revue de son Armada cuirassée, coûteuse

(1) Bulletin du 21 août 1904 de la *Tobo Kyokaï*, société de propagande politique.
(2) The Past and Present of Japanese commerce.
(3) *Studies of Columbia University*, vol. XVI.

ferraille vouée à un nouveau Tsushima, au milieu des hourrahs, dans le cadre majestueux d'Hampton-Roads. Il faut bien retenir que ce départ en bloc de l'Armada américaine constitue une inutile provocation. Personne n'eût trouvé mauvais que le gouvernement de Washington prît les mesures indispensables pour assurer l'inviolabilité des côtes du Pacifique, en admettant qu'elles fussent menacées. Ces mesures pouvaient être prises silencieusement, et s'il était besoin d'envoyer des navires dans le Pacifique, rien n'était plus simple, si l'on tenait à ne pas froisser une nation amie, que d'envoyer ces navires, par petits groupes, à de courts intervalles. C'eût été vraiment trop sage. Une telle attitude écartait l'incident possible, qu'on n'eût pas été fâché de voir surgir. Il fallait donc un départ à grand spectacle, capable d'exciter le jingoïsme de la plèbe des grandes villes et de galvaniser quelque peu le personnel mercenaire (1) de la grande Armada, qui témoignera peut-être d'une moindre exubérance le jour où il faudra s'aligner, comme à Tsushima.

M. Roosevelt adore, d'ailleurs, les grandes manifestations de la vie publique. Tout est pour lui occasion de pérorer. Jamais Anglo-Saxon ne fut plus sonore; les ténors de la politique les plus redoutables des races latines paraissent aphones auprès de lui. Il a une dilection particulière pour ces aphorismes d'une morale de cow-boy, que nos snobs émerveillés prennent pour le Credo d'une religion de l'énergie, de la virilité.

(1) Voici ce qu'on lisait à ce sujet dans le n° 1 de *l'Opinion*, journal de M. Doumer, dit-on, qui doit être très informé sur les choses d'Amérique : « La flotte américaine vogue vers les eaux du Pacifique. Ce n'est pas sans peine qu'en furent recrutés les équipages. Tout est cher de l'autre côté de l'Atlantique, même les héros. En vain, dans tous les établissements officiels, de grandes affiches en couleurs représentaient les différents corps en uniforme et annonçaient, en caractères énormes, des chiffres de paye qui nous semblent exorbitants.

« On avait beau promettre, pour la traversée, d'innombrables représentations de cinématographe, la flotte ne se constituait pas. Le cinématographe est usé aux Etats-Unis (heureux pays !). Le recrutement a dû trouver mieux. Il s'est donc avisé d'armer en canonnière un élégant yacht, *le Wasp*, à l'aide duquel il a entrepris une vaste tournée de racolage dans les petits ports de l'Hudson. Un des lieutenants du bord était chargé de préparer le terrain. Cet officier précédait de quelques heures le dangereux bateau et sans aller, dans chaque ville, jusqu'à organiser une cavalcade à travers les rues, s'abouchait avec les autorités, intéressait la presse, annonçait partout, enfin, qu'une réception de gala — nous allions dire une représentation — serait donnée le soir même à bord du *Wasp* aux jeunes gens de la localité. Les jeunes gens, ingénûment, se rendaient à l'invitation et ceux que la cordiale causerie des officiers ne suffisait pas à décider se laissaient convaincre par l'excellence des *manhattan cocktails*, des *pick-me-up* et des *pousse-l'amour* qu'on leur versait à profusion.

Il n'est pas hors de propos de rappeler aujourd'hui sa fameuse invective contre la France, ainsi que l'occasion qui la suscita. C'est un savoureux morceau de littérature salutiste. Ayant trouvé, dans un roman de Daudet, une peinture, poussée au noir, de « la peur de la maternité » et de « la terreur qui hante la jeune épousée du temps présent », M. Roosevelt emboucha la trompette du Jugement dernier : « Quand de tels mots peuvent être véridiquement écrits sur une nation, cette nation est pourrie jusqu'au cœur du cœur! » Il ne pouvait s'arrêter en si beau chemin : « Quand les hommes craignent le travail ou la guerre juste, ajoutait-il, quand les femmes craignent la maternité, ils tremblent sur le bord de la damnation.» La charité de cet homme de paix lui suggérait en dernier terme : « Et il serait bien qu'ils s'évanouissent de la surface de la terre, où ils sont de justes objets de mépris pour tous les hommes et toutes les femmes qui sont eux-mêmes forts et braves et d'âme haute. » Ces hommes et ces femmes « forts et braves et d'âme haute » sont incontestablement de cette société yankee, dont le niveau moral peut être caractérisé par la loi actuelle de l'accaparement des richesses aux Etats-Unis. Que penser d'un pays, où la moitié de la richesse totale de la nation est répartie entre 45.000 personnes sur 80 millions d'habitants? Soixante-dix familles sur les treize millions qui composent le « Splendid Union » possèdent 13 milliards de francs. — Neuf individus, à eux seuls, possèdent plus de cinq milliards, c'est-à-dire plus que la France n'a payé en 1871, en se saignant aux quatre membres. — Nous voilà bien loin de l'époque où A. de Tocqueville pouvait ouvrir son inoubliable étude sur *la Démocratie en Amérique* par ces lignes : « Parmi les objets nouveaux qui, pendant mon séjour aux Etats-Unis, ont attiré mon attention, aucun n'a plus vivement frappé mes regards que *l'égalité des conditions*. » On sait aujourd'hui l'abjecte misère des ruelles de New-York, à deux pas des splendides avenues, l'entassement épouvantable des populations ouvrières de Pittsburg, de Chicago, etc.

§

Il serait injuste — ce serait risquer d'ailleurs d'être incomplet — de ne pas présenter M. Roosevelt sous un autre de ses aspects. Sans doute, tout comme un latin, il se complaît à

sa « propre musique verbale » ; il adore le fracas des vocables, nécessité de la politique. — L'œuvre personnelle de M. Roosevelt vaut cependant mieux que ses terribles invectives. — Pendant toute la durée de ses hautes fonctions, il s'est acharné à poursuivre un but, dont l'importance avait échappé avant lui : créer un sentiment national qui ne fût plus seulement la résultante d'une association d'intérêts matériels. Il y a réussi en grande partie. Dans un pays où M. Carnegie disait, il n'y a pas longtemps, que tout homme intelligent devait mépriser les carrières de l'armée et de la marine pour faire sa trouée dans le monde des affaires, M. Roosevelt a obtenu de réhabiliter ces carrières, absolument dédaignées avant lui. — Ce n'est pas le lieu ici de montrer par le détail tous les actes, et toutes les créations, dans l'ordre militaire ou naval, où s'est fait sentir l'incomparable vigueur du Président Roosevelt. — Son nom restera indissolublement attaché au développement de la force militaire des Etats-Unis.

M. Roosevelt a ainsi travaillé beaucoup à donner une âme collective à cette foule actuellement si disparate qui forme le fond de la population des Etats-Unis. — Sans doute, il a existé à toute époque une sorte d'orgueil de terroir ; il est vrai que les immigrants de toute origine, après un séjour plus ou moins long sur le sol de la libre Amérique, oubliaient en quelque sorte leur ancestralité pour faire volontiers parade de leur nationalité nouvelle. Karl Lamprecht, dans un livre récent sur l'Amérique, a mis ce facteur psychologique en lumière ; mais l'historien allemand n'a pas montré à quel point ce sentiment était superficiel, factice et se manifestait surtout dans les manifestations théâtrales de la vie publique américaine. C'est surtout sur le vieux fond yankee que M. Roosevelt a fait impression ; et s'il a su grouper en un seul faisceau les ambitions de ce peuple, dont les prétentions ont quelque chose de naïf dans leur outrance, c'est en les extériorisant, en leur donnant un but situé au delà des horizons trop étroits de cette énorme foule en travail. Ce but, c'est l'extension et l'application de la doctrine de Monroë ; c'est, d'une façon particulière, l'accaparement des Antilles, et, tâche plus haute et plus lourde, la conquête économique, sans concurrence possible, des marchés de l'Extrême-Orient.

§

Ainsi, un impérialisme d'hommes d'affaires achemine les Etats-Unis vers une guerre, dont l'échéance, de ce fait, est fatale. Aujourd'hui, lorsqu'une grande marine est créée, aussi imposante que celle de l'Union, on ne peut plus dire si cette création répond au désir seul de faire rayonner au dehors l'influence d'un grand pays et d'assurer la sécurité de ses transactions,ou si elle n'a été que la conséquence de la nécessité d'assurer des commandes à l'industrie. Toujours est-il qu'aux Etats-Unis, où les arsenaux n'exécutent plus aucune construction, la création d'une marine de guerre, imposante par le nombre, a donné naissance à de nouveaux établissements industriels et décuplé l'activité des chantiers déjà existants. Ces établissements, dont les conseils d'administration sont peuplés d'hommes politiques, ne consentiront pas à voir leur activité se ralentir. Ils ont doté leur pays, en l'espace de dix ans, d'une marine qui, matériellement, a toutes les apparences de la puissance. La loi industrielle impose la continuité du même effort. Le même phénomène se produit d'ailleurs chez toutes les grandes nations industrielles, quoique à un degré moindre. Il est inévitable qu'on s'achemine ainsi à une crise formidable. Celle-ci ne tardera pas à se produire le jour où le public s'apercevra enfin que la prospérité de la grande industrie n'est nullement liée, comme on paraît le croire aujourd'hui, à la grandeur d'un pays.

Pour comprendre à quel point cette guerre de rivalité économique entre l'Amérique et le Japon est désirée par certains goupements, par le monde de la finance, en particulier, il suffit de parcourir les dépêches forgées par les agences et que colportent tous les grands quotidiens avec un ensemble significatif. Un jour, c'est le Japon qui, pour la fabrication de ses poudres, fait des achats considérables de salpêtre. Or, cette substance n'entre plus dans la composition des poudres de guerre, qui sont toutes, aujourd'hui, des poudres colloïdales à base de cellulose pure ou de cellulose et de nitroglycérine. On voit ce que vaut l'information. Ce sont de faux interviews de personnages, auxquels on prête des propos enflammés. Le comte Okuma, le vicomte Aoki et l'inépuisable amiral Sakamoto sont mis en scène pas la presse de l'Union ;

et le V. Aoki est obligé de démentir qu'il ait reçu aucun journaliste à son passage à San-Francisco. C'est enfin le fameux ordre, supposé donné aux contre-torpilleurs américains, de fondre leur itinéraire avec celui des cuirassés afin de parer à une nouvelle perfidie japonaise.

A tout cela le gouvernement japonais oppose un silence absolu. Il se recueille, comme il s'est recueilli au lendemain des préliminaires de Chefoo. Il se prépare sans bruit, sans fracas, faisant annoncer par ses journaux qu'il réduit les dépenses de son budget de guerre. Le gouvernement de Washington n'est d'ailleurs pas libre de précipiter les événements, à son gré. Il lui faut avant tout assurer sa marche vers les Philippines. Depuis longtemps à cet effet la route à travers le Pacifique est jalonnée. Il y a 2100 milles de San-Francisco à Honolulu, 3400 de celui-ci à l'île Guam, dans les Mariannes, et 1500 milles encore de cette dernière à Manille. Le théâtre principal de la guerre sera une fois de plus cette terre bénie de la merveilleuse Luçon.

Celle-ci sera le prétexte immédiat et l'enjeu de la lutte. C'est ce qu'a bien compris un membre du sénat américain, honnête homme, dont le nom nous échappe en ce moment; il proposait, le lendemain de l'appareillage de l'armada cuirassée, de vendre les Philippines au premier acquéreur.

§

Que sera cette guerre ? Quelles seront ses fortunes diverses ? Quelle sera son issue ? Un périodique militaire anglais (1), commentant la lettre d'un officier américain, publiée par un journal parisien, s'exprime ainsi : « Cette lettre, peut-être apocryphe, dénote en tous cas un grand bon sens. Les symptômes qui précédèrent la guerre avec l'Espagne se reproduisent aujourd'hui, à la veille d'une lutte possible avec le Japon. Une partie de la presse emploie tous ses efforts à enflammer l'opinion. Les caricatures, les music-halls entretiennent cette agitation. Les allusions aux victoires américaines sur les troupes du Mikado sont saluées d'applaudissements frénétiques. Pour tout dire, la populace à qui appartient la rue est en ce moment maîtresse de la situation. » Voici maintenant ce qu'écrivait cet officier américain : « Nous sommes à la merci de quelque folie

(1) *Broad Arrow* du 21 décembre.

qui peut nous précipiter dans la lutte. La guerre avec le Japon sera une guerre navale. Il nous est impossible de songer à envahir un pays défendu par un million et demi de soldats aguerris, qui ont fait leurs preuves sur les champs de bataille. D'autre part, en admettant que nous soyons victorieux sur mer, notre victoire sera sans résultats : nous ne pourrons rien obtenir, ni en territoire ni en argent, d'un ennemi qui se tiendra concentré sur ses côtes et qui là peut nous défier impunément. Si, au contraire, notre flotte est battue, nous perdons en une seule fois les Philippines et les Hawaï. En un mot, nous avons tout à perdre et rien à gagner. » La feuille anglaise, après avoir cité cette lettre conclut par un chaleureux appel aux « cousins d'Amérique ». « Les Etats-Unis, dit-elle, ne sont pas prêts pour une guerre, ni au point de vue financier ni à aucun autre point de vue. » Il n'est pas possible d'être à la fois plus sévère et plus juste.

Une seconde opinion. Elle émane également d'un Américain. Je fais allusion au retentissant article que M. Henry Reuterdahl publia, le 15 janvier 1908, dans un Magazine de New-York (1). Cet article est intitulé : *Ce qui manque à notre marine*. Ecrit au lendemain de l'exode de l'Armada cuirassée, il tend à établir que cette imposante Armada est une réunion de coûteuses casseroles, « *tints pots* », vouée à la défaite, malgré la « bravery » de ses officiers et équipages. M. Henry Reuterdahl n'est pas un professionnel — cela se voit très vite, — il est cependant très informé sur la marine de son pays. Son erreur est de croire que la situation est toute différente dans les autres marines. Sans doute l'escadre américaine, qui est sur les routes de San-Francisco, tient le record de la camelote entre toutes les marines cuirassées. Sortie, en l'espace de dix ans, des chantiers privés de l'Amérique, cette marine porte, d'une manière aggravée les tares de ces constructions, hâtives, insuffisamment étudiées, arrêtées en presque tous leurs détails hors de l'avis du praticien, destinées moins à un but militaire, comme on le dit très haut, qu'à alimenter l'activité des établissements industriels. En résumé, M. H. Reuterdahl a dit avec un grand courage les vérités nécessaires sur la marine de son pays. Il ne les a cependant pas avouées toutes.

(1) *Mac-Clur's Magazine : Te Needs of our Navy.*

§

Il est de mode, aujourd'hui, de professer un vif enthousiasme pour ce monde prodigieux des affaires des Etats-Unis. On veut y puiser de hauts exemples d'énergie, d'activité, de morale même. M. Izoulet, professeur au collège de France, et Mme la princesse de Faucigny-Lucinge, née Cahen d'Anvers, se sont joints, il y a quelques années déjà, pour nous donner, sous le titre de *la Vie intense*, les prêches les plus notoires de M. Roosevelt. Ils se sont également associés pour rédiger ce petit avertissement, qui a comme un air de réclame américaine : « Si trois cents Français lisaient sérieusement Roosevelt, il y aurait un changement dans l'esprit public. » Je ne nie pas le changement qui pourrait se produire si trois cents Français lisaient *sérieusement* (ce qui est fort difficile) les prêches annoncés ; mais je déclare par avance n'avoir aucun goût pour le changement. Il y a aujourd'hui un distinguo à faire. Les Américains de notre temps sont bien éloignés des anciens colons agricoles de la Nouvelle-Angleterre, avec lesquels nos pères firent côte à côte la guerre de l'Indépendance. Notre sympathie reste acquise à ces Américains de vieille souche, dont quelques rejetons vivent encore, il est vrai. Mais ces derniers sont de plus en plus clairsemés. Qu'en restera-t-il dans une génération ou deux ? L'Amérique pourrait-elle nous donner encore un Emerson ? Il grandit dans ce pays une jeunesse inquiétante. Voici un témoignage sur la jeunesse studieuse, apporté par le professeur S. A. Schneider, de l'Université de Chicago, qui ne laisse pas d'être typique :

> Dans ce pays, une certaine dose d'instruction est considérée par la jeunesse comme un capital devant rapporter de gros intérêts et conduire le plus rapidement à la fortune... C'est là l'idée qu'on se fait du capital savoir. Il est facile de comprendre qu'avec une conception pareille il n'est pas possible de former des chercheurs, des maîtres ou des techniciens de quelque envergure (1).

Veut-on un témoignage plus récent ? Une revue américaine publiait ces jours-ci un éditorial sous le titre : *l'Opinion du juge Lindsay sur notre prochaine génération de citoyens*. Le juge Lindsay est le *bon Juge* des Etats-Unis. « La cause pro-

(1) Lettre adressée à la *Chemiker Zeitung*. Cité par la *Revue générale des Sciences*, 1903.

fonde du mal, dit-il, est dans cette sorte d'égoïsme qui, dans ce pays, conduit à exalter l'argent et à le placer au-dessus même de l'humanité, et il n'est aucune affaire qui puisse être assurée d'un succès durable si elle n'est pas basée sur cette doctrine monstrueuse... » Voilà le jugement d'un Américain sur ses compatriotes en 1908. Je n'aurai pas l'impertinence de retourner à la grande nation américaine le mot « pourri au cœur du cœur », que, d'un geste si élégant, le président Roosevelt a dédié à la France. Mais, après ce qui vient d'être dit, il est permis de ne pas souhaiter l'américanisation de notre vieux Monde, ni celle de la Chine, pas plus que celle d'aucun pays.

Maintenant, attendons la fin. L'histoire nous donnera, peut-être avant peu, le spectacle du peuple le plus grand par le chiffre de ses affaires, le plus superbe par ses ambitions outrancières, le plus encombrant par ses prétentions mondiales, le plus sonore par sa jactance, humilié en quelques heures par une petite nation qui n'a pas encore, semble-t-il, conquis la place qu'elle mérite au soleil levant.

JEAN NOREL.

L'HISTOIRE DE CHLOÉ

(*Suite* [1])

CHAPITRE IV

M. Beamish, ce gentilhomme adonné, somme toute, à la réflexion et qui fut notre premier, si ce n'est notre seul beau à l'esprit philosophique ; M. Beamish, dis-je, proclamait cet axiome, que l'Anglais dans la vie sociale a besoin d'un gouvernement tyrannique, tout comme il peut s'en passer dans la vie politique. Pour expliquer ce fait, il se fondait sur le caractère de la race.

Ses représentants, disait-il, possèdent la vertu éminente qui consiste à s'affirmer soi-même en tant qu'individu. Aussi savent-ils, partout où se produit un rassemblement d'entre eux, se ménager de l'espace en suffisance pour mettre chacun ses coudes à l'aise. Mais la vie en société n'est pas tolérable lorsque des frottements perpétuels compromettent la douceur des relations. Telle qualité, louable chez le citoyen indépendant, devient regrettable, sitôt que se forme un cercle fraternel. Et ces mêmes hommes, qui ont présenté un exemple de civilisation trop éclatant pour qu'il y ait à le vanter, on les surprend souvent qui jouent des poings aux âpres confins de la barbarie. C'est pourquoi ils doivent en venir à accepter des lois qu'ils n'aient point faites et qui soient d'une extrême sévérité.

Mais ici un danger nouveau les guette (et il anticipait sur l'expérience douloureuse d'une époque à venir). Une fois soumis ne vont-ils pas perdre complètement le bel entrain qui les distingue en l'état d'indépendance? Si jamais l'autorité a raison de leur sauvagerie, conserveront-ils dans leurs réunions les plus libres cette veine turbulente qui ne détone point sur la place du village? Notre « joyeuse Angleterre » deviendra l'Angleterre au visage allongé, une Angleterre de pauvres dia-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 256.

bles déchus ; telle une hure de sanglier avec un citron dans la bouche (1). Bon régal, peut-être ; mais triste société !

On dirait que M. Beamish avait prévu les dangers inhérents à une transformation dont il ne pouvait suivre les étapes que de son vivant. « Je m'en irai, disait-il, comme je suis venu, dans un éclair. »

Il n'avait ni ancêtres, ni descendants ; il était un génie et savait être de ce fait un solitaire, en dépit de ses efforts pour créer son semblable. Son action fut effective dans l'enceinte de son territoire. Il semble aujourd'hui qu'elle nous ait nui plus qu'elle ne nous avait servi d'abord. Mais elle n'en fit pas moins admirer en lui un des princes pères de notre civilisation domestique. Chasser le naturel ne va pas sans encourir de risque. Revient-il au galop, selon le proverbe, il arrive au pas de charge ; en général, il s'enfuit au galop, il disparaît. Nous n'avons plus alors à fonder d'espérance que sur notre cerveau pour nous fournir de chaleur et d'animation. Nous en sommes réduits à vivre de notre intellect, qui est habituellement moins fécond que des terres et n'est pas un article échangeable.

Qu'il eût tort ou raison, les avis diffèrent sur ce sujet, M. Beamish soumettait à la règle le naturel chthonique en se servant d'une verge de fer. Manant et fille des champs n'avaient de repos qu'on ne les eût vus contrefaire le monsieur et la dame. Quant au monsieur et à la dame, il ne leur permettait pas davantage d'être, selon sa propre expression, « des bannières qui flottent à leur gré ». La passion amoureuse ne le trouvait pas sans charité ; mais il se servait de ce mot même pour asséner ses coups à quiconque prétendait commettre sans scrupule des peccadilles galantes. (C'était faire jaillir les flammes du fond de l'étang de soufre.) Rencontrant un jour une dame qui était sur le point de sombrer et avait tout l'air d'un vaisseau qui va couler, il l'accosta en ces termes, et ces paroles sont restées fameuses : « J'apprends que vous entrez dans l'ordre très ancien des... (et il nomma l'ordre) .» Ce propos insolent lui valut une affaire avec le mari et avec « ce fripon de valet », ainsi qu'il lui plut de désigner la tierce partie ; mais fit, dit-on, revenir la dame de ses errements.

Ajoutons qu'il blâmait ouvertement les manières vulgaires

(1) C'est-à-dire telle un sanglier capturé et tué. Ces hures de sanglier sont exposées un citron dans la bouche.

chez les personnes de qualité. Un jour qu'une élégante se permettait un mouvement de dédain qui ne l'embellissait point : « Est-ce bien votre propre visage que vous montrez? lui dit-il. Je serais heureux d'en recevoir l'assurance, » paroles qu'on ne pourrait plus répéter aujourd'hui, grâce peut-être à lui surtout. Une femme lui demanda un jour pourquoi les femmes étaient tout spécialement l'objet de ses persécutions. « Parce que je combats pour vous, dit-il, et que je vous trouve dans les rangs de l'ennemi. » Il agissait avec elles comme avec des traîtres.

Cependant elles le secondaient bien. Les femmes détestent leurs protecteurs lorsqu'ils sont au-dessous d'un certain âge; mais sitôt qu'ils l'ont atteint, elles leur rendent justice de tout cœur. Grâce à une phalange de grandes dames, M. Beamish était investi dans l'opinion générale des foudres de l'Olympe. Il n'y avait de rétifs que les tempéraments audacieux, ou féroces, ou bornés au delà des limites permises. Il lançait éclairs et décrets, droit au but. En retour, les projectiles lui tombaient dessus, et l'on se demandait si le pays trouvait son profit à l'activité de cet homme, qui civilisait l'inculte indigène et sa progéniture en leur enlevant l'entrain, la gaieté, l'art de s'exprimer ; bref, en les pétrifiant. Le résultat de la trachéotomie dépend de la rapidité et de l'habileté de l'opérateur au moment où il introduit les tubes dans la gorge du patient. Peut-être nos malheureux compatriotes ne furent-ils pas traités avec tout le savoir-faire voulu; ou bien leur organisme est-il réfractaire à l'artificiel et, le naturel banni, ne leur reste-t-il rien. Quoi qu'il en soit, nous n'éclaircirons pas davantage la question.

La jeune et belle duchesse de Dewlap gardait des airs de bergère, en dépit de ses talents de société. Elle séduisait irrésistiblement . La pomme rouge, pendue au bout de la branche, à portée de la main, séduit ainsi le passant lorsque le jardinier est au loin. La faire voir et admirer, exiger que les hommages les plus respectueux lui fussent rendus tout en lui faisant porter le surnom qu'elle avait, c'était tenter une aventure dangereuse, c'était franchir les bornes de la témérité.

M. Beamish ne s'y serait point risqué, s'il n'eût été sûr d'être secondé par sa phalange de grandes dames. Celles-ci, une fois mises dans le secret, avaient stipulé qu'elles

feraient elles-mêmes une inspection de la laitière métamorphosée. L'examen ne fut pas défavorable à la duchesse Suzanne. Elle en sortit plus blanche que son duc. Elle resta muette et sa démarche apprise ainsi que son attitude superbe contribuèrent à adoucir les critiques de ces dames. Elles louèrent son innocence trop prompte à la faire rougir, avec une réserve contenue dans cette réflexion : « Bien beau joujou pour charmer la seconde enfance d'un duc! Il aurait dû le garder enfermé dans la chambre aux joujoux. » On approuva les chapeaux. Tout le monde savait le duc grand connaisseur sur le chapitre des charmes féminins ; il devait naturellement veiller à ce que la duchesse fût coiffée selon le meilleur goût par les modistes les plus habiles. On lui trouva le regard doux et le sourire agréable. Elle pouvait bien tourner, à condition d'être gardée à vue les premiers temps. Autant de mérites pour la femme en général, mais point pour la grande dame. Le caractère de la duchesse se lisait au travers de son titre comme à la vive lumière d'un rayon ; et ses juges ne la pouvaient estimer en toute équité . On recommanda en chœur l'usage de la poudre pour les cheveux et les joues de la duchesse, déclarant que c'était le seul moyen d'exorciser son parfum de bergère. Elle rougissait à en être indécente.

Les juges du sexe ennemi se comportaient, il faut le dire, de manière à faire monter les couleurs au visage de la duchesse. Et les couleurs affluaient. Ainsi la troupe de petits amours roses s'ébattent autour de Cythère au milieu des ondes ; planant ou se laissant tomber, flottante ceinture, ils voltigent, ils se suspendent dans les airs, semblables à des pétales de fleurs portés par le souffle de l'été et tissent le filet qu'elle jette sur le monde.

La duchessse Suzanne pouvait alléguer pour sa défense qu'elle n'était pas maîtresse de ces poussées de sang ; que les yeux insolents en étaient cause et non son visage dépourvu d'artifice. Sans doute, mais le naturel, s'il s'agit de dominer l'homme, doit être ligoté, dissimulé, étouffé en une certaine mesure, étouffé totalement à l'occasion. La femme naturelle, chaque fois qu'elle pose le pied par terre, évoque, en frappant le sol, l'horrible apparition de l'homme naturel, — et l'homme naturel ne lui ressemble pas; c'est un sauvage, un cannibale. Pour être la lumière de son chemin, il faut qu'elle sache s'en-

velopper de la vaporeuse draperie d'une idée, afin d'être dans l'esprit des hommes comme une idée, très douce, très puissante, mais mystérieuse, insaisissable. On adressa de fort sages discours à la duchesse sur ce sujet ; elle en comprit une petite part et pour le reste y fit écho sans objection, désireuse de se montrer docile en tous points, pour peu que son intelligence consentît à être éveillée.

Elle traversait une phase par où passent toutes les belles jeunes femmes qui n'ont pas été dressées dans leur enfance. On les voit cultiver l'enchantement de soi-même avec une innocence raffinée et légèrement mitigée. Il leur semble que ce serait de leur part une souillure de se montrer autres que ne les a faites la bonne mère nature ; la mère nature qui les a faites belles, et mérite, avouez-le, d'être adorée pour cette raison. Ni les discours des grandes dames, ni les conseils de Chloé ne surent la convaincre d'employer la houppe à poudrer. Peut-être, aussi, la timidité l'abandonnant, trouvait-elle du plaisir à trancher sur son entourage.

Mais cette étonnante duchesse de Dewlap, avec son teint et sa chevelure de villageoise, pouvait susciter des troubles graves. Les prévisions mêmes de M. Beamish seraient peut-être en défaut. Tout en devinant qu'elle serait attrayante, il avait compté sans l'harmonieux ensemble de ses charmes particuliers et tout anglais. Une belle en rouge, blanc et bleu, c'est notre déesse Vénus, elle tient à la main la pomme de Pâris. La duchesse n'eut qu'à paraître deux fois à la salle des Eaux, une fois à la promenade qui s'étend aux alentours de l'hôtel de ville ; et tout de suite les habitués des Wells se trouvèrent divisés à son sujet. Ils furent hommes et femmes par l'opinion, tout comme la mère nature les avait créés hommes et femmes par le sexe.

Les hommes refusèrent de s'effacer dans le silence. Leurs yeux avaient contemplé leur divinité favorite. C'était aux femmes à prendre cette attitude sous laquelle se dissimulent tant d'orages et de dangers. Chevaliers et gentilshommes, militaires et campagnards abandonnaient de tous côtés leurs fonctions pour se consacrer au service de la robuste beauté surgie devant eux. Ils s'y mirent à leur manière, avec des cris et des hue! et des taïaut! et des en avant! en avant!

Il n'arrive pas fréquemment, en Grande-Bretagne, que la beauté excite la finesse de l'odorat, à la chasse au renard. La duchesse Suzanne fit plus : elle transforma tous ses suivants en chiens de chasse ; ils étaient fous. Peu de jours après son arrivée, de furieux paris s'engageaient à son sujet; elle fut l'occasion de brouilles ; on lança sur son compte de joyeux propos, pleins d'éloges plus ou moins délicats ; des discussions s'élevèrent. Un beau jour, il y eut un coup donné en public, un homme fut jeté à terre, tout comme si la main civilisatrice de M. Beamish n'avait jamais passé sur le pays.

Ce coup le plongea dans une profonde perplexité. Si fort qu'il désapprouvât le duel, l'épée était du moins plus tolérable que le poing brutal. Et qui eût entre tous les hommes soupçonné le jeune Alonzo, le tranquille et modeste amoureux de Chloé ! C'était lui le coupable. Le cas fut soumis à M. Beamish. Son devoir était de rendre un jugement impartial. Pendant le temps que dura l'examen des dépositions, il endura de royales tortures. C'est lui qui nous l'affirme dans ses mémoires. Avoir à frapper du glaive de la justice ceux qu'ils estiment le plus, voilà la suprême douleur des rois. Le Beau l'eût fait : il méritait de régner. Par bonheur, les dépositions à la charge de la victime, M. Ralph Shipster, servirent d'excuse à M. Augustus Camwell, surnommé Alonzo, pour l'énergie avec laquelle il lui avait fermé la bouche.

Le dit Shipster, jeune hobereau mal dégrossi, « exhalant un parfum, écrit Beau Beamish, moitié de la terre et moitié de la ville », avait impliqué Chloé dans ses remarques familières sur la duchesse de Dewlap. M. Beamish, par respect pour Chloé, approuvait hautement Alonzo, qui l'avait défendue; si bien qu'en prononçant son arrêt il fit ressortir la passion du jeune homme afin de prouver et le désintéressement de l'agresseur et le caractère judiciaire de la sentence : M. Ralph Shipster devait subir la peine du bannissement, mais le droit de demander une réparation lui était accordé. Cette dernière partie du décret facilita l'exécution de la première. La froide lame d'acier ne disait rien à Shipster. Il déclara que les duellistes étaient des assassins et à ce propos ne tarissait pas en réflexions sur la logique naturelle.

Parce qu'il plaît à un homme de me donner un coup qui

me jette à terre, il faudrait que j'aille lui en demander encore un autre qui me transperce?

Et de la tête, il faisait un geste comme pour dire : « Je ne suis pas si nigaud. » Loquace et fécond en images, comme le sont seuls les enfants de la nature qui parlent en son nom et d'après sa sagesse, il défia l'arrêt et se refusa à lui-même la satisfaction permise. Mais, bientôt, il fut assailli de la plus étrange façon par des volées de plumes blanches. Il devint l'objet de mille persécutions qui mirent à trop rude épreuve l'amitié de ses amis. Il prit la fuite, non sans redire son histoire : il avait vu, affirmait-il, la « duchesse de Beamish », Chloé l'accompagnant, aller à un rendez-vous du Bosquet du Sud et là, un homme, inconnu aux Wells, s'était approché des aventureuses jeunes femmes et promené avec elles... et d'achever l'histoire par des mouvements de tête significatifs.

Shipster banni, la justice remportait une de ces victoires dont on féliciterait l'humanité, si l'on ne songeait à leurs suites. Lorsqu'un écolier a reçu le fouet devant ses camarades, la peur les prend tous; mais un démon nouveau s'introduit dans l'école. Il en est de même sur toute la surface du globe. Un châtiment sommaire, s'il ne sert pas à faire un nettoyage radical, peut fort bien corrompre ceux qu'il a laissés subsister. Les grands législateurs, Lycurgue, Dracon, Solon, Beamish, reconnaissent avec tristesse qu'ils ont dû recourir aux agents infernaux, après avoir purifié la société en excitant un délinquant. Les docteurs font le même aveu en parlant de leurs médicaments. L'agent expulseur, pouvoir subtil qui agit sur les esprits, doit être à son tour expulsé. L'encens qu'elle avait reçu d'une victime rehaussait les charmes de la duchesse Suzanne. Telle que le vaisseau espagnol chargé d'or guetté à son retour de l'Amérique du Sud par nos hardis corsaires, montés sur leurs légères embarcations, elle offrait ce double attrait d'être désirable et d'être dangereuse. C'était une besogne harassante que de veiller sur elle consciencieusement.

M. Beamish fit appeler Chloé. Elle accourut. Son regard était étrange. Il l'étudia tout en causant. On eût dit qu'elle contemplait le vol assuré d'une flèche ou les heureuses combinaisons d'une intrigue.

« Enfant, dit-il, je ne suis pas un inquisiteur. » Puis il fit à tout hasard une petite enquête sur la maîtresse de Chloé. Il

confessa que le faux nom de la duchesse Suzanne était le motif principal de tous les troubles survenus dans sa principalité. Il regrettait fort de le lui avoir donné.

« Elle n'est pas entourée comme une citadelle surmontée de sa bannière, mais plutôt comme une auberge où l'on demande des sièges et une buvette. Voilà nos mœurs. Mais je reconnais que son nom suffit à intriguer les curieux. Mon désir trop exclusif de mettre le duc hors de cause se trouve contrebalancé par les inquiétudes que causent les périls qui environnent sa duchesse. Elle n'est pas ce que je croyais. J'espère qu'elle est bonne et honnête; mais elle présente trop d'attraits; et nous ne pouvons faire fi des ponts-levis, des fossés et des autres moyens usuels de défense. »

En réponse aux questions de M. Beamish, Chloé certifia avec empressement l'innocence et le bon naturel de la jeune duchesse. Il en fut tranquillisé.

— Et vous? dit-il.

Elle sourit sans parler.

Ce sourire n'était pas son sourire habituel.

C'en était un d'ardente exaltation. Tandis qu'il le contemplait, ses propres lèvres remuèrent comme pour interroger. Un semblable sourire nous prie de deviner, et par lui nous devinons ; il nous avertit que nous brûlons, et c'est grâce à lui que nous brûlons. Comme un ange qui nous porterait sur quelque cime où l'on goûte la joie céleste, il nous enlève en dehors de nous-mêmes et nous fait voir dans l'univers des couleurs ce que la bouche ne peut exprimer que par la terne parole. Il est le véritable langage du cœur. Comme les monts et les vallées surgissent des ténèbres dans un éclair, ainsi il y a tout un passé dans un regard.

M. Beamish restait sur la réserve; il n'osait articuler sa pensée.

Mais elle fit un signe affirmatif.

Vous l'avez vu, Chloé?

Son sourire s'effaça ; ses traits devinrent fixes; ils exprimaient une extase voisine de la douleur. « Il est venu, il est ici, il est fidèle, il ne m'a pas oubliée. Je le savais, je le savais. J'avais raison. »

— Caseldy est ici ?

— Il est ici. Ne me demandez rien. Ici! je l'ai! Je le vois, monsieur Beamish, il est ici!

— Enfin!

— Cruel!

— C'est bon, Caseldy est revenu, amie Chloé, il faut que vous sachiez que cet homme...

Elle se boucha les oreilles et M. Beamish vit un gros écheveau de soie qui se balançait à l'une de ses mains. Un des bouts en était tressé et il y avait un nœud à l'autre. On aurait dit qu'elle avait commencé un fouet : elle se mit à jouer avec cet objet et laissa M. Beamish en prendre et en soulever les fils sur ses doigts pour examiner son travail. Il n'y avait pas lieu à un compliment ; il laissa aller la petite corde sans ajouter un mot.

On eût pu lire sur leurs deux visages qu'elle ne voulait rien entendre contre Caseldy et qu'il consentait à ne rien dire. Le bonheur de Chloé était trop immense. Il semblait qu'elle voulût s'étendre en le serrant contre son sein, à la manière d'une jeune mère épuisée qui reçoit son bébé des bras de la nourrice.

CHAPITRE V

M. Beamish se plia aux désirs de Chloé avec la déférence qu'il lui témoignait toujours. Il s'interdit de jeter une ombre sur la joie qui venait d'éclore en elle; bien plus de douter même que cette joie eût un fondement solide. Le retour de Caseldy aux Wells pouvait passer pour un gage de sa constance; car c'était le lieu de rendez-vous fixé par lui et Chloé, lors de leur dernière rencontre. Si inexplicable que parût son absence prolongée, les choses finiraient peut-être par s'arranger. Chloé, à toute question, ne répondait que par un frémissement de bonheur.

M. Beamish songeait encore que Caseldy serait un allié précieux pour faire respecter Sa Grâce, la duchesse de Dewlap. Aussi ce fut plein d'entrain et de dispositions aimables qu'il se rendit au domicile de Caseldy, afin de lui souhaiter la bienvenue.

M. Augustin Camwell s'étant trouvé sur sa route, ils échangèrent quelques propos. M. Beamish conçut une vive admiration pour ce jeune amoureux, qui, mettant à l'écart ses

sentiments intimes, parlait avec bonté de Caseldy et des destins plus favorables de Chloé. M. Camwell paraissait pressé.

Caseldy n'était pas chez lui. M. Beamish alla chez la duchesse. Chloé, en arrivant, ne l'avait point trouvée. Ils se consultèrent. M. Beamish prit des airs graves; mais Chloé prononça le mot de confiserie. Car la duchesse était portée sur la bouche et entrait volontiers chez le pâtissier. Il faisait des tartes à la confiture, qu'elle préférait même à ses pâtés de mouton, plus fameux cependant. M. Beamish apprit que Sa Grâce était venue en effet, mais de meilleure heure que les autres jours et accompagnée par un monsieur qui avait l'air étranger et portait la moustache. Le pâtissier dit encore que Sa Grâce avait consommé plusieurs tartes; de même son cavalier, qui lui fit compliment de sa confiserie et la déclara supérieure à celles du Continent. M. Beamish jeta un regard à Chloé. Il poursuivit ses recherches du côté de la salle des Fontaines tandis qu'elle allait faire le tour du Café des Dames. Ils se retrouvèrent et revinrent à la maison qu'habitait la duchesse. Une troupe de musiciens, installée sur la route, exécutait un morceau, par ordre de Sa Grâce; quant à la duchesse, elle était partie le matin, on ne l'avait pas revue depuis.

— En quels termes définiriez-vous Mme Suzanne Dewlap, maintenant que vous la connaissez un peu? dit M. Beamish à Chloé sur le seuil de la porte, comme ils s'en allaient.

Celle-ci, un instant songeuse, répondit :

— J'ajouterai toujours l'épithète de « bonne » à tous les termes de comparaison les plus malveillants que vous pourriez suggérer.

— Mais non sans admettre la justesse de ces termes, ajouta M. Beamish en manière de conclusion. Puis il fit observer qu'il en serait après tout ce que la nature voudrait de la duchesse Suzanne. Il estimait qu'elle avait un bon et heureux caractère, mais se trouvait par là même d'autant plus exposée aux tentations qui assaillent les humains en leur printemps.

Il adjoignit l'adjectif choisi par Chloé à de nombreuses épithètes qui peuvent également s'appliquer à la nature et aux femmes, d'après les idées courantes. Puis en terminant :

— Le Comte... on appelle votre Caseldy comte, chez lui... le comte, m'a-t-on dit, est sorti pour prendre l'air. Ou le *comte* absent. Vous lui ferez perdre cela lorsqu'il vous emmènera...

— Ne parlez pas de l'avenir au delà de ce mois-ci, dit Chloé, le souffle court, et d'un ton si pressant que M. Beamish lui jeta un regard interrogateur.

Elle répondit par ces mots :

— Un mois de joie et de bonheur, n'est-ce pas tout ce que nous pouvons demander?

Le Beau, satisfait, serra ses coudes contre ses côtes en signe d'assentiment philosophique.

L'après-midi, ils rencontrèrent M. Camwell sur la place publique; des dames huppées, entourées de leurs soupirants, se promenaient par ordre du docteur, sans hâte, avec conviction, pour se donner de l'appétit.

M. Camwell se taisant sur l'absence de la duchesse, M. Beamish y fit allusion, et apprit alors qu'elle était depuis quelques heures à la prairie, « non sans protection, » fut-il ajouté.

— Ah! dit Beamish à son jeune ami, je vois que nous avons un Argus.

Et comme la duchesse ne paraissait pas sur la hauteur, et que des nuages ternissaient les rayons du soleil, M. Camwell partit à sa rencontre. Chloé marchait avec eux, mais le dédain se lisait sur ses traits. Elle prit la main de M. Beamish pour franchir les barrières, et n'adressa pas une seule fois la parole à son autre compagnon.

Celui-ci devina sa pensée, et sut néanmoins conserver l'apparence résignée du soldat à son devoir. Il portait la tête comme un homme qui ne suppose même pas qu'il ait pu jouer le rôle ignominieux d'espion. Chloé s'écartait de lui par répulsion. Ils reconnurent bientôt la duchesse Suzanne qui s'approchait d'eux, marchant dans les hautes herbes, à travers une vaste prairie, chantant le tirelire de l'alouette avec une alouette au-dessus d'elle et Caseldy à ses côtés. A leur vue, elle s'arrêta court, et dit quelques mots à son cavalier; puis elle s'avança en s'écriant d'un air ingénu :

— Monsieur Beamish, n'est-ce pas tout juste ce que vous désiriez que je fasse?

— Non, Madame, vous aviez reçu mes instructions à fin contraire.

— Par exemple! je croyais que je devais de temps à autre vaguer dans les champs pour conserver ma simplicité. Je suis

sûre que quelqu'un m'en a donné l'ordre, et qui est donc ce quelqu'un ?

Caseldy fut présenté à M. Beamish, qui s'inclina avec un aimable empressement, et lui tendit la main. Il indiquait ainsi son désir de renouer d'anciennes relations.

— Madame, dit-il à la duchesse en riant, vous me faites penser à une histoire de mon enfance. Un de mes compagnons juvéniles, de l'âge le plus tendre, nommé Tommy Plumston, possédait le privilège d'avoir pour ami intime certain gamin nommé Jimmy Clungeon; les deux faisaient la paire. Un beau jour, il partit, avec ce vagabond aventureux, faire une tournée dans la région, malgré les ordres de sa mère, qui lui avait défendu de quitter la maison une seule minute, en son absence. A trois quarts de mille environ de la maison maternelle, il aperçut, peut-être en conséquence même de cet éloignement, sa maman chérie. Il la voyait trop bien, pour douter qu'il eût été vu, lui aussi. Tommy et Jimmy se concertèrent, puis Tommy prit sa course, et fut en un bond auprès de sa maman, qui se composait un visage sévère. Je vous redis ses honnêtes paroles, comme il les prononça, pour mieux vous faire apprécier toute la grâce savoureuse de ce petit innocent : « Ze crois que ze croyais que tu m'appelais, maman, et Jimmy Clungeon, il croyait qu'il le croit, lui aussi. De la sorte, comme vous voyez, ils avaient tous deux l'impression d'être sages. Notez la fine distinction qui est faite dans l'emploi des deux temps. L'un croit là où l'autre croyait, c'en est assez pour donner un air de sincérité à leur déclaration.

— La véracité d'un garçon qui a un ami nommé Clungeon ne peut être contestée, dit Caseldy.

La duchesse Suzanne ouvrit les yeux tout grands.

— A quatre milles de la maison ! Et que lui fit sa mère ?

— La maman de Tommy ?

Et M. Beamish raconta sans ambages ce que fit la maman de Tommy, car une superbe liberté régnait alors, qui permettait de demeurer en termes passables avec la nature ; les « fi donc ! » lancés pour le décorum suffisaient à tout arranger.

— Il me semble, Monsieur, avoir aperçu votre silhouette là-bas sur la colline, il y a une heure environ, dit Caseldy à M. Camwell.

— Comme vous sortiez de ce bois, Monsieur? Dans ce cas, vous avez deviné juste, dit le jeune homme.

— Vous voyez de loin, Monsieur.

— En effet, Monsieur.

— Moi aussi, dit Chloé.

— Notre Chloé vous reconnaîtrait sûrement à un mille de distance, cela lui est même déjà arrivé, fit observer M. Beamish.

— On s'efforce si bien de voir qu'on finit toujours par voir quelque chose, dit Chloé ; lorsqu'on s'est trompé, on l'oublie ; lorsqu'on a dit juste, on crie au miracle.

Et là-dessus, sa voix partit en un chant pour faire diversion.

Mais M. Beamish reprit le sujet.

— Eh là, Chloé, vous cachiez donc un soupçon à part vous, coquine, le jour où nous avons eu le plaisir de rencontrer la duchesse ?

Celle-ci intervint :

— Oh l'interrupteur! et c'est une si jolie chanson!

Caseldy reprit la mélodie.

— C'est cela, à vous deux, s'écria-t-elle ! Que j'aime entendre de la musique en pleine campagne ! Quel plaisir céleste ! L'orchestre à la ville ; au champ, la voix, c'est tout ce que j'aime. Si vous chantiez avec Chloé, monsieur le comte, tandis que nous sommes ici, où il n'y a pas de monde, et où tout est tranquille; on est si bien! Sitôt qu'on parle de musique, voilà mon cœur qui se met à faire tic-tac. Chantez-vous, monsieur Alonzo?

— Mal, répondit le jeune homme.

— Mais le comte sait chanter, et Chloé ressemble aux anges quand elle chante.

Et elle suppliait sa chère Chloé, à qui Caseldy, en manière de prélude, fit une révérence avec un beau geste de la main.

La voix de Chloé prit son essor ; celle de Caseldy, au timbre mâle, la secondait parfaitement. Leur chanson était joyeuse. Lui, faisait claquer ses doigts par moments, selon une coutume usitée à l'étranger. Les notes sortaient amples et pleines de sa poitrine bombée. Il chantait avec sentiment, prompt à suivre, dans ses plus fines modulations, son aimable compagne. Le ravissement de la duchesse Suzanne ne lui échappait point pendant ce temps.

M. Beamish et M. Camwell les applaudirent.

— Je ne sais jamais que dire lorsque mes sentiments débordent.

Et la duchesse laissa de ses lèvres choir un soupir.

— Figurez-vous, monsieur Beamish, qu'il sait jouer de la flûte. Il m'a promis de se joindre à l'orchestre et de jouer un petit peu, à l'un de vos délicieux concerts du soir. Ah ! ce sera charmant.

Il vous a fait cette promesse, Madame ? Vous l'a-t-il faite alors que vous étiez en route pour les Wells ?

— A ce moment-là ? s'écria-t-elle du ton le plus doux. Comment donc pourrait-on me faire une promesse avant de me voir ? Drôle de question à poser que la vôtre ! Non — c'est aujourd'hui pendant notre promenade. Il admire sa Chloé... Oh ! qu'il l'admire ! Ce n'est pas surprenant, certes. Elle sait tricoter, coudre, chanter, danser — et comme elle sait parler ! Les mots ne lui manquent jamais. Elle fait défiler devant vous des scènes entières remplies de mille choses, je lui dis que cela me rappelle des galeries de tableaux. Et toujours gaie ! jamais morose une minute ! tandis que moi, je ressemble parfois à un vieux plat au lait, bon à donner aux bêtes. On se couche si tard, ici, que j'ai besoin qu'on me mette en train le matin. Chloé me chante une de ses chansons et je me dis : « Voilà mon oiseau qui arrive. »

— Et vous vous rappellerez qu'elle a un cœur, ajouta M. Beamish.

— Pour sûr qu'elle en a un.

— Elle a un cœur, Madame.

— Et alors ?

— Et alors — c'est tout.

Bon gré mal gré, le visage du Beau n'en disait pas davantage. Il paraissait interloqué devant cette fille de la nature, couronnée duchesse ; et il le parut plus encore à cette remarque qu'elle fit :

— Vous savez ce qui en est de son cœur, monsieur Beamish.

Il acquiesça d'un signe, connaissant bien la constante dévotion de ce cœur à Caseldy. Mais que signifiait la malice que la duchesse avait mise dans son accent ? On ne pouvait guère s'attendre, il est vrai, à ce qu'une femme élevée comme l'avait été celle-ci sût trouver juste le ton voulu pour dire sa phrase.

Pour l'éprouver, il se mit à parler de Caseldy, en admirant la beauté de ses traits et la grâce de sa silhouette.

C'est bien ainsi que j'en parle à Chloé, dit la duchesse. Il fut heureux de cette réponse.

— Nous devons les considérer comme déjà unis ; ils ne font qu'un.

— C'est bien ce que je lui dis, reprit la duchesse ; elle se conformera toujours à vos désirs.

Il répéta ces mots avec une exclamation, et décréta à part lui qu'ils étaient tout bonnement absurdes. Bergère dans l'âme aussi bien que par sa naissance, elle avait besoin qu'on montât la garde, fortement armé, autour de ses attraits mal protégés par sa simplicité. Ainsi jugeait-il le cas. Il avait conçu cette opinion à première vue du sujet, et toujours les regards ingénus de la duchesse l'y faisaient revenir, quoiqu'il eût de subtiles théories sur les femmes et sur les hommes, et qu'il fût quelquefois troublé par le souvenir de ce cavalier, que Chloé, grâce à ses bons yeux, avait vu au loin accompagner l'équipage de la duchesse.

Compter de fondation sur la sottise d'une personne est le plus sûr moyen de se faire duper quelquefois. Il eût été le premier à le dire en instruisant un néophyte. Mais la sagesse des théoriciens demande à être secondée par un esprit méfiant et perspicace, toujours en éveil ; à défaut de quoi, elle ne saurait se mesurer avec des regards ingénus et avec notre conviction faite de leur ingénuité.

— Vous lui parlez de Chloé, dit-il.

— Oui, certes, répondit-elle. Et il l'aime. Oh ! qu'il l'aime ! J'ai du plaisir à l'entendre parler. C'est un de ces hommes avec qui je ne me sens pas timide.

Il lui fit une courte semonce sur les avantages de la timidité, pour protéger le sexe faible ; après quoi, songeant que le sentiment n'est point enjeu chez une femme qui n'est pas intimidée, il céda sa place à M. Camwell et s'approcha de Caseldy pour l'éprouver à son tour.

Ce jeune homme fut d'une candeur communicative. Chloé l'avait quitté et il raconta comme quoi, rappelé en Angleterre et obligé de régler un conflit qui menaçait d'entraîner un procès, il s'était vu empêché bien à regret de venir passer une saison aux Wells.

Ce n'était point que les plaisirs du jeu l'eussent effrayé, car il avait triomphé de cette faiblesse à laquelle il cédait jadis. Mais ne devait-il pas à sa Chloé de lui présenter un front sans nuages ? Aussi avait-il voulu d'abord surmonter les désagréments considérables au milieu desquels ils se débattait. Il allégua quelque raison de même ordre pour n'avoir pas écrit. Il désirait se délecter de sa surprise.

— Et j'ai été récompensé, fit-il, comme s'il eût été la plus malheureuse victime de son abstention. J'ai trouvé, monsieur Beamish, je puis bien vous le dire, j'ai trouvé ses yeux remplis d'amour. De nature divine, elle est d'entre les immortels autant par ses dehors que par sa constance.

Ils vinrent au sujet de la duchesse. Caseldy reconnut à contre-cœur qu'on ne pourrait, sans manquer d'égards, la priver des services et de la société de Chloé pour le peu de temps qu'il lui restait à passer aux Wells. Aussi n'en avait-il rien dit ; la duchesse était une enfant, une innocente, pas sotte du tout ; mais il fallait comprendre que le fait d'avoir été transplantée d'une situation obscure dans un rang élevé la laissait à certains égards moins bien armée que d'autres.

M. Beamish dit les difficultés de son rôle de gardien, fit mention du cavalier inconnu que Chloé avait vu auprès d'elle, à côté de son équipage.

Caseldy sourit.

— S'il y en avait un, dit-il, et Chloé y voit d'assez loin, nous ne pouvons guère attendre d'elle qu'elle l'avoue.

— Et pourquoi pas, Monsieur, si elle est aussi innocente que vous le dites ? répliqua M. Beamish, avec assez d'à propos.

— Elle a peur de vous, Monsieur. Vous êtes arrivé à lui inspirer une crainte extraordinaire.

— Le croyez-vous ? dit le Beau.

Il avait visé en somme à produire cet effet, et il se rengorgea un peu, non point qu'il fût envahi par notre vanité naturelle, mais il était soulagé à la pensée qu'il tenait un moyen de contrôle sur l'objet fragile confié à ses soins. Toutefois, on n'affirmerait pas sans audace qu'il fût entièrement exempt de la dite vanité. C'était un homme très homme, et il avait, nous l'avons vu, ses idées à lui sur l'effet laissé par une impression de crainte dans les cœurs féminins. Quoi qu'il

en soit, un accident survint, qui lui fit oublier le cavalier.

Ils s'approchèrent de leurs trois compagnons à l'ouïe d'une vive discussion engagée entre Chloé et M. Camwell.

La duchesse Suzanne leur donna des explications en son langage abrupt.

— Elle veut qu'il s'en retourne chez lui, il y consent, à condition qu'elle lui donne ce double écheveau de soie avec lequel elle joue ; et elle dit qu'elle ne le lui donnera pas, quelque résistance qu'il mette à l'en prier ; alors il dit qu'il ne veut pas s'en aller, et je trouve qu'il a bien raison ; et elle dit qu'il peut rester, mais qu'il n'aura pas son collier, comme elle appelle cela. Alors M. Camwell tire l'objet, et Chloé prend feu. Ce qu'elle peut lui faire les gros yeux ! Mon Dieu ! Elle ne les fait à personne qu'à lui.

Caseldy plaida la cause de M. Camwell. La bouche à l'oreille de Chloé :

— Donnez-le-lui, dit-il, que ce pauvre diable ait un souvenir de vous, et que nous soyons débarrassés de lui.

— J'entends ce que vous dites, s'écria la duchesse ; c'est vraiment gentil à vous.

— Voilà bien un collier de petite pensionnaire, fit observer M. Beamish, vous pourriez le lui donner sans qu'il s'en aille pour cela. Car je ne puis consentir à perdre Alonzo.

— Non, Madame, dit-il, avec un signe de refus adressé à la duchesse.

— Vous ne songez pas à porter un objet pareil autour du cou ? reprit Caseldy, toujours à voix basse.

— Pardon, dit Chloé, j'y songe.

— Quelles sont donc les modes de par ici ?

— Ce n'est pas encore une mode.

— Je ne vois pas quel médaillon on pourrait suspendre à un cordon de soie.

— Un sac de poussière n'est pas un médaillon bien précieux.

— Ah, c'est un *memento mori !*

Il se moqua de sa superstition.

— Vraiment, mon amour, poursuivit-il, ce n'est pas payer bien cher pour être délivré d'une peste de jaloux importun. Donnez-lui-en quelques bons coups sur les mains, qu'il le prenne et qu'il s'en aille.

— Est-ce que sa présence vous est désagréable?

— Je vous avouerai que ce n'est pas un plaisir d'être constamment suivi et espionné par le regard morne de cet individu. Il nous surveille en ce moment parce que mes lèvres sont tout près de votre visage. Il ne devrait pas être ici, il est de trop. Expédiez-le, et qu'il parte en voyage avec le souvenir qu'il demande.

— Je le garde pour un voyage que je ferai moi-même, peut-être.

— Avec moi?

— Vous me suivrez, vous ne pourrez faire autrement que de me suivre, Caseldy.

Il chercha à lire sa pensée sur son front. Elle souriait tendrement.

— Vous êtes heureuse, Chloé?

— Je n'ai jamais éprouvé un bonheur pareil.

L'éclat de ses yeux confirmait ses paroles.

Il jeta un regard sur la duchesse Suzanne, qui ressemblait à un tournesol sous les rayons du soleil. Son regard resta fixé sur elle un instant.

La luxuriante et brillante jeunesse de cette femme possédait un charme fascinant entre tous pour le regard d'un Caseldy.

— Voilà qui est bien, dit-il. Nous allons être parfaitement heureux jusqu'à la fin du mois. Et après? Mais débarrassez-nous de *Monsieur le Jeune* (1), faites-lui passer cette bagatelle, je la lui cède. Il serait dans la félicité, au prix, pour nous, d'un petit bout de soie. Et puis, si nous le gardons ici pour le guérir de sa passion, cela ne va-t-il pas être — ces enfants-là tournent comme les vents d'Albion, et passent brusquement d'un objet à un autre, — cela ne va-t-il pas être aux dépens de cette belle dame innocente et de grand prix, dont vous avez la charge? Simple suggestion. Remarquez qu'ils exercent une influence l'un sur l'autre. Elle parle de lui. C'est comme vous voudrez. Mais une bagatelle comme celle-là lorsqu'il s'agit d'être délivré d'un œil jaune!

— Vous désirez vivement qu'il parte? dit-elle.

Il haussa les épaules.

(1) En français dans le texte

— Cet être gêne nos mouvements.

— Vous estimez que sa présence constitue un danger pour mon innocente maîtresse ?

— Je le crois sincèrement.

Elle tenait la corde de soie mi-tressée entre ses mains pour en éprouver la force, fit un second nœud, et la mit dans sa poche. Puis elle reprit immédiatement son air le plus animé de joyeuse compagne de fête. Il n'y avait personne qui sût être plus enchanteur qu'elle sous cet aspect. Car elle se faisait le camarade des hommes sans descendre du rang des femmes dignes et modestes.

Elle était comme un garçon aux bonnes manières et à l'esprit étincelant, à qui ses aînés et admirateurs auraient donné le pas pour l'entrain au jeu, les boutades et les bons mots ; avec cela plus agréable qu'un garçon ; les douces nuances féminines tempéraient la drôlerie de son esprit. Elle était comme la messagère de son sexe, chargée de montrer au sexe plus vulgaire où il peut rencontrer l'autre ; elle jetait pour ainsi dire un pont sur le torrent qui les sépare pour qu'ils puissent faire de joyeux échanges de ce que chacun a de meilleur. Elle ne s'enflammait pas, la vue des flammes ne la tentait point ; cependant, elle avait en elle tous les élements qui excitent le feu et font brûler les cœurs.

— Heureux l'homme qui s'emparera de ce viatique ! dit M. Beamish à Suzanne.

Elle ne comprenait pas facilement le langage métaphorique ; mais elle déchiffrait rapidement les physionomies. Comparant l'enthousiasme peint sur le visage du Beau avec l'air déconcerté, étonné et peiné de Caseldy, elle fut prise de pitié pour l'amoureux qui sentait que sa maîtresse ne lui donnait pas la plus grande part dans ses affections. Caseldy regarda la duchesse, et cette femme au tendre cœur aurait bien pleuré de compassion, tant il se montrait sensible à la préférence de Chloé pour l'autre.

CHAPITRE VI

Ce soir-là, la duchesse Suzanne joua au pharaon et perdit huit cents livres, par désespoir d'en avoir perdu vingt. Caseldy, d'abord, l'engageait à poursuivre ; ce chiffre atteint, il l'arrêta.

A la porte des salons de jeu, comme il l'accompagnait pour sortir, elle fut accostée par deux jeunes gens de l'espèce de Shipster. La boisson les rendait entreprenants. Ils lui présentèrent leurs condoléances avec force gestes et démonstrations, qui imitaient en une grotesque caricature les manières courtoises importées du continent. Ils se mirent à dire et redire sur les tons les plus suaves son nom de baptême avec toutes ses variations populaires, sans oublier son titre singulier.

— Ma charmante Dewlap, s'écriaient-ils, ma charmante, charmante Dewlap !

L'expérience qu'elle venait de faire sur la circulation de l'argent la laissait à la fois étourdie et excitée.

— Je ne ne sais pas ce que vous me voulez, dit-elle.

— Si ! s'écrièrent-ils, en se frappant sur la poitrine comme sur des guitares et en imitant l'attitude de joueurs à leur instrument. Elle le sait ! elle le sait fort bien ! La jolie Suzanne sait ce que nous voulons !

Et ils poussaient des oh ! et des ah ! d'une douceur affectée. Patente dérision de ces usages étrangers, qu'ils s'amusaient à imiter. Les rustres emploient volontiers de tels procédés en guise de consolation.

Caseldy était en arrière. Il s'avança et s'inclina devant eux.

— Veuillez me dire, Messieurs, ce que vous désirez.

Il parlait sur un ton qui impliquait la menace de son épée. Ces messieurs en furent refroidis. Et il mit la duchesse sous la protection de M. Beamish, lequel entrait à ce moment avec Chloé. Là-dessus, nos faux élégants se retirèrent et s'en furent infuser de nouvelles forces dans leur sang de braves.

M. Beamish se rendit bien compte que Caseldy s'était acquis quelque titre à sa reconnaissance.

— Elle a perdu ? demanda-t-il.

Et il parut satisfait en apprenant le chiffre auquel s'élevait la somme perdue. Il chargea Caseldy d'accompagner les deux dames jusqu'à leur demeure. — Adieu, comte, dit-il en prenant congé.

— Quand vous aurez eu deux ou trois escarmouches, vous estimerez que mon titre étranger a bien son utilité, lui fit-il répondu.

— Evitez les escarmouches, quoique je comprenne bien que le prestige de votre titre puisse remplir nos campagnards

d'une inquiétude salutaire. Ils seront tous disposés à vous assaillir à coups de poing; mais ils ne goûtent pas l'usage de l'arme froide et perfide.

M. Beamish congédia la duchesse d'un salut hautain. Elle accepta la main de Caseldy pour monter en chaise. Il saisit l'occasion et lui dit :

— Nous demanderons au devin de nous indiquer un jour où la chance soit bonne, nous aurons notre revanche.

— Oh! ne me parlez plus jamais de jeu, répondit-elle. Ma bourse est presque vide. Je n'ai jamais été dans un endroit où l'on soit aussi mauvais qu'on l'est ici. Je sens que je suis tombée dans un abîme. Et M. Beamish qui me regarde de haut en me saluant ! Vous faites attendre Chloé, Monsieur.

— Où était-elle pendant que nous jouions ?

— Pour sûr, elle était avec M. Beamish.

Il soupira douloureusement.

— La pauvre amie est au désespoir de ses pertes d'argent, dit-il à Chloé, en se tournant vers elle. Qu'elle pleure un bon coup ! Et puis servez-lui quelques maximes de morale.

— C'est entendu. Vous m'aimez,Caseldy?

— Si je vous aime ? Moi qui suis à vous ? Quel témoignage en demandez-vous ?

— Aucun, cher ami.

Voilà une femme qui s'en laissait aisément imposer, n'est-il pas vrai?

Un succès facile apaise en certains cœurs le remords d'une conduite perfide. Souvent le traître, en voyant la douce confiance qu'il inspire, se reprend à considérer, au moins par un retour éphémère, les charmes de la belle âme qu'il est sur le point de délaisser. Mais il est des chevaliers bien cuirassés qui escomptent, au contraire, avec une ardeur d'autant plus vive les avantages de la trahison.Notez encore que leurs sentiments sont pleins de chaleur à l'endroit de leur proie; et le jugement qu'ils portent sur cette victime s'en ressent. Ils ne sont l'objet d'aucun soupçon? C'est une preuve de froideur dont il leur plaît d'être offensés, voire même scandalisés. La jalousie pourrait les retenir; et il arrive que des manèges et des taquineries les incitent à prononcer des vœux nouveaux. Mais l'indifférence aussi a plus d'empire sur eux qu'une sotte et aveugle confiance. Ils détestent le fardeau qu'impose celle-ci. La

vue de la créature frappée de cécité est juste assez touchante pour leur faire sentir le fardeau. Ils la détestent pour cette raison et ne lui pardonnent pas l'énorme présomption où elle est de les croire liés éternellement à un aussi faible esprit que le sien. Elle avance les yeux fermés, sans s'attendre à broncher. Est-ce ma faute, si elle bronche? Voilà la question que l'homme lésé se pose au cours de son raisonnement.

Les mérites de sa victime lui reviennent à l'esprit, mais n'excitent que sa compassion. Et sa compassion se fige lorsqu'il songe que cette même victime va peut-être se mettre sur son chemin et le barrer.

Sa pensée se porte alors sur l'objet de son ambition dans la crainte qu'il lui échappe. Or sitôt qu'une femme est un obstacle, l'autre paraît aussi désirable que la vie par delà la mort. Il la lui faut. Il voit celle-ci sous les couleurs de son désir, et celle-là sous les couleurs de sa répulsion. La cruauté n'est rien que l'effort de l'homme pour conquérir l'objet désiré.

La femme aveuglée ne devrait pas le laisser supposer qu'elle pourrait bien surgir et lui barrer le chemin. Mieux vaudrait, dans son intérêt à elle, qu'elle l'écartât ou lui déclarât la résolution de livrer bataille pour le conserver. Mais un amour fier, durci par une longue fidélité, ne peut pas toujours se montrer sage à l'épreuve.

Caseldy marchait passablement en arrière des deux chaises. Il vit de loin ce qui allait se passer. Nos deux jeunes gens étaient postés à la porte de la duchesse Suzanne, et il reçut un coup en voulant lui ouvrir le passage.

Elle prit sa main vivement.

— Etes-vous blessé! fit-elle.

— En pensant à moi ce soir, dites-vous que je vous rends grâce, à vous et au ciel, pour le coup que j'ai reçu.

Et d'une pression de la main, il illumina l'instant fugitif, il embrasa les heures suivantes.

Chloé avait sauté de sa chaise en se faisant aider par un de ses porteurs. Elle étendit le doigt vers les turbulents intrus, en s'écriant d'un ton sévère : « Il y a du sang sur vous, ne vous approchez pas de moi. » Le discours le plus sublime n'aurait pas été aussi habile pour toucher leur raison. Ils se regardèrent l'un l'autre à la blanche lueur de la lune. Sur

lequel y avait-il du sang? Ils ne s'étaient point proposé de sanglantes équipées; ils n'étaient en quête que de grosse farce et de quelque sujet de se targuer le lendemain. Ils se mirent à gesticuler d'après les règles qu'on apprend à une première leçon de danse, pour faire les galants, et ils étaient hors du chemin, lorsque Caseldy vint se mettre au service de sa souveraine.

— Ne faites pas semblant de les voir, cher, dit-elle.

— Non, non! Qu'y a-t-il?

Il avait la voix rauque et lui prit le bras avec une brusque vivacité : elle se sentit faiblir comme à l'approche de la mort.

En haut, dans leurs appartements, la duchesse Suzanne l'embrassa avec ostentation. Toutes deux étaient tremblantes, ce que la duchesse mit sur le compte de ces vilains hommes :

— Pourquoi en ont-ils à moi?

Et Chloé répondit :

— Parce que vous êtes belle.

— Le suis-je?

— Oui, vous l'êtes.

— Je suis belle!

— Vous êtes très belle. Vous êtes jeune et belle. Votre beauté est en train d'éclore. Vous apprendrez à les excuser, Madame.

— Cependant, Chloé...

La duchesse se tut un instant. Plongée dans une rêverie langoureuse, elle soupira et dit :

— Je pense que je dois être belle, en effet. Mon duc — ne parlons pas de lui. Cher homme! Il est au lit et endormi depuis longtemps. Je me demande comment il a pu me laisser venir ici. Je me doute bien que je le tourmentais et l'ennuyais. Suis-je très belle, Chloé, si belle que les hommes ne peuvent résister à ma beauté?

— Vous êtes très belle, Madame.

— Là, bonsoir. Il me tarde d'être au lit, et je ne peux pas vous embrasser parce que vous continuez à me dire « Madame ». Cela me fait geler comme un glaçon. Mais je vous aime, Chloé,

— J'en suis persuadée.

— Je sais très bien que je vous aime. Je sais que je n'ai

jamais l'intention de mal agir. Mais alors comment faire? comment devons-nous nous conduire, nous autres femmes? Oh! je suis malheureuse! que je suis donc malheureuse!

— Il faut que vous vous absteniez de jouer.

— C'est cela précisément. J'ai perdu mon argent, je l'oubliais. Et il faudra le confesser à mon duc, quand même il m'avait bien prévenue. Les vieux messieurs lèvent leurs doigts ainsi — un seul doigt, et on n'oublie jamais le doigt arrondi comme l'anse d'une cruche et qui ne peut pas se diriger vers vous pendant qu'on vous fait la leçon. Et la peau ressemble à une casaque trop large posée sur les épaules d'un bon vieux; ou bien quand on regarde à l'endroit de l'angle, on dirait une couverture froissée enveloppant un mort et ne laissant voir que le visage. Je vous assure que c'est tout à fait cela. Ce soir je n'éprouve pas la moindre aversion à parler de morts. J'ai perdu mon argent; et cela ne me fait pas grand'chose. Je suis de nouveau une jeune fille inculte, plus belle que je ne l'étais lorsque ce..... c'est un vieux gentilhomme bon et bienveillant. Je l'aime beaucoup, avec son drôle de vieux doigt et son : « Suzanne! Suzanne! » Je ne suis pas plus mauvaise que les autres. Tout le monde joue ici, tout le monde, dans la société. Vous même avez joué, Chloé.

— Jamais.

— Je vous ai entendue dire que vous aviez joué une fois; et que vous aviez posé le plus fort enjeu qui ait jamais été mis.

— Ce n'était pas de l'argent.

— Qu'était-ce donc?

— Ma vie!

— Bonté divine! Oui, je comprends. Je comprends tout, ce soir, les hommes aussi. Vous avez fait cela! Ils ne sont pas si odieusement mauvais, après tout, Chloé. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal dans la nature humaine; je veux dire, à condition que nous soyons modérés. S'accorder de temps en temps un bal champêtre et quelques jeux — et puis rentrer chez soi se mettre au lit et faire des rêves : j'avoue que je ne vois pas de mal à cela!..... Et c'est pourquoi vous êtes restée dans cet endroit. Vous vous y plaisez, Chloé?

— J'y suis habituée.

— Mais lorsque vous aurez épousé le comte Caseldy, vous irez ailleurs?

— Alors, oui.

Elle dit ces mots sans aucune joie. La duchesse Suzanne reprit avec un accent d'intense affection :

— Vous n'êtes pas forcée de l'épouser, chère Chloé.

— Et lui non plus n'est pas forcé de m'épouser, Madame.

La duchesse, impulsivement, s'élança pour l'embrasser; elle dit vouloir se déshabiller sans aide, désirant être seule.

A partir de ce soir-là, la duchesse Suzanne fut en flammes.

G. MEREDITH.

Traduit de l'anglais par MARGUERITE YERSIN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LVI. — Promenades.

M. DESMAISONS. — Eh bien, cher ami, que pensez-vous des affaires du temps ?

M. DELARUE. — J'aperçus hier un peu de soleil, cela me fit songer au plaisir des promenades. Je vais bientôt vivre dehors.

M. DESM. — Vagabond !

M. DEL. — L'hiver, de plus en plus, m'ennuie. Les plaisirs sociaux me semblent mornes, la lecture me déçoit, la peinture me fatigue et les nouvelles m'indifférent.

M. DESM. — Seriez-vous malade ?

M. DEL. — Peut-être, si l'ennui est une maladie.

M. DESM. — C'en est une, et des plus fâcheuses.

M. DEL. — Soit, mais je connais le remède.

M. DESM. — Qui est ?

M. DEL. — Je vous l'ai dit, ou plutôt c'est vous : vagabonder.

M. DESM. — Moi ! mais je considère cela comme un malheur, et non comme un remède. J'ai rarement du plaisir à sortir de chez moi et j'ai toujours du plaisir à y rentrer.

M. DEL. — Casanier !

M. DESM. — Où est-on mieux que chez soi pour méditer sur les grands problèmes que les journaux, chaque matin, nous soumettent ? Quoi, vous vous ennuyez quand vous avez à résoudre la question du divorce, la question des omnibus, la question du Maroc, la question de l'impôt sur le revenu, la question Jeanne d'Arc et plusieurs belles propositions qui, pour le moment, ne me reviennent pas à l'esprit ? Comment, cela ne vous agréerait-il pas de faire le tour du monde en automobile à la suite de ces héros dont l'entreprise grandiose...

M. DEL. — Oui, ceci, je l'avoue, me déride un peu.

M. DESM. — Dame ! Il y a de quoi. Je ne parle pas des hommes, qui tentent avec courage une aventure absurde, mais de l'aventure elle-même. Dire que le monde entier admire de telles extravagances !

M. DEL. — N'ont-ils pas prouvé, déjà, qu'on pouvait aller de Pékin à Paris en deux mois ?

M. DESM. — Ils l'ont prouvé.

M. DEL. — C'est un résultat cela, alors que le chemin de fer y met le commun peuple en huit ou dix jours.

M. DESM. — Vous verrez qu'ils traverseront l'Alaska.

M. DEL. — J'en doute.

M. DESM. — Mais des chercheurs d'or et des chasseurs de fourrures le font tous les jours.

M. DEL. — Oui, mais ils n'ont pas la bêtise de traîner avec eux une locomotive ! Ces braves gens me rappellent Blondin, qui traversa la Seine sur un câble, alors qu'il était si simple de prendre le pont de la Concorde.

M. DESM. — Ou ceux qui veulent traverser la Manche à la nage.

M. DEL. — Ou ceux qui vont de Paris à Marseille à cloche-pied.

M. DESM. — Mais l'Alaska, le détroit de Behring, c'est plus grandiose.

M. DEL. — Est-ce que le détroit est vraiment traversable ? Est-ce qu'il forme, l'hiver, un chemin de glace ?

M. DESM. — Il y a des blocs de glace qui se soudent ou se disloquent selon la température. Prétendre passer par là en automobile me semble tout à fait hors du sens commun.

M. DEL. — C'est pour cela que c'est un peu amusant.

M. DESM. — Mais comme elle est curieuse, tout de même, l'activité humaine ! Ce besoin de tourner dans sa cage, en tous les sens, de remuer tout, de mordre à tous les barreaux, et de s'y casser les dents, car ils sont en fer ! Vous aimez à faire des promenades ; moi, j'aime à lire les voyages, et les plus extravagants sont ceux qui me plaisent d'abord. Croyez que j'en suivrai sur les cartes, avec le plus grand soin, le fantasque jeu. Je m'instruis. J'ai déjà appris qu'il n'y a guère de routes aux Etats-Unis, même entre les grandes villes.

M. DEL. — Et leurs chemins de fer ?

M. DESM. — Ils sont grands comme l'Europe, et n'en ont guère plus que l'Europe, moitié moins, en proportion, que l'Europe centrale. Figurez-vous une Europe sans routes ! Voilà ce pays qui se croit à la tête de toutes les civilisations. Ce n'est encore, en certaines parties, qu'une grande colonie.

M. DEL. — Si des Américains vous entendaient, ils vous arracheraient les yeux !

M. DESM. — Ils hausseraient les épaules, tel est leur mépris pour le vieux monde qui a gaspillé des milliards à se parer, à se sarcler, à se ratisser comme un parc.

M. DEL. — Il paraît qu'on les entretient fort mal, nos belles routes de France, et que, si cela continue, les chemins des environs de Paris seront bientôt pareils à ce qu'ils furent du temps qu'ils n'étaient pas encore.

M. DESM. — Ce serait dommage. Mais notre civilisation est si compliquée qu'elle devient difficile à surveiller. L'équilibre se fait mal. Cependant que l'on travaille sur la gauche, la droite décline et menace de se rompre. C'est peut-être trop que d'avoir à la fois deux systèmes de circulation intense. Il n'est pas impossible que, d'ici quelques années, l'automobilisme ne s'avère comme un fléau, détruisant les routes sans être capable du rendement qui permettrait de les entretenir. Mais quand l'individualisme devient aussi frénétique, c'est à lui de payer. Ils veulent, au lieu de la locomotive commune, en avoir une chacun à leur service, à leur caprice, qu'ils soient au moins condamnés à réparer les dommages de leur fantaisie.

M. DEL. — Cela m'est égal. Je déteste les voitures particulières. Moi qui aime tant la solitude chez moi, je ne puis pas la supporter dehors.

M. DESM. — Il y a de ces contradictions. L'inverse n'est pas très rare. Mais ne faites pas comme ces braves gens qui ont répondu à l'enquête du *Matin* sur le divorce.

M. DEL. — Expliquez-vous.

M. DESM. — Ne vous considérez pas ainsi qu'un des éléments capitaux de la question.

M. DEL. — Je comprends. Non, croyez-le, je suis loin d'un pareil état d'esprit.

M. DESM. — Cela corrobore-t-il assez ce que je disais l'autre jour? Il n'y a ni questions sociales, ni questions économiques, ni questions politiques, il n'y a que des questions personnelles. « Je suis heureux en ménage : donc le divorce est absurde. » — « Je suis heureux grâce au divorce : donc le divorce est parfait. » — « Je suis heureux dans une union libre : donc l'union libre est l'idéal. » Voilà à quoi peuvent se résumer la première série des réponses. Pour la seconde série, substituez malheureux à heureux, et interchangez les conclusions. De telles enquêtes sont bien amusantes. Elles prouvent à quel point le commun des hommes est incapable d'une idée générale et combien ont tort ceux qui croient que le sentiment et la raison sont différenciés, je ne dis pas dans le peuple, mais dans le public, mais dans l'élite même.

M. DEL. — Avions-nous besoin de cette preuve?

M. DESM. — On n'a jamais trop de preuves. Il y en a tant qui ne valent rien. Allez-vous un peu mieux?

M. DEL. — Heu!

M. DESM. — Voulez-vous que nous allions voir des images qui remuent?

M. DEL. — Au cinématographe?

M. DESM. — Vous avez compris.

M. DEL. — Heu!

M. DESM. — Un journal conservateur m'a appris qu'il y en a quelques-uns qui font voir des choses affreuses, immorales, antipatriotiques, gaillardes...

M. DEL. — Oh ! oh ! Je vous accompagne. Il n'y a que les bons journaux où l'on apprenne de bonnes nouvelles.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Marcel Batilliat : *La Vendée aux Genêts*, « Mercure de France », 3.5o. — Pierre Mille : *Barnavaux et quelques femmes*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Edouard Lepage : *Amédée Lobuse, pion*, Albin Michel, o, 95.— Jules Perrin : *Deux fantômes*, Fasquelle, 3.5o. — Charlotte Chabrier : *Les Gens de bien*, Juven, 3.5o. — George de Lys et André Ibels : *L'Arantelle*, J. Bosc, 3.5o. — Gonna : *Riovigne*, Charles Noblet, 3.5o. — Kerlys : *C'est faiblesse que d'aimer*, Librairie des Saints-Pères, 3.5o. — Pierre d'Aulnoye : *Le Lieutenant de Trémazan*, Perrin, 3.5o. — Gabriel Gerin : *Le Lion triomphant*, Ambert, 3.5o. — Louis Létang : *Grippe-Soleil*, Calmann-Lévy, 3.5o.

La Vendée aux Genêts, par Marcel Batilliat. Une des plus belles et des plus décevantes illusions des poètes est de penser que le décor de la nature peut participer au drame humain. Voici sans doute pourquoi ce livre est en triptyque : les genêts, les chênes, les ruines. Roman de l'histoire des guerres sanglantes de la Vendée, histoire du roman de deux amours qui luttent l'un par la douceur, l'autre par la haine, c'est bien un livre de poète, car les fleurs, les arbres et les sombres donjons morts y inspirent presque tous les sentiments, tour à tour tendres ou excessifs, qui font vivre leurs trois héros. C'est d'abord le pur enthousiasme du printemps éblouissant Hélène jusqu'au vertige devant le Bocage couvert du manteau d'or de ses genêts, puis l'âpre amertume de Jacqueline, la petite sauvage, se sentant faible et délaissée sous la force mystérieuse des arbres séculaires de son pays, enfin, l'angoissant désespoir d'André en présence de l'irréparable crime... Au fond si ces trois personnages-là n'avaient pas été trop convaincus de la nécessité de vivre en beauté dans un beau décor, ils ne seraient pas sortis aussi fougueusement de leur sérénité coutumière et André ne pleurerait pas une femme délicieuse, Jacqueline folle ne chanterait pas le sinistre chant des hiboux ! Il y a, heureusement pour les romanciers, de ces terres maudites qui conservent leur indépendance de légende, malgré le progrès et malgré la vulgarité des nouvelles mœurs. Bretagne et Vendée sont deux endroits merveilleux pour se souvenir de toutes nos déchéances, si tant est que c'est déchoir que de vivre en courant après le meilleur confort moderne sous tous les rapports. Cathelineau, qui avait cinq enfants et fabriquait lui-même leur pain de seigle quotidien, eût-il été le vrai Cathelineau en mangeant le Richelieu mécanique de la table de nos nouveaux généraux, lesquels nouveaux généraux ne se sont d'ailleurs

jamais battus ni pour le roi ni pour aucune de leurs convictions? Le progrès est certainement l'ennemi de toute valeur personnelle et où il y a peu d'efforts à faire pour vivre, il est bien plus difficile de bien mourir. Dans les pays farouchement pauvres, la mort semble toujours une délivrance. Tous ces Vendéens ivres de misère, de fatigues et de désespoirs espéraient une vie meilleure ; ils étaient cruellement intéressés à tuer ou à se faire tuer. Marcel Batilliat en cheminant son poème d'amour a rencontré le terrible dilemme : la vengeance n'est-elle pas le devoir, le seul devoir des désespérés quand ils croient obéir non à leurs rancunes égoïstes, mais à des raisons supérieures, à des ordres venus de la tradition ? La petite Jacqueline, fille du Bocage, très honnête, très naïve, très pieuse, voit le serpent de la Bible se dresser sur le sol encore humide et pourri de sang de sa frénétique patrie. Certes, c'est un fils de serpent, petit et mesquin quoique prêt à mordre, mais elle est elle-même un bien frêle rejeton des anciens Chouans, quoique de jour en jour plus hostile aux idées modernes. La tentation d'orgueil se proportionne à sa valeur de chétive descendante de héros, elle sait d'avance que son sort est fixé par le décor qu'elle habite ; trop de soldats ont agonisé dans les douves de son château pour que le relent pestilentiel du martyre ne l'enivre pas : il faut se défendre de la mort en tuant, et elle tuera la jolie cousine de Paris. De nos jours certains vieux paysans de Vendée doivent guetter, de loin, l'automobile qui passe pour l'envoyer d'un geste dans le prochain marécage où elle devra s'enliser profondément. « Pour vous, dit Jacqueline à Hélène, nos haies vives, nos chemins creux, nos landes de genêts ne sont qu'un curieux et pittoresque décor : pour nous, ils sont des remparts, des forteresses, des champs de bataille ! » Seuls les hommes puisent la haine dans leur propre sang, les hommes et les femmes jalouses surtout. Jamais les fleurs, les arbres, les pierres, le décor enfin ne participeront aux crimes de l'humanité, même en baignant leurs racines ou leurs assises dans la pourriture des batailles, car l'humanité seule peut devenir la victime de l'idée fixe... heureusement pour la nature. Voyez-vous la terre oubliant de faire le printemps sous prétexte de s'offrir des représailles ? *La Vendée aux genêts* produira toujours de l'or... ce ne sera peut-être plus des fleurs sauvages, ce sera du blé. Terre indifférente et blasée, elle mettra le décor à part... au grand émoi des poètes qui n'auront pas le temps d'écrire leurs poèmes, comme Marcel Batilliat, selon leurs belles illusions.

Barnavaux et quelques femmes, par Pierre Mille. Qu'est-ce que c'est que Barnavaux ? « Je cherchai Barnavaux des yeux ; mon ami Barnavaux, trois fois sergent, cassé deux fois pour indiscipline, une fois pour indignité : Barnavaux qui a tant vu le monde qu'il ne le regarde plus, et si sage qu'il dort quand il n'a pas

besoin d'agir — à moins qu'il ne boive!... Barnavaux n'a pas d'histoire, parce qu'un soldat n'en a pas. Un soldat n'a que des histoires.... Avez-vous jamais vu un grand oiseau, un aigle, un balbusard, s'enlever tout à coup sur la face d'un lac, planer et disparaître? Il n'est demeuré qu'un instant sous vos yeux : pourtant, toutes les fois que la mémoire évoque ces eaux plates, ces monts immobiles, ces rochers, ces broussailles, elle évoque cet oiseau avec eux. Ainsi pour Barnavaux.... » Je ne sais pas si Barnavaux est un aigle ou un soldat à l'ancienne mode, mais je sais que c'est un homme de la meilleure façon, car il a inspiré de belles choses à son inventeur ou à son interprète. Les quelques femmes de Barnavaux, Marie-faite-en-fer, Ranaive, la Dame aux pigeons, sont vraiment dignes de leur mâle. Barnavaux est le pauvre diable de héros qui gagne des batailles en temps de guerre et se perd de réputation en temps de paix, car, dès qu'il n'a plus à honorer le métier de soldat, il déshonore son titre de citoyen français. Et cela durera tout le temps qu'on ne voudra pas comprendre qu'un bon soldat doit être également un bon criminel. En tous les cas, il a une excuse, Barnavaux, c'est d'avoir collaboré, sans s'en douter, à la création du galérien de la bataille d'Actium, et la sombre aventure de ces condamnés ramant dans une perpétuelle obscurité pour conduire leurs chefs et leurs bourreaux à la pluie de roses du triomphe, à cet éclatant témoignage d'une gloire qu'ils ne partageront pas, à ce cri de l'esclave se redressant dans toute sa dignité de citoyen : « Tas de brutes, c'est pour la victoire que *nous avons* remportée à Actium! » est tout simplement merveilleuse. Honneur à Barnavaux pour qui elle fut écrite. Ce récit, d'à peine dix pages, est un chef-d'œuvre. Moi qui n'ai jamais le temps de relire... je l'ai lu trois fois.

Amédée Lobuse, par Edouard Lepage. Cet âge est sans pitié! Mais connaissez-vous un âge de l'homme qui puisse être véritablement pitoyable à l'homme? Amédée Lobuse arrive, pauvre jeune pion plein d'espérance, dans un affreux collège de province où les gosses, d'ailleurs dessinés par Poulbot, vous ont des têtes d'assassins en herbe. On *l'étrenne*, comme il le dit lui-même, et on lui fait toutes les avanies possibles, y compris celle de l'appeler *Clodion* (sous-entendu le chevelu), parce qu'il a le cheveu fin, et rare, naturellement. Le pauvre diable essaye de se faire respecter en respectant sa profession. Il s'efforce au travail et à la dignité de ce travail. Rien ne résiste aux monotonies professionnelles, les plus enlisantes. Le même grand geste répété tous les jours, geste de défense, geste d'encouragement, geste d'enthousiasme, devient l'odieux automatisme dont tout le monde se moque, les petits enfants plus que personne. Amédée Lobuse perd patience, il ne travaille guère, n'ose pas rêver de meilleure destinée et finit par se faire envoyer en disgrâce au lieu

d'obtenir de l'avancement. Son timide amour pour une demoiselle de la ville, ses tortures quotidiennes de pauvre employé, qui cependant doit se sentir honoré de sa charge, tombé du haut de l'*Instruction publique*, la grande administration gouvernementale en font un martyr à la fois volontaire et ridicule. Un beau jour, il prend des cailloux et les flanque à la volée dans les vitres du collège. Voilà un professeur de moins et un littérateur de plus. Ce roman très simple, mais d'un ton très vrai, est présenté au public par Lucien Descaves, qui, en guise de préface, aligne quelques dures vérités sous les yeux de... l'ordre social. Quand il s'agit de franchise et de courage, on trouve toujours Lucien Descaves, et s'il n'est pas tendre, il y va au moins de bon cœur.

Deux fantômes, par Jules Perrin. Roman à triple détente. Il est à la fois de ce monde et de l'autre, peut-être aussi du domaine scientifique, c'est-à-dire entre la réalité humaine et l'inconnu surhumain. Il commence par l'auto-suggestion d'une pensée fiévreuse et se termine dans l'hallucination du croyant emballé sur le chemin de la chimère pure, de l'esprit vivant dégagé par les esprits morts. Tour à tour poursuivi par le fantôme d'un assassin qu'il a contribué à faire guillotiner, un honnête magistrat se voit lui-même condamné à exécuter les pires actions, jusqu'au meurtre de sa propre femme. Alors, le second fantôme, celui de l'épouse jadis adorée, entre en lutte avec le premier, celui de l'escarpe, et finit par le terrasser. Seulement de telles victoires coûtent très cher au témoin qui a l'honneur de les constater : notre digne magistrat se suicide dès qu'il se sent délivré de son cauchemar.

Les Gens de bien, par Charlotte Chabrier. Ce sont les portraits que l'on devine horriblement fidèles de braves sectaires bourgeois. Au fond ils ne sont pas plus féroces que les honnêtes gens qui font de leur honnêteté l'arme de précision des grands jours. Chacun sait qu'un honnête homme n'est pas plus propre qu'un autre, mais qu'il s'emploie seulement à laver la tête de ses voisins, aussi à les raser. J'ai appris dans ce livre des choses bien amusantes qui sont les lieux communs du protestantisme. Par exemple, faire l'amour s'appele : « *transgresser* ». *Jimmie chez les Bessan* est un fin morceau de satire où l'on voit les bonnes, les écoliers, les professeurs et surtout la maîtresse de la maison « transgresser » d'une manière des plus comiques. Tous ces gens de bien ont peur de faire le mal, ce qui double, pour eux, le plaisir de choir en de vilaines postures. Au lieu de maudire leur religion, on pourrait tenter d'en répandre les effets pour le moins inattendus... comme produits aphrodisiaques ! Ecrits par une femme, ces récits très vifs, découpant les défauts à l'emporte-pièce, ont une saveur toute particulière. Si j'étais protestant, je dirais volontiers que le vent du mauvais esprit a soufflé dessus.

Ça sent le diable catholique, le plus malin de tous les diables, le moins charitable surtout.

L'Arantelle, par George de Lys et André Ibels. L'arantelle dans le vieux français est la toile d'araignée : *aranteler,* c'est épousseter des coins de chambre obscurs. L'arantelle est ici tendue par une jeune fille perverse, la fille d'un riche banquier, à un pauvre amoureux d'art qui n'y voit que du feu, le feu de son four de céramiste, puis un jour la mouche tombe devant la subtile invite de l'orchidée et il est prisonnier d'une femme plus joueuse qu'amoureuse. La partie de jeu cruel terminée, la femme l'abandonne, secoue l'*arantelle* de sa robe, il tombe de si haut qu'il en perd la raison. Au cours de ce roman fougueux et sombre, quelques théories d'occultisme dit de salon, ou mieux de chambre à coucher, dont la complication ferait frémir Jules Bois, le grand mage... lui-même.

Riovigne, par Gonna. Plaisante fantaisie où l'on vous présente une série d'acteurs *excentriques* vivant d'une bonne vie familiale à l'ombre d'une vigne séculaire, une bonne vigne qui rit de tout effort humain, tant il lui semble plus simple de produire ses fruits. Cet ancien logis datant d'Henri IV est pourtant la plus moderne des maisons parisiennes, mais on se sent à quelques mille lieues des boulevards. Ces artistes à la recherche d'un numéro extravagant et galant pour étonner des spectateurs un peu blasés font l'effet de personnages d'une comédie italienne s'ébattant sur une toile de Fragonard. C'est pimpant, léger, clair de ton, d'une réalité à la fois très souple et trop voulue, qui vous déroute un peu tout en vous charmant.

C'est faiblesse que d'aimer, par Kerlys. Une jeune femme froide s'éprend peu à peu d'un homme très occupé, un timide nerveux à qui l'amour fait peur et qui résiste plus par égoïsme que par honnêteté. Ces deux êtres relativement incapables d'aucune décision se séparent moralement, sans jamais s'être rejoints physiquement. Plus tard, Mme d'Arlande rencontre celui qu'elle aurait dû attendre, mais il est trop tard : elle a pris l'habitude du renoncement. La vie se passera en essais de bienfaisance de tous les genres, elle n'aura jamais eu la consolation du don d'elle-même, cette suprême aumône. C'est faiblesse que d'aimer, c'est souvent une autre faiblesse que de guérir. En effet, pour aimer selon toute la force du mot, il faut aller jusqu'à l'héroïsme.

Le lieutenant de Trémazan, par Pierre d'Aulnoye. Echos de la vie militaire moderne. Les principales préoccupations des jeunes officiers sont de conserver l'esprit de corps ou mieux de reconstituer un esprit de corps avec les débris de l'autre. Si on n'espère plus se battre, on tâche de lutter contre l'ennui de demeurer immobile sous les briques lancées par les ouvriers de l'internationale. On

joue au petit jeu de chercher des excuses aux *sans-patrie*, qui sont cependant français, et puis on arrange de vieux restes de chauvinisme avec de nouvelles idées d'avancement par le seul progrès de l'hygiène dans les casernes. Seul, Trémazan, austère gardien de la vertu militaire qui consiste à ne jamais discuter sous les armes, s'efforce de demeurer le chevalier de nobles causes. Aussi un ouvrier le délivre du fardeau de vivre sans motif sérieux en le tuant au lieu et place d'un quelconque usinier. Intéressant comme toutes les victimes des fatalités politiques, Trémazan expire heureux d'avoir fait son possible devant sa seule conscience. Au cours de ce récit, plusieurs diatribes amusantes visant la protection gouvernementale toujours assurée aux grévistes.

Le Lion triomphant, par Gabriel Gérin. Chronique du XIIIe siècle. De très curieuses restitutions des mœurs d'un cloître à Lyon, alors que les prétentions du clergé commençaient à impatienter la bourgeoisie commerciale de cette ville. La fête de l'âne et l'idylle de la petite bohémienne avec le valeureux clerc Etienne sont de jolis morceaux rendus bien vivants, malgré les nombreux détails sur les mœurs de l'époque.

Grippe-Soleil, par Louis Létang. Intéressant feuilleton... qui ne sera terminé qu'au second volume (lequel, hélas! je n'ai pas encore) intitulé: *Fille de Reine.*

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Collection des plus belles pages : Stendhal ; « Mercure de France ». — *Chronique stendhalienne;* Coffe et Cie, Milan. — F. Baldensperger: *Etudes d'Histoire littéraire;* Hachette.

Un des grands mérites de Stendhal, écrit M. Paul Léautaud dans sa courte, mais précise notice aux **Plus belles pages de Stendhal**, c'est « qu'avant d'écrire il avait vécu ». Stendhal, en effet, s'analyse devant la vie, il s'arrête, comme il le dit, à jouir de ce qu'il sent, et note ses sensations pour les pouvoir revivre. C'est d'abord pour lui qu'il écrit, pour le plaisir secret d'avoir découvert le mécanisme de sa pensée et de ses sentiments. Il n'est peut-être pas d'écrivain à la fois plus dégagé de toute vanité littéraire et cependant plus confiant dans la valeur et la destinée de son œuvre. Ce qui lui donnait cette confiance, c'était la sincérité sans hypocrisie qu'il savait avoir mise dans ses écrits : il s'était fait, d'après son expérience, des idées personnelles sur la vie et sur l'art, qu'il sentait vraies. Comme tous les êtres les plus intelligents, les plus libres d'esprit, les plus démolisseurs de préjugés, Stendhal était, en réalité, très dogmatique, et il « ne comprenait guère qu'on pût avoir d'autres opinions que les siennes sur les choses et sur les hommes (1) ».

(1) Cf. à l'Appendice : *H. B.*, par un des Quarante.

Impulsif, « toute sa vie il fut dominé par son imagination, et ne fit rien que brusquement et d'enthousiasme (2) ». Mais il se rendait compte de ses mouvements et s'arrêtait à les étudier, à en prolonger la sensation. Ainsi, par cette réflexion, la vie se trouve centuplée, en durée et en intensité. Les états de bonheur sont fugaces, et ne prennent une valeur en nous que par le prolongement que nous leur donnons. Volontairement Stendhal fit de sa vie une chasse au bonheur : il le chercha dans l'amour, dans l'art où il retrouvait ses propres émotions, sensuelles et sentimentales, dans la culture de ses sentiments et de ses idées, dans l'étude perpétuelle de son être. Ce n'est pas ici l'œuvre d'un philosophe qui prêche la vie et dédaigne de vivre, mais l'œuvre d'un homme qui a voulu surtout vivre une vie aussi belle et aussi pleine que possible, et qui la décrit et en tire une philosophie : la philosophie du bonheur. On est heureux lorsque l'on sait tirer des événements de l'existence les plus fortes émotions, et qu'on ne se perd pas de vue. Il ne faut pas oublier que Beyle eut des moments, des mois, des années peut-être, de tristesse et même de désespoir : il songea au suicide. Mais ces états de tristesse préparent l'être à de nouvelles floraisons ; et puis, se savoir très malheureux, en connaître les causes, c'est encore une sensation de puissance. Malheureux, découragé, Stendhal l'était, lorsqu'il ne se sentait plus aimé d'une femme, dans l'âme de laquelle il voulait régner en maître ou plutôt en dieu. Alors il s'obstinait et avec une grande conscience de ses gestes, de ses paroles, de ses expressions de physionomie, il voulait arriver à troubler cette femme pour être lui-même troublé de son trouble, et cela sans se perdre jamais de vue. L'amour c'était pour lui comme une vérification de l'idée qu'il se faisait de lui-même ; il voulait être aimé, et je ne crois pas, malgré ses aveux de passion, qu'il ait jamais réellement aimé pour son compte, sans la certitude d'être suivi. Ses souffrances d'amour sont toutes d'amour-propre : elles n'en furent point moins vives et moins réelles pour cela. Il écrit dans *Journal :* « Elle m'aimait dans ce moment. Sa figure marquait le plus grand attendrissement. Voilà peut-être le plus fort mouvement d'émotion tendre et profonde que j'aie causé. » Il écrit encore : « *Recevoir et jamais prendre.* Je trouve cette maxime très convenable à mon caractère, dans lequel la force nécessaire pour l'exécution tue le sentiment. »

Ce qui aggrava sa passion pour Métilde, c'est que cette femme qui l'*aimait* ne se donna jamais à lui. Pour mériter aux yeux de Dieu, écrit-il, que Métilde l'aimât, il refuse d'être l'amant de la « divine » comtesse Kassera. Il ajoute que jamais il ne se le pardonnera.

Stendhal est encore le prototype de celui qui éprouve le besoin de

(1) Cf. à l'Appendice : *H. B.*, par un des Quarante.

fixer, de noter ce qui se passe en lui. Se fixer, c'est-à-dire se connaître, faire des découvertes en soi, se surprendre en état de contemplation, d'ironie, de révolte, d'amour ou d'émotion intellectuelle. Toute l'œuvre de Stendhal est une confession et la révélation d'une des personnalités les plus curieuses qui soient : on la découvre dans ses romans comme dans ses ouvrages d'autobiographie. On trouvera, dans ce gros volume de 538 pages, les chapitres les plus curieux, les plus typiques de ses divers ouvrages : *Journal*, *Vie de Henri Brulard*, *Souvenirs d'Egotisme*, *de l'Amour*. Voici les *Préfaces* où l'auteur a indiqué le but qu'il se proposait en composant tel et tel de ses livres, les circonstances dans lesquelles il les écrivit. Il y défend ses idées, y explique volontiers qu'elles s'adressent à un public d'élite et qu'elles ne seront guère admises avant 1880. Quelques chapitres de *le Rouge et le Noir* et de *la Chartreuse de Parme*, ce roman qu'on relit toujours avec une nouvelle curiosité. Des *Anecdotes italiennes*, tirées de *Rome*, *Naples et Florence*, un des livres les moins connus de Stendhal, et peut-être le plus curieux au point de vue de ses idées sur la vie et sur les mœurs. A-t-on remarqué que ces mœurs si sainement immorales de l'Italie de cette époque étaient comme la continuation de notre XVIII^e^ siècle français, avec les nuances causées par les différences de climat et de race ? Mais on comprend l'amour de Stendhal pour la vie que l'on menait à Milan, et, en lisant ce beau livre, on se sent vraiment humilié de notre pudibonderie et de notre hypocrisie actuelles. Voici des *Anecdotes françaises*, tirées des *Mémoires d'un Touriste*, quelques lettres et, en appendice, la *Biographie* de Stendhal par R. Colomb, *H. B. par un des Quarante*, quelques opinions littéraires, parmi lesquelles un morceau du fameux article de Balzac (*Revue Parisienne* du 25 septembre 1840), l'étude de Taine et l'opinion de Gœthe. Pour terminer le volume (1), deux curieux documents : *les Itinéraires de Stendhal* ou la liste des villes où il passa au cours de son existence, où il vécut, où il écrivit et où il aima. Une autre liste des 171 pseudonymes de Beyle, dressée comme la précédente par M. Léautaud, et qui parut d'abord dans la **Chronique Stendhalienne**. Dans cette chronique, on trouvera, à côté d'amusantes anecdotes, des lettres inédites de Beyle, des fragments, inédits aussi, de *Promenades dans Rome*, ainsi que la main de Stendhal, gravure sur bois d'après la photographie du *Mirabeau* de Jaley, au Palais-Bourbon. Stendhal avait posé la main pour cette statue du tribun.

§

M. Baldensperger, dans ses **Etudes d'Histoire littéraire**, recherche comment le XVIII^e^ siècle expliquait l'universalité de la lan-

(1) En frontispice, un portrait gravé sur bois d'après Södermark.

gue française. Les uns l'attribuaient aux victoires de la monarchie, à l'influence personnelle de Louis XIV, à la création de l'Académie par Richelieu. Certes, « il y a une certaine fatalité qui joint ordinairement ensemble l'excellence des armes et celle des lettres et qui fait que la langue des peuples est dans la plus haute splendeur sous les règnes des plus grands rois (1) ». Mais il y eut à cette prérogative de la langue française d'autres causes : « Si la langue française est maintenant triomphante, écrivait un Italien, Garaccioli, en 1776, c'est que, naturelle et concise dans ses expressions, elle est le langage de la société..., il faut revenir à la langue française quand on veut converser; moins diffuse que toute autre, moins difficile à prononcer, elle n'exige ni une abondance de mots, ni des efforts de gosier pour donner du corps aux pensées. » M. Baldensperger suit pas à pas les différentes opinions des Français et des étrangers sur cette question et cite de curieuses pages, difficiles à résumer et trop longues pour être reproduites ici. Mais c'est un fait admis par tous, que la France, au XVIII^e siècle, était bien en avant des autres nations au point de vue de la culture et de la philosophie : elle représentait la civilisation. La langue française était alors dans une situation analogue à celle du latin, durant le triomphe de l'humanisme : elle était, en fait, la langue universelle. Montesquieu écrit de Vienne, le 10 mai 1725 :

> Notre langue y est si universelle qu'elle y est presque la seule chez les honnêtes gens et l'italien y est presque inutile. Je suis persuadé que le français gagnera tous les jours dans les pays étrangers : la communication des peuples y est si grande qu'ils ont absolument besoin d'une langue commune.

Depuis Montesquieu, les autres nations européennes ont évolué, ainsi que leurs langues devenues capables de tout exprimer et de tout traduire. Il y a une culture allemande, une culture anglaise, etc., et les langues dominent par la culture qu'elles représentent. Faire l'histoire d'une langue, c'est écrire l'histoire des idées, de la vie, de la force d'expansion d'une race. La langue française conservera toujours ses qualités inhérentes à la pensée française, celles-là mêmes que M. Quinton a naguère, résumées en une admirable formule. Chez les Français, dit-il, « l'intelligence forme un organe différencié. Il y a scission absolue entre elle et la sensibilité »... Si bien que « les connaissances fondamentales sur lesquelles repose notre conception même du monde vivant ont une origine qui est française ». Notre langue est donc nécessaire à la culture européenne, notre langue, traduction de notre mentalité française.

JEAN DE GOURMONT.

(1) Charpentier, *Réponse aux discours de réception* de l'abbé Bignon et de La Bruyère, à l'Académie Française, le 15 juin 1693.

HISTOIRE

Camille Jullian : *Histoire de la Gaule*, tome I : *Les Invasions gauloises et la Colonisation grecque ;* tome II : *La Gaule indépendante*, Hachette. — Bagneux de Villeneuve : *Le baiser : l'Orgie romaine*, Daragon. — Teodor de Wyzewa : *Quelques figures de femmes aimantes ou malheureuses*, Perrin.

Histoire de la Gaule, tomes I et II, par Camille Jullian. — En recevant ces deux premiers volumes d'une Histoire de la Gaule qui s'annonce monumentale, nos souvenirs se sont reportés à l'œuvre d'Amédée Thierry, laquelle fut, en son temps, ce que le livre de M. Camille Jullian est dans le nôtre. Œuvre intéressante, et qui fut une de nos lectures favorites. Ceux qui l'ont lue il y a quelque vingt ans la feuilletteront volontiers de nouveau pour la comparer à l'œuvre maîtresse de M. Jullian. Par exemple, s'ils ont de la sorte le plaisir de raviver d'anciennes sensations d'histoire, cela n'ira pas sans la mélancolie de constater combien, en Histoire, les œuvres vieillissent vite. Les premières parties du livre d'Amédée Thierry, celles qui traitent des origines, se ressentent un peu trop d'avoir été composées en un temps où les travaux de De Belloguet et de d'Arbois de Jubainville, pour ne citer que ceux-là, n'existaient pas encore ou n'étaient pas connus ; et quant aux dernières parties, qui étudient la Gaule sous l'administration romaine, elles sont surtout l'histoire des derniers siècles de l'empire, et, comme telles, un peu à côté. C'est au surplus l'endroit le plus agréable du récit. L'auteur a une prédilection visible, qui anime son style, pour cette civilisation avancée et savante, tellement analogue à celle où il vivait lui-même qu'il en vient à la raconter avec un certain tour moderniste d'idées, d'ailleurs jugé sévèrement après coup, une fois dissipé ce qu'il y a de piquant dans ceci. L'historien, on le sent, a, dès lors, touché la longue veine (suivie avec quelle complaisance !) de ses belles études sur le Bas-Empire ; et la Gaule passe à l'arrière-plan.

Mais venons à l'œuvre de M. Camille Jullian. On sait que, dans le système d'Amédée Thierry, les Celtes ou Galls étaient la population primitive de la Gaule, ou du moins la population antérieure aux plus anciennes invasions connues, à celle (supposée par Thierry) des Ligures, par exemple. Ce système a été entièrement renversé par M. Jullian. Reprenant les recherches de De Belloguet, de Müllenhoff et enfin de d'Arbois de Jubainville, M. Camille Jullian s'est efforcé de fixer l'ancienne unité *ligure* de la Gaule, le fonds primitif ligure, qui se confond d'une part dans la préhistoire, qui d'autre part est encore constant au moment des premières phases historiques. Telle est une des plus remarquables nouveautés de ce tome préparatoire : on ne saurait lire avec trop d'attention le long chapitre où cette thèse est soutenue. Développant sa théorie, l'historien montre les Celtes non plus autochtones, mais envahisseurs ; et tandis que ces Celtes

viennent du Nord, — vraisemblablement de la Frise et du Jutland, (au VI^e siècle avant notre ère), — les Ibères, un peu plus tard, viennent du Sud, d'Espagne. De la sorte, « les Ligures furent la matière humaine sur laquelle s'exercèrent tous les peuples conquérants du dernier millénaire avant l'ère chrétienne ». Ainsi, Ligures, puis Celtes, enfin Ibères, — avec l'hellénisme massaliote, à part, — tels sont les éléments ethniques distingués par l'historien, et dont il marque la chronologie et les combinaisons.

Toute cette matière ethnique, à la fin du IV^e siècle avant notre ère, ne s'appelle pas encore « gauloise ». Ceci vient plus tard, au commencement du II^e siècle (Diodore). L'auteur a la curieuse théorie suivante sur cette origine du nom de « Gaulois », nom sans grande importance ethnique, et qui fut assez arbitrairement appliqué, par le monde gréco-latin, aux populations de notre Occident. Tandis qu'on disait, avec Amédée Thierry, les « Celtes » ou « Galls » (Galli, Gaulois), le nouvel historien a démêlé que le nom de « Galates » (dont les Latins ont fait Galli, Gaulois) avait pris naissance, « sobriquet de guerre, ou nom d'un chef transmis », dans des tribus congénères des Celtes, — Belges, Gésates, Transrhénans, — mais dont l'arrivée dans notre pays fut postérieure de près de trois siècles à celle des Celtes. Et « quand Belges, Gésates et congénères descendirent à leur tour à travers les Alpes ou les forêts, ils firent connaître aux peuples civilisés le nom de Galates. Les Hellènes l'entendirent des compagnons de Brennos, et les Italiotes des auxiliaires des Insubres. Mais ni les Grecs ni les Latins ne purent s'habituer à donner aux Celtes et aux Galates le nom qui leur convenait seul, et... ils étendirent aux Celtes le vocable nouveau de Galates ou de Gaulois. »

L'exposé de ces principes d'ethnographie gauloise, auquel le tome II (chapitre XIV) apporte une riche contribution de détails, nous semble être, avons-nous dit, ce que les premières parties de l'œuvre offrent de plus important. Il y faut joindre, comme une dépendance immédiate du même ordre de recherches, l'étude de la structure de la Gaule, la géographie et la topographie. On pourra relire ici les belles pages de Michelet en tête de son Histoire ; car c'est bien à lui que revient cette idée de l'étude du sol, du « support ». Je suis étonné que M. Jullian, — même à mille lieues comme il est de l'idéalisation géographique et un peu en l'air de Michelet, — n'ait pas fait, dans cette partie de son œuvre, une seule allusion à ces pages célèbres, qui, tout scientifiquement insuffisantes qu'elles soient, n'en sont pas moins de celles qui, selon l'expression de M. Gabriel Monod, « marquent une étape vers une intelligence plus complète de la vérité historique ». Après cela, certes, Longnon et Vidal de La Blache (dont il faut avoir sous les yeux le précieux « Tableau » en lisant ces chapitres de M. Jullian) gardent toute

leur importance, et, s'aidant d'eux, avec la ressource de ses recherches personnelles, M. Jullian a écrit, sur la géographie de la Gaule, sur les possibilités sociales de cette géographie, des pages fort instructives en même temps que d'une belle couleur. Dans le tome II, les chapitres VII et VIII, « Routes et Villes », « Le Travail de l'Homme », marquent en détail la liaison de l'état social et du conditionnement géographique.

Après la partie géographique et la partie ethnographique, il reste à signaler, dans le tome Ier, l'étude de la fondation de Marseille et de la civilisation massaliote, qui, — si Rome, après la défaite d'Hannibal, l'eût laissée poursuivre ses destinées naturelles, — eût pu faire, sous son hégémonie, l'unité de la Gaule, fonder une vaste civilisation gallo-grecque, renouveler enfin, dans de tout autres conditions de sérieux, de durée et d'ampleur, l'œuvre commune de l'hellénisme et des Gaulois en Galatie. Le tableau des conquêtes et des établissements gaulois en Europe, en Thrace, en Phrygie, sur le Pô et sur le Danube, complète cette étude ; et l'on ne fermera pas le volume sans avoir lu les passionnantes pages sur la traversée des Alpes par Hannibal.

Plus homogène, au point de vue gaulois, sans les belles trouvailles géographiques et ethnographiques du premier volume, mais aussi sans le souci dispersant des annexes, Massaliotes, Latins d'avant Hannibal, Carthaginois, Hellènes, le tome second, « la Gaule Indépendante », est l'étude compacte, indiscontinue, de la constitution sociale de la Gaule, entre Hannibal et César, c'est-à-dire durant cette période rassise, unique peut-être dans l'histoire de la Gaule, où il fut permis aux Gaulois « de fonder une société en harmonie avec leur caractère, leurs traditions, la nature de leur pays ». On y trouvera tout ce que la science contemporaine, exposée, interprétée et complétée par un historien qui n'a pas craint de reprendre de fond en comble son sujet et dont l'œuvre fera date en ces matières, a pu accumuler de faits, d'observations, de découvertes et d'hypothèses sur notre plus ancienne histoire, sur la tribu et la peuplade gauloises, sur les institutions familiales et politiques, sur l'organisation sociale, les Druides et la religion, sur l'état de guerre et les conditions économiques, sur la nature morale et physique du Gaulois, sur les divers peuples en lesquels se sont agglomérées tribus et peuplades, unités primitives de population. Nous reviendrons sur les caractères particuliers de ce tome II. En voici la conclusion : A la veille de César, la Gaule est une civilisation qui apparaît, une nation qui se fixe. « Les Gaulois ne sortent plus du faisceau de vallées où la patrie commune a pris naissance et vigueur. Entre leur pays, fait pour l'unité, et leur race, qui aspire à l'union, l'harmonie s'est enfin établie. » Et au centre de cette harmonie « l'Empire arverne

inaugurait les destinées naturelles de la terre et de la nation gauloises ».

Le Baiser; l'Orgie romaine, par Bagneux de Villeneuve. — Pour comprendre ce qu'il est convenu d'appeler la corruption romaine, — par suite, pour discerner le peu d'intérêt historique de cette corruption, l'illusion de ceux qui y voient on ne sait quel fait énorme et quel typique et exceptionnel facteur historique, — pour mettre ici les choses au point, disons-nous, il n'est rien de tel que d'avoir vécu en Orient. C'est, par chance, le cas de l'auteur de ces lignes. Que voit-on, là-bas ? C'est que les épithètes infamantes appliquées à la perversion sexuelle n'ont rien d'extraordinaire, qu'elles courent en quelque sorte les rues comme ici les mots du vocabulaire poissard. Tout passant y est exposé, surtout à celles qui qualifient la pédérastie. Quiconque a quelque habitude des choses d'Orient sait bien cela. — A Rome, où, sous l'Empire, l'orientalisme (qui était exactement alors ce qu'il est encore aujourd'hui) avait tout gagné de proche en proche, ces épithètes, ces insultes, employées selon la mode orientale, ne tiraient pas autrement à conséquence. Où elles ont tiré à conséquence (surtout pour nous), c'est quand des historiens qui servaient des rancunes politiques, les Suétone, les Tacite, les ont ramassées pour les jeter à la figure des Césars. Mais, comme le passant des rues d'Orient, les Césars pouvaient fort bien ne pas justifier par leurs mœurs, si peu scrupuleuses qu'elles fussent, ces appellations ignominieuses. Celles-ci eussent été sans grande importance, elles fussent restées dans le goût habituellement assez anodin de l'époque, si elles n'eussent été employées contre eux par des gens dont la rancune corsait cet usage en le transportant dans la politique. C'est là l'opinion que nous avons pu entendre formuler par maint historien sérieux. On voit donc ce qu'il y a d'artificiel dans la réputation de mœurs monstrueuses faite aux premiers Césars et à divers autres empereurs romains. Il n'y a guère qu'Héliogabale (1) qui la justifie : et on a donné beaucoup trop de portée aux fantaisies malpropres de ce petit jeune homme qui fut, de toutes les façons, un être sans conséquence. Aussi, quand on vient nous parler de « la ronde orgiaque des empereurs », cela fait sourire. Cela fait fort bien d'ailleurs sur la couverture d'un recueil de curiosités physiologiques, curiosités qui évidemment purent bien ne point manquer dans la Rome impériale (encore ne faut-il point en donner le monopole à Rome impériale), aussi bien qu'à n'importe quelle autre époque très civilisée de l'humanité; mais quant à croire qu'on écrit la véritable histoire en inventoriant ces saletés, c'est autre chose.

(1) Ajoutons-y Néron, un Héliogabale méchant, comme Héliogabale fut un Néron point méchant. Mais la liste doit absolument se clore là.

Quelques figures de femmes aimantes ou malheureuses, par Téodor de Wyzewa. — M. Téodor de Wyzewa n'aime pas Gœthe (c'est inquiétant, parce qu'un beau matin cela pourrait bien s'étendre à l'œuvre même); il ne l'aime pas, il ne perd aucune occasion de le dire. Dans *Nos Maîtres*, déjà, l'auteur ne cachait point ses sentiments; et comme depuis il a découvert une nouvelle « Victime de Gœthe », il n'est pas près de manquer de motifs de persister dans sa manière de voir. Cependant le plus récent de ces motifs, tout au moins, n'est pas, croyons-nous, très fondé. Sans doute, Jeanne Bertram dut attendre dix ans avant de devenir la femme d'Eckermann, tout à ses Entretiens avec Gœthe. Sans doute, mariée enfin, son bonheur fut bien court, puisqu'elle mourut deux ans après. Mais je trouve tout à fait hasardé d'incriminer, même indirectement Gœthe à ce sujet. Mme Eckermann mourut des « fatigues » de sa grossesse (indication vague: mourut-elle en cours de grossesse? — non, évidemment, — alors en couches, ou des suites de couches?) Et ce serait la faute du « méchant vieillard », car les chagrins antérieurs... Cela n'est pas sérieux. Quant à Eckermann, il fit un assez joli chemin dans le monde, grâce précisément à sa liaison avec Gœthe. En vérité, nous ne voyons pas de victime là-dedans. Jeanne Eckermann n'eut évidemment point de chance de mourir si tôt. Accordons toute notre sympathie à cette touchante et douloureuse destinée: mais n'acceptons pas la légende de la « victime de Gœthe ». — Une victime, non point légendaire, celle-ci, ce fut Carlyle, qui l'a été de sa femme, laquelle s'arrangea pour lui faire, — les bons soins posthumes de Froude aidant, — une mauvaise réputation conjugale. Il faut lire les pages décisives de M. de Wyzewa là-dessus. Nous avons personnellement quelques motifs de lui en être reconnaissant. Voilà qui va contrister certaines bonnes âmes, par exemple M. Filon et Mme Arvède Barine.

Nos préoccupations nous ont fait nous attarder devant deux des portraits de cette illustre galerie féminine, qui en compte beaucoup d'autres aussi captivants: la reine Caroline-Mathilde de Danemark (avec un Struensée dont le réalisme odieux n'inspirera plus guère de musique), Marie Stuart (discussion historique très serrée), la belle et pathétique Marie Wollstonecraft, etc., etc. Le temps nous manque pour nous y arrêter. Que le lecteur ne le ménage point, lui, son temps; nous pouvons lui affirmer que, les réserves précédentes une fois faites (celles sur Gœthe), il ne le regrettera pas.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

E.-A. Martel : *L'Evolution souterraine*, 3 fr. 50, Flammarion. — H. Farman:

Essai méthodique d'un aéroplane cellulaire, Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, 20 janvier 1908. — Memento.

J'ai parlé, dans ma dernière chronique, de l'Océan, je me trouve avoir à parler aujourd'hui de la Terre. Il y aura toujours plus de mystères sous la surface du sol terrestre que sous la surface des eaux. Dans le ravin des Carolines la sonde a indiqué une profondeur de 9636 mètres; sous terre, plus bas que 2000 mètres, toute constatation matérielle est jusqu'ici interdite à l'homme : les galeries des mines de cuivre du Lac Supérieur ont été creusées jusqu'à 1685 mètres, et à Paruschowitz, en Silésie, les trous de sondage ont atteint 2.003 mètres.

Au delà qu'y a-t-il, que se passe-t-il?

Maintes fois dans la petite île de Tatihou qui fait face à la Hougue et dont l'ancien lazaret a été transformé en laboratoire, mes observations, ma rêverie ont été troublées par des bruits sourds et lointains. Je pensais que c'était le canon de Cherbourg, mais on m'a détrompé. Ces bruits mystérieux, qui en réalité s'exhalent de la mer, du sol, sont bien connus des marins de la Manche, qui les appellent *bombes*, *canons* ou *hoquets de la mer;* ils ont été entendus dans le monde entier, et on les a désignés sous les noms de *Mistpoeffers*, *Barisalguns*, *Luftknalle*, *Watterpœf*, *Zeepoeffers*, *Brontidi*... Ces *exhalaisons sonores*, selon l'expression de M. Van der Brœck, seraient la manifestation des craquements presque incessants de l'écorce terrestre; de même le crevassement de la glace est accompagné de craquements; l'éclatement d'un verre de lampe détonne également. Le craquelage de l'écorce terrestre a débuté aux anciens âges géologiques et se continue encore.

C'est ce qui résulte du premier chapitre du livre si intéressant de M. Martel : l'**Evolution souterraine**. La terre est sillonnée dans tous les sens par des fissures; elle remue constamment, et quand le spasme est brusque et ample, on a un tremblement de terre. « Trois des quatre éléments des anciens : le feu, l'eau et l'air, ont usé du réseau des cassures terrestres comme d'un champ des plus féconds pour leurs manifestations multiples. » C'est ainsi que le feu, l'eau et l'air, éléments actifs, ont élaboré le quatrième élément passif : la terre. M. Martel nous fait assister à cette triple élaboration.

On sait que la température augmente assez rapidement avec la profondeur; certains prétendent même qu'à 1350 mètres de profondeur, on pourrait trouver 50° de plus qu'à la surface du sol; mais cela paraît exagéré. Quoi qu'il en soit, il est permis d'affirmer que les volcans, les sillons métallifères, les fumerolles, les sources thermo-minérales sont des manifestations du feu souterrain et qu'ils se font jour par les fissures de l'écorce. On fait les hypothèses les plus contradictoires sur la distribution de ce feu; y a-t-il un noyau central

en fusion, ou bien un océan igné souterrain entourant un noyau solide, ou bien des foyers lenticulaires disséminés dans l'écorce terrestre? Dans ces dernières années, la question du volcanisme a été complètement reprise, et on a fait jouer un grand rôle à la rencontre de l'eau et du feu; mais on n'est guère d'accord sur l'origine de l'eau : celle-ci provient-elle d'infiltrations, ou bien se dégage-t-elle des roches déjà formées? M. Martel est convaincu de l'existence au fond des mers d'entonnoirs où les eaux marines s'engouffrent : « Des pertes sous-marines sont parfaitement capables de conduire des eaux salées vers le magma fluide, et d'y provoquer, par réactions chimiques, les mouvements ascensionnels des matières éruptives. » Dans les régions montagneuses, on a pu suivre le voyage des eaux d'infiltration vers les zones de hautes températures internes, où elles se réchauffent considérablement; qu'elles soient réduites en vapeurs, ou qu'elles soient simplement allégées par l'accroissement du degré thermique, le résultat final est le même : à un moment donné il se produit un mouvement de réascension, à travers une autre filière de cassures propices au retour au jour. C'est le jeu du thermo-siphon. La chaleur empruntée à la profondeur lui fournit la force motrice. Dans les travaux de percement du Simplon, on a rencontré à la fois les eaux froides et les eaux chaudes, et on a reconnu que les premières provenaient, par les fentes de calcaires saccharoïdes, des eaux torrentielles absorbées 1200 mètres plus haut dans les fissures du Teggiolo et du Val Cairasca. D'après Schardt, ce serait là « une des plus belles observations qu'il ait été donné à la science d'enregistrer ». Une théorie nouvelle se substitue ainsi à celles admises jusqu'ici. Les eaux chaudes et minéralisées reviennent avec les propriétés du radium. Gustave Le Bon, selon sa théorie de la libération de l'énergie intra-atomique et de la dissociation de la matière ajoute : « Cette radioactivité semblerait montrer que, dans les régions du globe d'où ces eaux proviennent, la matière est le siège de dissociations qui ne sont pas étrangères aux tremblements de terre. »—C'est encore l'inconnu, le mystère.

M. Martel nous fait assister au travail des eaux souterraines. Les eaux d'infiltration ont pénétré dans les sols fissurés et ont agi par érosion et corrosion. Bien des théories ont été invoquées : elles sont rappelées ici; de plus les idées les plus nouvelles sur l'origine et l'âge des cavités souterraines sont exposées. L'air souterrain viendrait ajouter son action à celle de l'eau.

M. Martel donne les principaux résultats de toutes les explorations, recherches et études souterraines, si diverses, accomplies depuis 20 ans, et qui ont permis la création d'une science nouvelle, celle des cavernes : la spéléologie.

Les cavernes ont été le siège d'une triple évolution : les minéraux

y ont subi les phénomènes de métamorphisme, cristallisation, pseudomorphose..., la vie y a évolué, les graines, les spores... des plantes étant tombées dans les gouffres, les œufs et les larves des animaux ayant été entraînés dans les cavernes; la pensée, enfin, a évolué au fond de ces cavernes où « l'homme dit primitif a inventé, pratiqué l'art, gravé, sculpté, dessiné et peint sur les outils et les parois des antres d'Altamira, de la Mouthe et de Niaux, des Pyrénées et du Périgord ».

Dans les cavités souterraines, la flore et la faune se sont transformées d'une façon étrange, à la suite de modifications rapides. Darwin, qui n'a pas expliqué grand'chose avec sa sélection naturelle, « justement qualifiée de téléologie ou providence déguisée par Flourens », a contribué à répandre cette idée fausse que l'évolution des êtres organisés a dû toujours se faire très lentement; maintenant on pense autrement, et on est même arrivé à expliquer les lacunes paléontologiques en admettant que les variations d'une espèce à une autre ont pu, dans le temps, être très rapides.

Les recherches et expériences de M. Maheu ont montré que les modifications de la flore se produisent très rapidement sous terre ; ce sont des modifications rétrogrades, plutôt quantitatives que qualitatives, et qui n'aboutissent pas à la formation d'espèces nouvelles, pour la raison que la faculté de reproduction est immédiatement suspendue. Ces modifications sont à rapprocher sous bien des rapports des mutations brusques de de Vries.

Les travaux de Packard ont révélé la faune souterraine ; mais on connaissait depuis longtemps le Protée des cavernes de Carniole, sorte de Salamandre à branchies persistantes, incolore, aveugle. Packard a cité un certain nombre de faits, d'après lesquels l'atrophie des yeux, la décoloration et les modifications corrélatives (hypertrophie compensatrice des organes tactiles) avaient pu se manifester « après peu de générations, peut-être une ou deux, démontrant la rapidité relative de l'évolution des espèces cavernicoles ». Sur l'initiative de M. Martel, on a installé au Muséum dans les catacombes un laboratoire souterrain ; la direction en a été confiée à M. Viré, qui a reconnu que souvent des modifications notables se produisent dès la première génération.

M. Martel, après avoir développé les conséquences philosophiques de ces recherches, retrace un tableau assez complet des premières civilisations humaines qui ont eu pour siège les cavernes.

§

L'évolution de la pensée humaine aurait commencé à se faire dans les cavernes ; c'est peut-être sous le sol qu'elle s'achèvera. Un jour viendra où le soleil pâlira, où le froid se fera si fort que le blé se

congèlera et que les murs des maisons, en se contractant, se lézarderont; il ne restera plus qu'une ressource pour l'homme : aller chercher un abri dans les profondeurs plus chaudes de l'écorce terrestre, et fabriquer chimiquement l'air respirable et les substances alimentaires. C'est là le rêve qu'a fait Tarde, dans *Fragments d'histoire future*.

Pour le moment nous avons d'autres aspirations ; nous nous efforçons d'aller à la conquête de l'air. Depuis l'exposition mémorable de New-York, en 1905, l'aviation a fait des progrès considérables; on a imaginé une foule de machines volantes : des aéroplanes, des orthoptères aux ailes battantes, des hélicoptères.

Avec les aéroplanes, on veut imiter les Oiseaux lorsqu'ils naviguent avec les ailes étendues presque immobiles; ce sont en somme d'amples cerfs-volants dans lesquels on aurait remplacé la traction de la corde par une hélice propulsive.

Lorsqu'on essaie de déplacer dans l'air horizontalement une surface inclinée, l'air oppose une résistance, et la surface tend à être refoulée suivant la direction qui lui est perpendiculaire, c'est-à-dire obliquement vers le haut. Si la force de propulsion est considérable la surface obéit à cette force tout en s'élevant. C'est là le principe des aéroplanes et des hélicoptères.

Après une série d'**Essais méthodiques d'un aéroplane cellulaire**, M. Farman, le 13 janvier 1908, sous le contrôle de la commission d'aviation, a parcouru 1 kilomètre en circuit fermé, virant derrière un poteau désigné à l'avance, et a gagné ainsi le prix Deutsch-Archdeacon. Deux surfaces planes constituaient un ensemble solide et stable, qui était entraîné par une hélice effectuant 1200 à 1500 tours par minute. Cette grande vitesse permet d'employer des moteurs très légers : on est arrivé à des résultats vraiment surprenants; un moteur d'une puissance d'un cheval vapeur ne pèse plus que 1 kilo 200.

Le vieux rêve de l'homme de s'élever dans les airs à la manière de l'Oiseau ne semble plus irréalisable.

Memento.— Charles Henry : *La Loi des petits nombres*, 4 fr., laboratoire Solvay. — Ce travail où s'affirme l'originalité de pensée de l'auteur restera fort probablement incompris de la plupart des lecteurs : il est caractérisé par l'introduction des notions de psycho-physique dans le calcul des probabilités.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

A. Chuquet : *Le journal de Desaix*, in-18. Plon. — A. Fastrez ; *Ce que l'armée peut être pour une Nation*, in-18, Misch et Thron, Bruxelles — Alois Slovak : *La Bataille d'Austerlitz*, documents inédits, trad. de L. Leroy, in-18, Dara-

gon. — Général H. Bonnal : *Questions militaires d'actualité*, seconde série, in-18, Chapelot. — Général Pédoya : *L'Armée évolue*, in-18, Chapelot. — Cap. V. Duruy : *L'Education du soldat*, in-18, Chapelot. — W. de Duranti : *Le Recrutement de l'armée de mer et la loi de deux ans*, in-18, Juven. — Memento.

Le Journal de Desaix, que publie M. A. Chuquet, a trait au voyage que le général fit en Italie, en 1797. Sous les ordres de Moreau, Desaix avait été l'âme de l'armée de Rhin-et-Moselle. Blessé d'un coup de feu à la cuisse, à l'affaire de Diersheim, le 20 avril 1797, il obtint un congé qu'il employa à rendre visite à l'armée des vainqueurs de Lodi et d'Arcole. Il brûlait de connaître « Buonaparte », le rival de Moreau. Le jeune général, dont les bulletins avaient causé, selon le mot d'un contemporain, « une sorte d'éblouissement », troublait son imagination. Desaix quitta Strasbourg, traversa la Suisse et vint à Milan. L'heure était favorable : l'armée d'Italie n'était plus occupée qu'à jouir de ses lauriers. Son général heureux achevait de négocier les préliminaires de la paix. Desaix fut, par ordre, très bien reçu. Il éprouva cependant « que les généraux et le chef de l'état-major s'enveloppaient de mystère ». Ne venait-il pas de l'armée rivale? On lui conta qu'un fourgon, contenant les archives de l'armée, avait été perdu devant Mantoue. Il fallut bien se contenter de l'explication.

Esprit curieux, avide de se renseigner sur les hommes qui formaient autour de Bonaparte une cohorte d'une jeunesse incomparable, Desaix se dédommagea en multipliant ses notes sur ces élus de la fortune, qui s'annonçaient comme les maîtres de demain. Il ne néglige ni les femmes, accourues avec Joséphine et qui se trouvaient fort nombreuses à ce moment à l'armée d'Italie, ni les menus incidents, miettes de l'histoire ou traits de lumière, qui suffisent à reconstituer un événement. A Lodi, Desaix évoque, en quelques lignes, la scène du fameux passage de l'Adda. Désireux de s'instruire il note, comme une friandise, une conversation avec Monge, avec Chasseloup. Il crayonne ses impressions, pêle-mêle, sur l'armement des troupes, le théâtre, les fortifications, les monuments, les promenades, les mœurs milanaises, et ses notes au sujet de celles-ci sont à rapprocher de celles de Stendhal.

Ses portraits, en touches rapides, pressées, aideront à compléter la physionomie de certains personnages. Il écrit sur Lannes : « Brave des braves, jeune, jolie tournure, bien fait, figure pas très revenante, criblé de blessures, élégant, de beaux chevaux, de belles voitures, la plus belle d'Italie, marié. A été à Rome : le pape lui tendant la main pour la baiser, Lannes la prit et la serra fortement. » Plus loin, il nous conte une fort jolie anecdote sur ce beau Cadet de Gascogne; il nous en dit une autre, fort vilaine, sur Augereau, qui nous paraît bien invraisemblable. Mais il y a des mauvaises langues à l'armée

d'Italie; il s'y trouve même des mécontents et des envieux. Desaix venait de l'armée du Rhin, où l'on jalousait les vainqueurs d'Arcole. On se doutait que médisances ou calomnies ne tomberaient pas dans l'oreille d'un sourd.

L'existence du journal de Desaix aux archives de la Guerre était connue depuis longtemps: M. A. Chuquet a rendu un réel service en le publiant. Il contient un certain nombre de concordances avec les Mémoires de Thiébault, de Marmont, etc., ce qu'il est toujours agréable de découvrir. M. A. Chuquet a écrit une substantielle introduction qui est une étude très complète de la vie et du caractère de Desaix. Cette belle figure de soldat n'en est pas diminuée, bien que M. Chuquet nous affirme que Desaix n'était point chaste, comme l'ont laissé entendre ses panégyristes. Le savant historien a, en effet, surpris Desaix écrivant à Larrey pour lui demander « un bon suspensoir ». Décidément on ne peut rien cacher à un membre de l'Institut.

§

Voici un livre excellent : **Ce que l'Armée peut être pour la Nation**, par le lieut. d'état-major A. Fastrez, de l'armée Belge. Ce n'est pas sans prévention que j'ai ouvert ce livre. Je redoutais une de ces productions si fréquentes de la littérature militaire contemporaine, qui vous lèvent le cœur, par leur fadeur et l'esprit d'opportunisme qui s'y dissimule. Rien de cela. M. A. Fastrez est un esprit froid, lucide : il ne se paie pas d'illusions, il ne se consume pas en regrets. En présence de faits positifs, il préconise en toute simplicité ce qu'il faut faire, si l'on veut avoir une armée digne de ce nom. Le fait d'observation qui lui sert de point de départ est celui-ci : « Toute notre éducation, toute notre vie moderne nous éloignent de l'héroïsme. » Partant, il faut plus de soins, plus d'intelligence pour former un soldat aujourd'hui qu'on ne le suppose à première vue.

L'entraînement physiologique est une première condition à réaliser; elle n'est pas l'essentiel. C'est en cela que ce livre est méritoire et qu'il constitue un véritable catéchisme de l'officier moderne, car M. A. Fastrez montre, avec des arguments autres que des raisons de sentiment, que le travail de façonner une âme héroïque à une recrue est une tâche autrement difficile que de l'entraîner aux sports les plus violents. M. A. Fastrez est Belge : je veux dire qu'il a le bonheur d'ignorer nos divisions mesquines, nos aigreurs politiques. L'esprit de parti mêle presque toujours, chez nous, quelque chose d'irritant aux questions les plus élevées. Eh bien, ce livre échappe à ce défaut ; ce n'est pas un mince avantage. Son auteur peut ainsi rétorquer, en s'appuyant sur des faits, les arguments de M. Richet, de Jean de Bloch, ce dernier qui a contribué à répandre les erreurs les plus grosses parmi le monde des Pacifistes. Il est aussi important

qu'autrefois de donner à un soldat le goût du sacrifice, de l'héroïsme. Or cela exige du temps et des méthodes spéciales. Ces méthodes spéciales s'appliquent aussi bien à la période qui précède l'entrée à la caserne : « Quand l'éducation par la famille, par l'école, par le milieu aura donné tous ses résultats, l'armée deviendra comme l'Ecole supérieure de perfectionnement des qualités physiques et morales ; chacun viendra y chercher son brevet « d'homme normal », adapté à ses conditions effectives d'existence et capable par là du plus grand travail utile. » Ainsi l'armée moderne, « fruit d'une amélioration générale de la société », peut et doit devenir « une école d'énergie et d'initiation ». Et, pour ce faire, M. A. Fastrez ne recommande pas de donner aux soldats une éducation autre que celle qui est seule capable de les préparer le plus directement à leur rôle. C'est une éducation virile qu'il est nécessaire de leur inculquer. Notre romantisme, notre sentimentalisme n'ont pas faussé l'esprit scientifique ni énervé l'âme de soldat de M. A. Fastrez. Il est aussi éloigné des sensibleries humanitaires que des puérilités du chauvinisme. C'est pourquoi son livre nous paraît être le livre bien venu, désirable pour éclairer définitivement le problème du service militaire. Edité par l'Institut sociologique de Bruxelles, il faut louer celui-ci d'avoir confié à un officier le soin d'écrire un tel ouvrage. Est-il nécessaire d'ajouter qu'un tel patronage est un garant de l'esprit et de la culture scientifiques de son auteur ?

§

C'est un livre curieux, nouveau par beaucoup de côtés que la traduction qu'a donnée M. L. Leroy du travail d'un curé de Brunn, M. Alois Slovak, sur la *Bataille d'Austerlitz*. Cet ecclésiastique a eu l'idée de dépouiller les archives paroissiales des villages tels que Monitz, Aujezd, Telnitz, Pohrlitz, etc., où séjournèrent les troupes avant et après la bataille. Il en a extrait les curieuses impressions, qui y furent consignées sur le vif par les prêtres, desservants de ces localités. Les détails typiques, les traits de mœurs y foisonnent. Cela a la saveur des choses vues. Il s'en dégage un tableau d'ensemble de la guerre, avec ses mouvements de troupes, leurs allées et venues, leur vie en cantonnements, qui est très saisissant. On y trouvera une lettre curieuse de Milhaud, le général des cuirassiers.

M. Alois Slovak ne s'est pas contenté de restituer ainsi, à l'aide des traditions locales, ce magnifique tableau des journées d'Austerlitz. Son œuvre, en se bornant là, fût restée suffisamment originale. Il a tenu à relever ce qu'il appelle une erreur historique. Pour M. Slovak, comme pour tous les habitants de Monitz et autres lieux, l'histoire des fuyards russes, noyés dans les étangs de Satschan et de Monitz, dont la glace aurait été rompue par les boulets de l'artillerie

française, serait une pure légende. Tant mieux, s'il en est ainsi. Mais les textes que cite M. Slovak à l'appui de sa thèse ne paraissent pas très probants. Qu'il n'y ait pas eu 2000 Russes noyés dans l'étang de Satschan, cela est fort probable; mais qu'il n'y en ait eu que trois, cela paraît aussi excessif, quand les registres des paroisses avouent 130 chevaux noyés et un nombre assez considérable de canons embourbés. La raison des protestations des villages contre la légende des étangs, changés en charniers, M. Slovak nous la laisse entendre un peu malgré lui. Dans les jours qui suivirent la bataille, les Viennois refusèrent d'acheter les magnifiques carpes et les plantureux brochets que les paysans de Monitz apportaient au marché de la capitale. Les bons Viennois auraient pris en horreur un poisson, engraissé de cadavres des victimes de la guerre. C'était la ruine pour les bonnes gens des villages riverains. Les autorités de ces villages réclamèrent des enquêtes. Napoléon donna l'ordre de faire vider l'étang de Satschan. Le moyen parut trop radical. On implora le grand empereur pour qu'il fît suspendre un ordre aussi dangereux. Ce qui fut fait. Les pêcheurs s'accordèrent à faire connaître à tous les alentours que décidément, on n'avait trouvé dans l'étang que des cadavres de chevaux, et, par surcroît, trois cadavres russes embourbés dans les roseaux. Ainsi, les carpes et brochets des étangs de Satschan et de Monitz furent peu à peu réhabilités sur les marchés de Vienne. Tout cela est de mince importance aujourd'hui. Il n'était cependant pas inutile de noter comment une histoire de carpes et de brochets vient colorer à sa manière les données qu'on croyait exactes sur les dernières heures de la journée d'Austerlitz. Les lecteurs de M. Alois Slovak trouveront peut-être, avec nous, qu'il est malgré tout possible de mettre d'accord les affirmations si nettes, si précises de Séruzier et de Marbot avec les protestations des pêcheurs de Satschan.

§

Des pages de M. le général H. Bonnal ne sont jamais négligeables. Dans la seconde série des **Questions militaires d'actualité**, se retrouvent les qualités habituelles de vigueur, de netteté et d'indépendance de l'auteur de *l'Esprit de la Guerre moderne*. Il fait bon de lire des chapitres comme ceux de *la Discipline*, *du Caractère chez les chefs*, etc. « Un danger plus grave menace l'officier de haute valeur, dit M. le G. Bonnal, quand il tombe sous les ordres d'un *minus habens* jaloux, par nature, de toute supériorité. » C'est la raison de la médiocrité du commandement sous la 3e République. Aucune gérontocratie n'a jamais aimé les qualités viriles de la jeunesse ; elle les juge impertinentes. Or, l'Evangile de ces derniers jours disait par la bouche de M. Maujan parlant à un banquet d'instituteurs : « Votre droit à la dignité est absolu, nous

le rendrons intangible. Ce que vous êtes fondés à réclamer, c'est une charte contre le népotisme et l'arbitraire. » La République est le temps des promesses que l'on ne tient pas toujours. Espérons tout de même ; si l'on fait un jour l'effort de donner cette charte aux instituteurs, il n'en coûtera pas beaucoup plus, je pense, de l'octroyer au corps entier des officiers.

M. le général Pédoya vient d'écrire aussi un petit livre : **l'Armée évolue**, où il dit son fait à la Discipline qui faiblit, à l'antimilitarisme qui se lève, et à l'antipatriotisme qui aboie... Et la caravane passe. Le citoyen général Pédoya est plein de bonnes intentions. Il veut concilier des choses inconciliables. Qu'on lise les bonnes pages de M. le général Pédoya.

M. le capitaine V. Duruy a réuni en son **Education du soldat** quelques moyens pratiques de relever le moral du soldat et de parfaire son éducation à la caserne. Ces moyens sont vieux comme les rues ; M. le cap. V. Duruy ne cherche point à dissimuler qu'ils étaient forts en honneur dans l'armée d'autrefois. Il s'efforce de les remettre en faveur, en les modernisant.

De tous ces moyens, les *Maisons du Soldat* nous paraissent devoir donner les meilleurs résultats. On tourne dans un cercle vicieux en cherchant à fixer le soldat à la caserne, pendant ses heures de liberté. Il suffit que les heures où il est astreint d'y rester soient bien employées. *Le Temps* nous racontait, il y a quelques jours, l'histoire d'un brigadier qui a pu apprendre à ses recrues, pendant des mois, la manœuvre de lever la crosse en l'air et les pensées choisies de M. Hervé. On n'a fini par le savoir que parce que les recrues ont protesté. Cela se passait dans une garnison de l'Est. Voilà qui en dit long sur la vie à la caserne. Il serait plus profitable au bien de l'armée que les officiers suivissent les exercices de leurs hommes; les transformer en conférenciers agricoles, hygiénicoles ou morticoles est de moindre importance.

Sur un sujet aride, **le Recrutement de l'Armée de Mer et la Loi de deux ans**, M. W. de Duranti a écrit un petit livre agréable, facile, où, sans aligner des chiffres imposants, il a su exposer avec clarté le mécanisme fort compliqué du recrutement de notre armée navale, ainsi que celui des marines étrangères. On y trouve, en outre, analysé et commenté, le projet de loi que la Marine se propose de substituer à son ancien mode de recrutement. Cela, c'est une primeur... qu'on ne reverra peut-être plus de longtemps.

Memento. — Je ne fais que signaler aujourd'hui le beau livre de M. L. Tuety, *les Officiers sous l'Ancien régime*, et celui sur *la Guerre de Vendée, mémoires de la comtesse de la Bouëre* (Plon), dont je parlerai dans ma prochaine chronique.— *Journal des sciences militaires* (janvier): Cap. Buhat, *Masséna à Ebersberg*, curieuse étude de psychologie militaire; (fé-

vrier), un article qui fera quelque bruit : *la Théorie moderne de bataille : défensive-offensive n'a aucun fondement historiqne,* du cap. Huyghé. — *Revue d'Histoire* (janvier) : La campagne de 1794 à l'armée du Nord. La cavalerie en Italie, 1796-97. La guerre de 1870-71 : l'investissement de Paris. — *Revue militaire des Armées étrangères* : La Bataille du Yalu. La nouvelle loi d'organisation militaire de la Suisse, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Le Congo belge. — La question de l'opium. — Georges Toqué : *Les Massacres du Congo,* Paris, Librairie mondiale. — P. A de Salinis : *Le Protectorat français sur la côte des Esclaves,* Paris, Perrin. — Paul Gaffarel : *La Politique coloniale de la France de 1789 à 1830,* Paris, Alcan. — La réduction des dépenses militaires aux colonies. — Jean Ricquebourg : *La Terre du Dragon,* Paris, Sansot. — Jean Ajalbert : *Bas de soie et Pieds nus,* Paris, Bibliothèque générale d'édition. — *La Dépêche d'Orient* et *la Politique indo-chinoise.* — *Un menu chinois* — Memento.

Le Courrier Européen, en janvier dernier, a cité la définition de **l'Etat du Congo** donnée jadis par M. Rolin Jacquemyns, fondateur de l'Institut de droit international. Voici cette définition : « Une colonie internationale *sui generis* fondée par l'association internationale du Congo dont le généreux promoteur a été investi, par la reconnaissance et la confiance de tous les Etats civilisés, du pouvoir et de la mission de gouverner, dans l'intérêt de la civilisation et du commerce général, des territoires africains dans certaines limites conventionnelles. » *Le Courrier Européen* constatant ensuite que, sur 2511 habitants européens au 1er janvier 1905, le Congo belge ne comprend que 1410 Belges, conclut : « *En fait et en droit,* l'Etat du Congo est une colonie *internationale,* et tous les gouvernements qui s'en occupent sont parfaitement fondés à le faire. »

Je crois bon de m'inscrire en faux contre cette conclusion, qui n'est fondée ni en droit, ni en fait, et je persiste à douter du droit bénévolement accordé à « tous les gouvernements », c'est-à-dire, à l'Angleterre, de s'occuper du Congo belge.

L'association internationale du Congo s'était, dès 1883, efforcée de se faire reconnaître par les Puissances comme Etat souverain. Elle y réussit d'abord auprès du gouvernement des Etats-Unis (22 avril 1884) et successivement les Puissances suivirent l'exemple donné par le gouvernement de Washington : l'Angleterre (16 décembre 1884), l'Italie (19 décembre 1884), l'Autriche-Hongrie (24 décembre 1884), l'Allemagne (3 novembre 1884), les Pays-Bas (29 décembre 1884), l'Espagne (7 janvier 1885), la France (5 février 1885). Il faut rappeler, d'ailleurs, que, lorsque l'association s'adressa à la France, le 23 avril 1884, par l'intermédiaire de M. Strauch, son président, elle écrivit à M. Jules Ferry une lettre aux termes de laquelle elle s'en-

gageait à nous donner *un droit de préférence* « si, par des circons-« tances imprévues, elle était amenée un jour à réaliser ses posses-« sions ».

Le 23 février 1885, la conférence de Berlin reçut notification de la reconnaissance de l'association *comme Etat souverain* par toutes les Puissances et donna son adhésion à cette reconnaissance dans son protocole final. L'Etat indépendant était né. Les Chambres belges autorisèrent, au mois d'avril 1885, le roi Léopold à en devenir le Souverain et, le 1er août suivant, le roi notifiait la constitution de l'Etat en même temps qu'il annonçait que l'*Union* entre la Belgique et l'Etat était exclusivement *personnelle*.

D'origine internationale, le nouvel Etat avait donc cessé, dès lors, d'être international en droit.

En fait, si un gouvernement était fondé un jour à s'occuper de l'Etat indépendant, ce serait la France seule. La convention du 29 avril 1887 était accompagnée d'une importante déclaration établissant que le droit de préférence de la France ne pouvait être opposé à la Belgique, mais que l'Etat du Congo ne pourrait céder ces mêmes possessions à la Belgique, *sans lui imposer l'obligation de reconnaître le droit de préférence de la France pour le cas où elle voudrait elle-même le réaliser*.

La question s'est posée, de nouveau, au moment où le roi Léopold, ayant légué l'Etat à la Belgique par testament du 2 août 1889, fit déposer par ses ministres, le 9 janvier 1895, un projet de cession immédiate de son domaine africain à la Belgique. Ce projet déposé amena la conclusion d'un accord établi, le 5 février 1895, entre M. Hanotaux et le baron d'Anethan et reconnaissant encore notre droit de préférence. Enfin, plus récemment, lors de la signature, au mois de juin 1906, des décrets destinés à introduire dans l'Etat indépendant les réformes demandées par la Commission d'enquête du Congo, le Roi eut l'occasion de déclarer que « les documents échan-« gés entre l'association internationale, l'Etat indépendant et le gou-« vernement de la République conservaient leur valeur ».

Donc, le droit de préférence accordé à la France et opposable à toutes les autres Puissances, sauf à la Belgique, dont le roi Léopold est le souverain, ne saurait être contesté.

Une intervention internationale pourrait seulement se produire si la Belgique et la France renonçaient à leurs droits. Il serait alors difficile, pour donner un gouvernement à l'Etat indépendant, de faire appel à ses « nationaux ». Les sujets appartenant à un continent européen ou à un continent extra-européen qui ont usé, pour acquérir la « nationalité congolaise », des facultés du décret du 27 décembre 1892 et du titre I du Code civil, sont en infime minorité.

Alors, peut-être, mais *alors seulement*, pourrait-on provoquer une

conférence où siégeraient les diverses Puissances signataires de l'Acte de Berlin, et moralement responsables d'un état de choses qu'elles ont contribué à créer. Encore, cette conférence ne s'imposerait-elle pas de façon absolue, car on peut aller jusqu'à soutenir que l'Etat indépendant n'est pas une création de la conférence à Berlin.

En effet, il existait, avec tous ses droits, antérieurement à la séance où il fut accueilli avec des paroles de bienvenue, et la *Grande-Bretagne* notamment *l'avait reconnu* en signant avec lui un traité en bonne et due forme, dès le 16 décembre 1884 alors que la séance de reconnaissance solennelle est du 23 février 1885. En droit, donc, l'Etat du Congo n'est pas un Etat international, et si notre gouvernement n'est pas tout à fait imbécile et ne se prête pas aux menées anglaises, il ne le redeviendra pas. En fait, il y a peu de Belges dans l'Etat indépendant. Mais y a-t-il beaucoup de Français dans notre Congo? Moins certainement qu'il n'y a de bons Juifs dans les journaux réactionnaires pour défendre le catholicisme !

J'insiste, un peu trop peut-être, sur cette question de l'Etat indépendant, qui est aride. Mais n'est-elle pas à l'ordre du jour ? Puis, les questions de ce genre, dont la solution peut avoir d'énormes effets, sont obnubilées à plaisir par les gens qui, en toute honnêteté, j'en suis sûr, mais avec une absence de conservatisme national qui effraie, tranchent les difficultés de la politique extérieure en obéissant à des considérations exclusivement humanitaires, alors que des textes précis sont là, qu'il suffit de lire. Mêmes nuages amassés sur la **Question de l'opium**. Depuis des mois, des gens vertueux somment le gouvernement de supprimer la régie de l'opium en Indo-Chine, et basent leurs attaques sur ce fait que la Chine elle-même combat l'opium *chez elle*. Voyons les faits : Le 12 mai 1907, en effet, toutes les fumeries, sans exceptions et sans délai, sont fermées à Shanghai et à Canton (qui consomment l'opium anglais de l'Inde) et décrets impériaux et arrêtés des vice-rois se succèdent pour bannir le vice et ses fournisseurs. Or, à la même époque, le 17 juin, le bureau impérial des Finances, crée, pour 1908, un enseignement officiel de la culture du pavot à opium, et, le 27 juin, le bureau de la taxe consolidée fait savoir « que la culture du pavot n'a pas à être discontinuée et les terrains de culture du pavot sont exemptés de taxes ». Que conclure? Que les Chinois sont des gens bien bizarres?

Mais, revenons au Congo. Dans un livre qu'à tort son auteur voulut scandaleux, alors qu'il lui suffisait d'être une émouvante confession, M. Georges Toqué nous raconte **les Massacres du Congo**. J'ai dit autrefois, d'une façon générale, ce que je pensais de ces manifestations. Je n'y reviendrai pas. Mais, je veux citer la dernière page de ce livre. Elle est profondément émouvante et évocatrice de désillusion :

« Peut-être maudirai-je encore les ardents soleils et passerai-je « des heures douces aux clairs de lune éblouissants. Peut-être... « Mais, aujourd'hui, c'est le regret des heures de belle jeunesse « perdues : heures rouges, heures noires... C'est le dégoût amer, « profond, à pleine âme, de la terre lointaine : la terre d'Afrique ; « la terre qui ne veut pas de nous et qui se refuse ; la terre où nous « apportons, plus fortes que nous et malgré nous, la mort et la « corruption ; la terre qui fait des faibles, des névrosés et des fous, « la terre qui brûle le sang et vide le cerveau des forts ; la terre où « ceux qui croient et ceux qui restent ont leur place marquée, tôt ou « tard, ici ou là ; la terre des dévouements inconnus et des morts « inutiles ; la terre des lâchetés et des haines ; la terre de désolation « la terre d'exil ; la terre qui ment, la terre qui tue. »

Ce même continent noir inspire également à M. P.-A. de Salinis des considérations sur le mode mineur. Sous ce titre : **le Protectorat français sur la côte des Esclaves**, il nous raconte la campagne du Sané (1889-1890), et la conquête du Dahomey. Ce livre est un splendide motif d'imprécations contre les politiciens que vitupère également l'amiral de Cuverville, son préfacier. Ecoutons d'ailleurs l'amiral : « Ce fragment d'histoire contemporaine éclaire la politique extérieure *néfaste* d'un gouvernement *athée* ». L'amiral cite encore cette phrase lapidaire de Georges Milhaud : « La maçonnerie est le vestiaire où l'on ôte d'abord ses croyances avant d'en revêtir d'autres qui sont en majorité celles de l'étranger. » Après cela, l'auteur nous conte la conquête du Dahomey de façon, d'ailleurs, fort intéressante. Il nous rappelle les débats de la Chambre au mois d'avril 1892. C'est tout à fait semblable aux récents débats sur le Maroc. Seulement, en 1892, M. Pichon, alors député, combattait la politique coloniale avec la même véhémence qu'il avait apportée quelque temps auparavant à approuver l'assassinat du Tzar. Cela n'a, d'ailleurs, aucune importance. M. de Salinis a bien tort de s'irriter de tels propos et de maudire ce pauvre M. de Freycinet, si patriote cependant (mais bien mauvais homme de gouvernement, concédons-le-lui). Avec des études de ce genre, quel que soit le parti pris qui en dicte l'esprit et les conclusions, s'élabore peu à peu toute une série d'ouvrages qui permettront d'écrire un jour un historique complet de la colonisation. Mais, avant même que la série des monographies soit achevée, des synthèses sont tentées et aussi des essais de mise au point des grands mouvements coloniaux. C'est ainsi que M. Paul Gaffarel consacre une magistrale étude à la **Politique coloniale en France de 1789 à 1830**. M. Gaffarel est un vétéran des questions coloniales. Ses études africaines sont universellement connues et appréciées. Dans l'étude qu'il fait paraître

aujourd'hui il s'est attaché à montrer les liens étroits qui de tout temps ont uni la politique coloniale de la France et sa politique extérieure. En fait, ces deux politiques sont à tel point connexes et réagissent si fortement l'une sur l'autre qu'autant vaudrait renoncer à semblable dualisme. Les traités de Vienne réglèrent le sort de nos colonies. Et c'est là le plus fort argument en faveur de la **réduction de nos dépenses militaires aux coloni es**, question qui se posa récemment avec acuité au Parlement. Il est bien évident qu'un revers continental suffit à entraîner la perte de nos colonies qu'il suffit dès lors de protéger avec de simples forces de police. Revenons au livre de M. Gaffarel. Je retiendrai surtout le chapitre consacré à Napoléon Ier et à ses projets sur l'Hindoustan. Il est fort intéressant et mériterait même de plus longs développements : la conquête de l'Inde fut le rêve de tous les conquérants. Est-ce que les hommes « les plus représentatifs » éprouveraient l'invincible besoin de s'assurer la domination du terroir gigantesque qu'on suppose avoir été la matrice de l'humanité ? Ce serait un « retour » comme un autre, que prédit d'ailleurs Arjuna dans la Baghavad Gita.

Les lignes que j'ai consacrées à la littérature coloniale m'ont valu l'envoi d'un volume, **la Terre du Dragon**, que l'auteur, M. Jean Ricquebourg, m'adresse du Cambodge. Quand il parut, l'an dernier, le *Mercure*, paraît-il, en parla peu ou prou. Je confesserai volontiers que ce volume m'a intéressé encore que les nouvelles qui le composent soient inégales. Celle intitulée *la Rizière de Trân Câu* est parfaite. M. Jean Ajalbert, dans **Bas de soie et Pieds nus**, fait suivre des nouvelles fort parisiennes, et, par suite, en dehors de ma compétence, d'une série de *Pas dans la brousse*, qui sont fort bien contés, et m'ont rappelé les bonnes pages de *Saovantï*. Le mariage de Mlle Blanc-d'œuf, notamment, est un épisode délicieux. Ainsi, voilà encore tout un ensemble de documents sur l'âme annamite. Que de livres! Cela ne suffit pas. Voici deux journaux qui se fondent pour nous entretenir des choses d'Orient et d'Extrême-Orient; *la Dépêche d'Orient*, avec M. Alexandre Hepp, *la Politique indo-chinoise*, avec M. de Ponvourville. Salut cordial à ces deux nouveaux confrères et puissent-ils mener à bien leur programme asiatique ! L'âme chinoise les préoccupe à juste titre. Voici le menu d'un dîner chinois qui, comme document à cet égard, vaut bien deux années du meilleur des périodiques :

MENU D'UN DINER CHINOIS

Les quatre premiers mets :

1. Nageoires de requin cuites avec de la chair de crabes de mer.
2. Vessie de turbot à la sauce.

3. Nids d'hirondelles.
4. Filets de morue.

Les entremets servis dans 4 bols :

5. Poulpes.
6. Canard bouilli aux épices.
7. Vessie de turbot bouillie.
8. Cervelle de poisson accommodée avec de la chair de poulet pilée.

4 assiettes ovales :

9. Pattes de canards désossées aux champignons.
10. Poulet sauté aux champignons.
11. Blanc de poulet aux champignons jaunes.
12. Pigeonneaux grillés.

4 grands bols :

13. Champignons royaux.
14. Pigeons accommodés aux épices.
15. Petits mollusques de mer sautés.
16. Morceaux de viande bouillie.

8 petites assiettes :

17. Pépins de pastèque grillés.
18. Amandes.
19. Ecrevisses.
20. Œufs conservés dans la cendre et aromatisés.
21. Côtelettes de porc.
22. Foie de porc.
23. Oranges chinoises.
24. Pamplemousses.
25. *4 assiettes de gâteaux chinois assortis.*
26. Crème sucrée aux graines de lotus.
27. Quatre bols de mets variés pour manger le riz.
28. Soupe chinoise.
29. Champagne et biscuits français.

Memento. — M. Edouard Renard raconte de façon intéressante le *Voyage de Tanger à Fez* de M. de Miramont. Cela ne vaut pas la randonnée du général d'Amade à Settat. L'auteur exprime le vœu que son récit inspire aux lecteurs la curiosité du Maroc. Qu'Allah l'exauce! — Dans les *Annales des sciences politiques,* M. René Ferry consacre une étude consciencieuse et documentée aux *voies de pénétration et de communication en Afrique occidentale française.* — M. Henri Picard étudie savamment *le traitement et la prophylaxie de la maladie du sommeil,* qui sévit actuellement au Congo. J'ai vu sous verre une mouche tsé-tsé. Elle ressemble, en plus petit, à nos taons d'Europe. — M. Henry Hubert publie une brève mais substantielle étude sur la *Géologie du Dahomey.* — Enfin, M. Peyraud expose *les Dessous de l'affaire des Comores.* L'auteur est hostile au rattachement à Madagascar.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Phalange, Les Chimères : les précieux de 1885 et ceux de 1908 ; souvenirs de M. F. Vielé-Griffin, opinion de M. G. Apollinaire, vers de M. G.-R. du Costal, prose de M. Claude Roger-Marx. — *La Revue :* l'art des détectives. — *La Revue de Paris :* vers posthumes à la mémoire de Ch. Guérin. — Memento.

Dans **la Phalange** (15 janvier), M. F. Vielé-Griffin publie une page d'histoire littéraire qui n'est pas sans intérêt : *les Précieux de 1885*. Il y apporte assez de bonne humeur. Vous allez voir :

Un souvenir dont je ris encore : jeunes et assez enclins à la gaieté, nous composâmes en alexandrins nourris de ce style nouveau un « toast funèbre ». Un de nos amis voulut communiquer cette page (tant il la trouvait réussie) à un parent curieux de littérature et résidant en Alsace. C'était avant l'affaire Schnébelé. La surveillance était vigilante en Alsace-Lorraine, dont la double frontière se hérissait de baïonnettes. Aussi bien la copie du texte funèbre n'arriva-t-elle pas à destination : interceptée, à bon droit, somme toute, par le cabinet noir prussien, elle fut confiée, nous le sûmes par la suite, au service du déchiffrement des cryptogrammes. On se plaît à imaginer le labeur ingrat de l'honnête fonctionnaire germanique chargé de trouver le sens international de cette œuvre de fantaisie; nous y étant essayé nous-même, en compagnie de quelques amis, nous restâmes épouvanté du sens allusoire et riche en conséquences diplomatiques de ce nonsens traité avec quelque subtilité.

Il y a quelques précieux, en 1908, dont les poèmes sont des rébus. Ils ont à peine raison d'écrire pour n'être point compris, s'ils n'ont rien à annoncer au monde et veulent pourtant écrire.

A propos d'un livre de M. Jean Royère, qui est un philosophe de talent, M. Guillaume Apollinaire remarque : « Cette langue est claire comme les flammes de la Pentecôte et ces poèmes sont plus beaux à cause de leur obscurité. » Je note ces mots sans juger *Sœur de Narcisse nue*, l'œuvre de M. Royère, qui les a inspirés. Je ne connais pas ces poèmes. « Ils sont plus beaux à cause de leur obscurité », voilà ce qui peut choquer aujourd'hui. Et ne vous méprenez pas ; plus avant, M. G. Apollinaire écrira : « On n'a pas à s'occuper de la clarté. » Il insiste, en outre :

On a trop souvent voulu nous faire croire que les Français n'aimaient pas la beauté pour elle-même, mais surtout à titre de renseignement. Le goût français est autrement raisonnable. Nous ne voulons plus d'un *lakisme* insensé. Sous couleur d'aimer la nature, la science et l'humanité, trop de jeunes gens ont gâté leur art par un enthousiasme écœurant. En France, plusieurs générations littéraires qui pouvaient s'approcher de la perfection en ont été écartées par l'influence de la littérature anglaise, si riche, si attrayante, mais pleine de vérités inutiles.

Que des lettrés, que des hommes cultivés, en arrivent à nier que la clarté soit essentielle à la beauté, cela semblerait une fâcheuse plai-

santerie, rien de plus. Mais de jeunes hommes qui se préparent à écrire sont dupés. Ils veulent être originaux et, pour y parvenir, très ingénûment, ils assemblent des mots dans un ordre bizarre. Ce mélange barbare peut cacher une toute petite idée neuve, qui eût été charmante, exprimée simplement, dans sa fraîcheur, avec toutes les finesses qu'autorise l'évolution normale de la langue.

Voilà des jeunes gens, par exemple, qui fondent une « revue littéraire », **les Chimères** (1er février). Ils ont le goût parfait de ne pas publier de programme ni de manifeste. Quelques-uns montrent un véritable talent : MM. V. Muselli, Michel de Gramont, etc... Mais qu'allez-vous penser de ces vers de M. Guy Robert du Costal? Je les reproduis tels que la revue les imprime :

STANCES

Se sont flétries les roses... dans l'attente
S'est effeuillé l'essor serré des baumes
Et se sont courbées les touffes ardentes
Pleurant les larmes vaines de l'arôme...

. . . . . .
. . . . . .

Se flétrit d'ennui notre âme tremblante
Car le temps est mort de la moissonnée,
S'endort la pensée de douleur dolente
Et s'est incliné notre espoir fané...

Voulez-vous maintenant un exemple de prose ? Je l'emprunte à la « divagation première », des *Quatre divagations du docteur Olocronosse.* L'auteur en est M. Claude Roger-Marx. J'ai le plaisir de le connaître assez pour affirmer qu'il parle avec intelligence de philosophie et d'art. Nous eûmes ensemble, il me souvient, une conversation, chez moi, sur Baudelaire. Et nous admirions tous deux le poète. Mon interlocuteur s'exprimait clairement, je vous l'assure. Et encore, on rature, en parlant, il peut y avoir doute, le mot juste peut ne pas venir. M. Claude Roger-Marx, écrivain, a-t-il trop raturé, craignait-il la banalité de l'historiette dont il pensait faire une œuvre rare ? Il a écrit cette invraisemblable prose dont il sera le premier à condamner les excessives inversions, le maniérisme disgracieux, s'il veut bien lire une page de Buffon, de La Bruyère, de Renan, de M. Maurice Barrès ou, s'il lui plaît mieux, de Gautier, de Hugo, de M. R. de Gourmont ou de M. R. Boylesve... Oui, un jeune homme, qui aime les Lettres et ne va pas au café, a écrit ceci :

Sur ce, le docteur Olocronosse souleva sa jambe droite qu'il avait longue, la porta sur la gauche et, cinq minutes durant, tourna ses pouces alternativement dans les deux sens...

Et réfléchit...

Et se regarda devant la glace : Minable lui parut alors sa mine, lamen-

tables ses yeux en boules de loto qui s'agitaient dans leurs cercles noirs, et misérable sa moustache inculte et brune qui descendait plaintivement sur ses joues maigres. Lors il se rit pourtant du costume tragique et grotesque dont il avait affublé son squelette ; sur son crâne chauve et luisant il enfonça plus avant la calotte sarde et haute de velours rouge sur laquelle sa fantaisie avait brodé la tête énigmatique d'une chouette ; et se délecta en regardant aussi le reste de son accoutrement en même étoffe sanglante et qui le sanglait à la taille. Et, à l'instar des sages de l'Inde, passa un bon moment à contempler rêveusement le bouton symbolique et sans utilité pratique qu'on avait fixé au centre de la susdite robe de chambre et qui figurait un nombril d'or d'où partaient en tous sens de multiples radiations.

Songea au système solaire, se dit qu'il était lui-même, Olocronosse, le centre de la terre et du monde, mais fut bien vite repris par le doute universel, souffla sa lampe et regarda par la fenêtre Altaïr, Sirius et Betelgeuse...

Ferma les yeux en ouvrant la bouche vers le ciel, et s'imaginant, avec la puérilité des savants, que les étoiles allaient lui tomber toutes fondantes dans le bec, comme de petits bonbons d'or et d'argent. Puis, pliant en deux son grand corps chétif, prétendit que les effluves des constellations étaient trop salés et expectora une fort grande quantité de salive avec laquelle se mit à jouer la lune amoureuse en y trempant ses doigts blêmes.

Ayant assez de ce jeu bizarre, Olocronosse bâilla en songeant aux décrochements improbables des mâchoires...

Je me suis laissé aller à citer ce morceau, parce que je crois bien avoir écrit, naguère, d'un style aussi ridicule. Je conservais cependant les sujets dans mes phrases, si biscornues et tarabiscotées qu'elles fussent. C'est en mémoire d'elles que je voudrais tenter de détourner les jeunes hommes de 1908 d'imiter les travers que les jeunes hommes de 1895 imitaient des « précieux de 1885 ». Vraiment, on n'a pas le droit de perdre son temps; car qui sait ce qu'il en aura?...

§

Les deux renseignements ci-après proviennent d'un curieux article de M. le Dr R. Romme : *l'Art des détectives modernes*, paru dans **La Revue** (1er février) :

Ce serait avancer une banalité que de dire qu'un détective, qu'un juge d'instruction doit être psychologue. Mais il y a psychologie et, aujourd'hui, il est question de mettre à contribution, dans l'interrogatoire des inculpés, certaines méthodes de psychologie expérimentale. Celle qui a été récemment proposée et mise en œuvre par le professeur Munsterberg, est basée sur le phénomène de l'association d'idées. Voici en quoi consiste son procédé :

Sur une feuille de papier on écrit une série de mots, les uns indifférents, d'autres ayant un rapport direct ou indirect avec le crime commis. On présente cette liste à l'inculpé, en lui demandant de prononcer à haute voix les mots qui, par association d'idées, lui viennent à l'esprit à la lecture de chaque mot inscrit. On constate que pour les mots indifférents la réponse

vient presque tout de suite. Au mot : « encre », par exemple, l'inculpé mettra une fraction de seconde pour répondre : « papier », « plume », « écrire », ou quelque chose d'analogue. Ses réponses se succéderont encore avec la même vitesse aux mots significatifs, s'il est innocent. Au mot « couteau », il répondra, sans hésiter,« sang », « couper », « cœur ». Mais s'il est coupable, il évitera soigneusement les mots ayant quelque rapport avec son crime, ou bien il ne les prononcera qu'après réflexion, en hésitant, avec du retard.

Ce retard sera parfois médiocre, mais il existera toujours. Aussi, pour le calculer très exactement, le professeur Munsterberg a-t-il inventé un petit appareil électrique qui se place entre les lèvres de la personne qu'on interroge. Il est construit de telle façon que le moindre mouvement des lèvres, fait pour parler, rompt le courant qui commande, d'un autre côté, un mouvement d'horlogerie dont l'aiguille tourne sur un cadran divisé en dixièmes de seconde. Un coup d'œil sur le cadran permet alors de voir le temps que l'inculpé met à répondre aux mots indifférents ainsi qu'à ceux qui peuvent avoir quelque signification précise.

Pour identifier les cadavres rendus absolument méconnaissables par un long séjour dans l'eau, le professeur Minovici a imaginé un procédé fort curieux qui consiste en ceci :

On commence par rendre au cadavre son regard. Les globes oculaires manquent-ils totalement, on place dans les orbites vides des yeux artificiels. Si les yeux sont simplement affaissés, on injecte dans chaque œil une petite quantité de glycérine qui a pour effet de rendre les yeux saillants et de faire apparaître l'éclat, le brillant de la cornée.

On s'occupe ensuite de la revivification de la face. Pour faire disparaître l'aspect bouffi et violacé qu'elle présente chez les noyés, on l'enduit de vaseline, puis d'une couche de poudre de talc et on procède à un léger massage. Si cela ne suffit pas, on pratique avec un bistouri, dans la bouche, une incision allant d'une pommette à l'autre et, avec un tampon de ouate, on exerce sur le visage des pressions destinées à expulser les gaz qui infiltrèrent les tissus. Il ne reste plus qu'à colorer les lèvres avec une solution de carmin. La photographie reproduit alors très exactement les traits que la victime avait de son vivant.

§

La Revue de Paris (1er février) accompagne de la note que voici la publication d'un fort beau poème de feu Albert Thomas écrit le 30 mars 1907 *A la mémoire de Charles Guérin :*

Le 22 janvier 1904, il nous écrivait : « J'ai entrepris un grand ouvrage : *le Poème du Désir et du Regret*... J'ai tenté ce que ne tentent pas la plupart des poètes mes contemporains, une œuvre d'haleine un peu longue, un tout. Le tout n'est pas complet ; mais il le sera, sans doute, au printemps... » Le 17 mai de la même année : « Je crains bien maintenant de ne pouvoir terminer mon œuvre avant l'automne... » Le 31 janvier 1905 : « J'espère finir au prochain printemps *le Poème du Désir et du Regret*... » Le 9 juin : « Je n'ai pas encore achevé... »

Il l'a pourtant achevée, cette tâche où il avait mis tant de soins et tant d'espoirs, quand meurt, le 17 mars 1907, l'auteur du *Cœur solitaire* et du *Semeur de Cendres,* son ami Charles Guérin. Il improvise alors, pour la placer au fronton de son ouvrage, la dédicace harmonieuse qu'on va lire. Et lui-même, à peine deux mois plus tard, le 18 mai 1907, il est frappé, comme si la mort voulait reconnaître et consacrer la sincérité du poète.

Cela est infiniment douloureux. Le poème est une œuvre digne de celui qui l'a inspiré. Nous en reproduisons les derniers vers avec émotion :

Je suis vivant, je vois le printemps refleurir,
Je goûte l'air sucré, je bois le vent ; les roses
Me jettent leur odeur enivrante; je puis
Reposer mes regards sur des yeux alanguis,
Baiser violemment des lèvres entrecloses,
Caresser d'une main savante le dessin
Harmonieux d'un torse et le galbe d'un sein,
Lisser avec lenteur la trame de mes strophes
Ainsi qu'on lustre de chatoyantes étoffes ;
Je souffre et j'aime, et je chéris la volupté
Des pleurs, ta triste joie et ta sombre fierté.
Eh bien ! je donnerais le spectacle du monde,
Et toute sa beauté pathétique et profonde,
Et le ciel et la mer, pour le linceul étroit
Qui te retient dans l'ombre impénétrable, toi,
Toi, l'amant de la plus éclatante lumière;
C'est vrai, je donnerais la tâche familière,
La douleur et le traître amour, si j'étais sûr
Que mon vers fût, comme le tien, le vase pur
Où viendront s'abreuver incessamment les âmes.
Hélas !... mon vers sera pareil aux vaines flammes
D'un bûcher que le vent des ténèbres détruit !
Ah ! puisque le néant m'attend, que la durée
A mes livres doit être âprement mesurée,
Pour que les amoureux qui vivent aujourd'hui,
Dans l'extase, au moment des farouches étreintes,
Confondent quelquefois mes cris avec leurs plaintes ;
— Pour que, très lasse, prise enfin d'un tendre ennui,
Quand la langueur du soir l'assied sous la tonnelle
Où rôde l'enivrante odeur des seringas,
La vierge de vingt ans tout à coup se rappelle
Quelques-uns de mes mots les plus doux, tu voudras
Répandre sur mes vers ton occulte influence.
Poète, douloureux poète de l'amour,
Qui mourus en cédant au poids d'un cœur trop lourd,
De ton jeune tombeau le noir laurier s'élance :
Permets donc que son ombre immortelle dispense
Une vive fraîcheur à mes roses d'un jour.

§

Memento. — *La Revue bleue* (1er février). — M. Camille Mauclair : « Le dilemme de la peinture ». — M. E. Pilon : « Métiers de Prêtres. »

La Revue de Paris (1er février). — Waldeck-Rousseau : « Ce qui tue les Républiques ». — De M. L. Bertrand, un fort curieux article sur *la Première tentation de Saint-Antoine*, de G. Flaubert, dont cette revue publiera prochainement le texte. — « Stradivarius », par M. C. Barrère.

Les Documents du progrès (janvier). — De M. Walter Crane : « L'Idéal socialiste comme nouvelle inspiration d'art. »

Le Beffroi (janvier). — Poèmes de MM. Michel Puy, L. Pergaud, L. Dumont.

Le Censeur (1er) contient les réponses à une enquête sur « La République au Portugal ».

La Foire aux Chimères (15 février) publie des poèmes de MM. Banville, d'Hostel, Franconi, G.-H. Mai, B. Marcotte, etc.

La Grande Revue (25 janvier) donne, entre autres articles à lire : « La tragédie de Ravaillac », fort curieuse contribution de MM. J.-J. Tharaud à l'histoire du XVIIe siècle.

Viennent de paraître pour la première fois à Paris :

En janvier : *Juvenia*, revue que MM. C.-H. de Guy et d'Angelis ont placée sous le patronage de M. Maurice Barrès.

Le 1er février : *Floréal*, dont la rédaction se recommande de M. Edmond Haraucourt.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Balzac en province (*Le Temps*, 7 février). — Stendhaliana (*Le Temps*, 12 et 13 février).

M. Claretie est une sorte de centre d'informations anecdotiques. Il lui en vient de toutes parts, et personne ne sait mieux que lui les accueillir. L'autre jour, il fit parler le peintre F. Maillaud, qui est du Berry, et il en tira quelques détails assez amusants sur le séjour de Balzac à Issoudun :

A Issoudun, — réfugié là pour travailler — Balzac se faisait appeler *Mme Dubois*. Il logeait là chez Mme Carraud, l'amie de sa sœur Laure de Surville. Il prenait ce nom, *Mme Dubois*, sous lequel il recevait sa correspondance, pour dérouter ses créanciers. Et il habitait un petit pavillon, à quelques cents mètres de Frapesle, la Déjeunerie, appartenant aujourd'hui à M. Déséglise. La chambre du romancier existe encore, mais elle a été transformée par le père du propriétaire actuel.

Balzac s'était fort lié avec un certain père Badinot, qui habitait, lui aussi, la Déjeunerie, vieillard mort à quatre-vingt-douze ans, à Issoudun, voilà une quinzaine d'années, et que M. Maillaud a connu.

Le père Badinot aimait à rappeler le beau temps où il avait connu Balzac. Un jour, ayant été pris par les commis de la régie pour avoir fait passer, la nuit close, et sans payer de droits, plusieurs pièces de vin qu'il condui-

sait à Bourges, le bonhomme, ne sachant comment se tirer d'un aussi mauvais pas, alla trouver le romancier, et le pria d'adresser pour lui à l'autorité une requête.

— Vous qui savez si bien écrire, monsieur de Balzac, rédigez-moi ça!

Balzac avait défendu le notaire Peytel, accusé d'avoir assassiné sa femme. Il pouvait bien intervenir pour le père Badinot, convaincu d'avoir fraudé l'octroi.

— Je vous rédigerai ça, comme vous dites.

Et il « rédigea ». Mais ce qui est piquant, c'est que Balzac fit cette requête en vers, — comme George Sand se divertit, une fois, à rimer une complainte en Berri, — et le père Badinot récitait volontiers ce qu'il avait retenu du placet versifié de Balzac.

Les seuls vers dont il se souvînt dans sa vieillesse étaient :

Issoudun, qui fit ma gloire,
Me vit naître il y a longtemps.
Hélas! je perds la mémoire
Des beaux jours de mon printemps...

Le reste était très confus dans le cerveau du vieillard. Mais beaucoup d'Issoudunois récitent encore ce quatrain comme étant le début de la requête autrefois rimée par Balzac. Cela est presque devenu populaire, et du prodigieux bâtisseur de chefs-d'œuvre, voilà peut-être tout ce que connaissent bien des gens. A quoi tient la gloire?

— Voici comment, me disait M. Maillaud, Balzac connut le père Badinot. Il aimait sortir seul, après le dîner, très avant dans la soirée, et à cette époque Frapesle était un lieu boisé et solitaire. Une nuit, le romancier se trompa de chemin pour rentrer à la Déjeunerie, son « pavillon-chaumière », et par mégarde, il pénétra dans le jardin sur lequel donnaient les fenêtres de la chambre de Mlle Badinot, que surveillait le père Badinot, ennemi des rôdeurs et des galants possibles. Si bien qu'au moment où Honoré de Balzac pénétrait, Faust innocent, dans le jardin de cette Marguerite inconnue, il s'entendit interpeller ainsi en berrichon :

— Sacré mauvais gas! Vins-tu pour débaucher ma fille ou bien pour voler mes pommes de terre?

Cela fit beaucoup rire le futur auteur des *Paysans*. Et le père Badinot, qui savait lire et écrire et connaissait M. de Balzac, de se confondre en excuses. Alors le grand homme et le père Badinot devinrent camarades. L'écrivain lui lisait ses livres, et le Berrichon lui contait à son tour des histoires. Le nom de *Mme Dubois* sous lequel Balzac recevait ses lettres ayant été bientôt connu, « brûlé », c'est au nom de *Monsieur Badinot* que maintenant Balzac se faisait expédier sa correspondance. Balzac-Badinot!

Badinot avait connu, disait-il, les héros du *Ménage de garçon*, tous ces personnages ayant existé à Issoudun. Et c'est le père Badinot qui avait fait connaître à Balzac la *Coignette*, aubergiste, à laquelle le paysan vigneron vendait son vin.

La mère Coignette, à qui le père Badinot racontait que Balzac l'avait mise « dans ses livres », répondait, furieuse :

— Eh ben, qui y revienne à Issoudun, monsieur Balzac! J'y fais manger du chat pour du sieure (lièvre). Il y verra rien, lui qui voit tout!

La mère Coignette, que tout le monde a connue à Issoudun, vendait des

gâteaux aux petits enfants sur ses vieux jours, et son fils était forgeron à la Croix-Rouge, à l'enseigne du « Bon Saint-Vincent ». M. Maillaud l'a connu.

— M. Balzac? disait le forgeron au peintre, c'était un homme pas fier, monsieur Balzac, mais bien maniaque. Chaque fois qu'il venait chez ma mère, il me donnait un petit gâteau en pain d'épice qu'il recevait de Paris. Même une fois, il en avait un qui représentait le roi. Il m'a fait manger Louis-Philippe, monsieur Balzac!

Il y aurait à écrire un curieux livre : *la Province de Balzac*. On publie bien en Angleterre *le Londres de Dickens*. Sur le père Grandet et Eugénie Grandet, un vieil écrivain retiré près de Tours m'a adressé jadis une note que je publierai quelque jour. Ces souvenirs de Balzac à Issoudun sont toujours présents à de vieilles gens qui vivent encore. Tous les matins, en se promenant avec un M. Champion, riche propriétaire qui a donné là-bas son nom à un boulevard, Balzac allait faire ses ablutions à une petite fontaine qu'on appelle la fontaine de Tivoli. Il buvait et se lavait, puis rentrait en sa Déjeunerie travailler. C'est près de la fontaine qu'il connut la Rabouilleuse, dont le père montrait, toujours à nu, un bras à la chair violacée, le bras qu'il plongeait dans l'eau pour prendre des écrevisses.

M. Richard Desaix, petit-fils du général Desaix, vivant encore et, je crois, parent éloigné de Balzac, se rappelle avoir, étant enfant, joué, sauté sur les genoux de Balzac. Le gros homme prenait à terre le petit et l'élevait, à bras tendu, au-dessus de sa tête. L'enfant avait peur et Balzac riait.

Une Mme Roche, plus que nonagénaire, dont la mère avait été en pension avec la sœur de Balzac, montrait à M. Maillaud la maison de la place Saint-Jean où les personnages du *Ménage de garçon* habitaient presque tous. « Balzac venait souvent dîner là, chez ma mère. » C'est cette demeure dont le peintre a fait un tableau d'une intimité poétique, le silence de la ville de province enveloppant la toile claire.

Un autre Issoudunois, le père Lucien Bertrand, conte encore avoir vu souvent « Balzac, avec une grande redingote *verte*, lisant ou parlant à haute voix et jurant très fort... ».

— Il aimait à jaser comme les paysans berrichons. Il s'essayait — et cela amusait beaucoup les gars parce qu'il ne pouvait y arriver — à prononcer une certaine voyelle qu'on emploie en Berri pour les *g* et qui se prononce à peu près : *géheu*. C'est intraduisible.

Balzac passait des heures (lui qui n'avait pas de temps à perdre) à épeler des *géheu*... comme M. Jourdain avec son maître. C'était un grand enfant, et peut-être nous paraît-il plus grand encore par ces enfantillages.

Sans doute, ces bouts d'historiettes ne font pas avancer beaucoup la connaissance de Balzac, mais elles amusent en nous montrant ce qu'était le grand homme, aux jours qu'il se contentait d'être le Monsieur à redingote verte parlant haut et jurant très fort. Et puis peut-être aussi que la redingote verte aide à comprendre certaines choses.

§

Si les marginalia de Stendhal sur Saint-Simon sont une déception, cela ne tient pas à Stendhal ou à Saint-Simon, mais, plutôt, semble-

t-il, au publicateur, M. Jean Carrère, qui les a noyées dans un commentaire prolixe, inutile en grande partie, peu perspicace et, pour tout dire, infiniment dénué de beylisme.

Stendhal acheva trois fois la lecture de Saint-Simon, la plume ou le crayon à la main, en 1834, en 1836, en 1841. Le tome XIV porte cette mention : « J'écris ces notes à la troisième lecture pour guider mes idées à la quatrième. » Ce qui inspire à M. Carrère cette réflexion, judicieuse autant qu'incorrecte : «... Nous n'avons trouvé aucune trace de cette lecture projetée. Les tracas, les soucis, les infirmités et *la mort ont dû sans cesse retarder* et finalement empêcher cette nouvelle étude... » Oui, nous savons, par l'excellent *Itinéraire* du *Stendhal* des *Plus belles pages* que, parti en congé de Civita-Vecchia, en octobre 1841, il n'y revint pas, étant mort à Paris le 23 mars suivant; et, sachant cela, nous savons du même coup pourquoi Stendhal n'entama point sa quatrième lecture.

Stendhal invective d'abord l'éditeur Sautelet : « Pas de table à un livre d'histoire ! Ignorants de libraires ! Ou plutôt avares. Quels sots de n'avoir pas mis de titres courants, au lieu de cette éternelle répétition « Mémoires du duc de Saint-Simon ». Sottise de M. Sautelet... » Et il dresse une table à son usage avec ce titre : « Choses intéressantes pour moi. » On y lit des indications telles que : « Lâcheté du duc du Maine. — Caractère hautain de Fénelon. — Chagrin d'un courtisan. — Adresse de M. de Fénelon (dont nos niais zélés font un ange). — Ennui de la vie d'un gentilhomme. »

Il admire Saint-Simon comme écrivain : « Quel écrivain ! » et le méprise comme politique : « Grand écrivain, mais pauvre politique. » Il note l'énergie cynique de la langue : « On n'hésitait pas à parler franc à cette époque » ; et : « La langue a perdu le naturel et l'énergie. Quel maître de 1840 oserait écrire « qu'il voudrait un baiser au.... et que cela fût exécuté ? » et encore : « Caractère de naïveté de la langue ». Le duc du Maine dit, en 1714 : « Je suis comme un pou entre deux ongles. » Pour moi, cela est dégoûtant ; mais, à cela près, j'aime le naturel et le naïf. »

A propos des négociations de Saint-Simon pour détacher le duc d'Orléans de Mme d'Argenton : « Scène de six heures à étudier comme *Clarisse;* ici pas de phrases, mais l'action marche, ce qui fatigue l'esprit des sots et des demi-sots. » Au tome IX, on trouve : « Je ne garde aucune mémoire de ceci. C'est un archet qui fait rendre des sons à son âme. — Lu pour la seconde fois sur cet exemplaire. Ca Va, 26 février 1876. » Au tome X : « Fin de la 2e lecture sur cet exemplaire. Je relis ceci comme j'entends deux fois de la bonne musique. »

Sur Saint-Simon : « Saint-Simon était bilieux, janséniste, mais non profond. — M. de Saint-Simon n'a de profondeur que juste ce

qu'il faut pour faire une belle phrase à la Tacite, comme : « Du terrible flambeau... ». — Sa profondeur ne mord pas au fond des choses... bien inférieur à son contemporain Bayle, mort en 1706, et naturellement sans comparaison avec un homme qui est mort la même année que lui, en 1755, M. de Montesquieu. — Né en 1675, mort en 1755. Quand Voltaire 61. Montesquieu la même année que lui... Comme en arrière de leurs idées. »

Après la citation *Voltaire 61*, M. Carrère met un (*sic*) incompréhensible. Il faudrait être bien ignorant pour ne pas lire : « Quand Voltaire avait 61 ans. »

Sur Louis XIV, Stendhal a un mot curieux : « Louis XIV avait une âme poétique que le duc de Saint-Simon n'a jamais comprise. » Sur la discipline sociale de la cour : « Obligation de passer ensemble, sans s'aimer et sans se faire de malpropretés, plusieurs heures par jour. » Le romantique paraît quelquefois : « Quelle ignorance chez Boileau et Racine qui se croyaient si savants ! Ils ignoraient Shakespeare. — Têtes étroites de 1708 en fait de raisonnements politiques ! Pédanterie de la littérature qui n'imitait la nature qu'à travers les anciens ! »

Voici le plus intéressant, des notes personnelles. Il écrit en février 1836 : « Il y a deux ans, il commença à m'affaiblir de vue à C^a V^a, lisant de neuf heures du soir à trois heures du matin. » Le 9 février 1841 : « Temps infâme, cet hiver, à Rome. Par le manque d'idées échangées, D [ominique] (1) s'ennuie. Je lis un article sur Paris et la société de cet hiver par M. Briffaut, le plaisant du *Courrier Français*. Cette description des plaisirs de Paris, et le ton du plaisant, me dégoûta de Paris au point que je ne le regrette plus et me raccommode avec Rome. Vilaine pluie de siroco toutes les quatre ou cinq heures. Ce soir, mardi, Colonna... » Au tome XII : « Russie... J'arrivai au quartier général le 14 août à 12 ou 15 lieues en deçà de Smolensk. Je quittai Moscou le 16 octobre 1812. Les généraux étaient des modèles d'égoïsme sordide, prêts à sacrifier leur vie pour de l'avancement, et bien autre chose que leur vie. Ces âmes sales et sordides donnaient seulement signe de vie quand le péril était extrême. Beaucoup eussent fait comme Rampon. L'amiral Nelson était de ce caractère. » Il ajoute, à la suite : « A une 3^e lecture, ces notes me feront plaisir; elles sont nécessaires à la nature de mon esprit. »

Remercions tout de même M. J. Carrère de sa bonne volonté, en attendant le texte intégral.

R. DE BURY.

(1) M. Carrère a lu D^so^a, ce qui paraîtra étrange au moindre stendhalien. On sait, qu'en parlant de lui Stendhal s'appelait volontiers Dominique.

MUSIQUE

CONCERTS LAMOUREUX : la *Symphonie* en *do* de Fr. Schubert.

Il n'est rien de tel que l'absence pour vous faire apprécier quelqu'un. Stendhal la prescrivait en amour; elle n'est pas moins utile ailleurs. Celle, involontaire et si longue, de M. Chevillard fait d'autant mieux valoir ses mérites qu'elle escamote, en même temps que lui, ses défauts. Parmi ceux-ci, on peut noter quelque sécheresse, parfois quelque lourdeur accusée par un excès de fignolage, et relever certaine impéritie d'entendement peut-être à l'égard de la toute « nouvelle école ». Mais jamais certes la qualité exceptionnelle, souventefois la perfection de ce qu'il nous avait accoutumé d'écouter, n'apparut aussi évidente que depuis qu'il n'est plus là. Privé de lui, l'orchestre Lamoureux ressemble à un esquif sans pilote, flottant au petit bonheur des marées, ballotté au caprice de houles éventuelles et ne retrouvant guère son équilibre qu'au hasard de tangages et de roulis contradictoires. On aperçoit quel danger peut s'ensuivre, pour un remarquable ensemble même, à changer constamment de chef. Ce caméléonisme spécial n'a malheureusement pas entraîné un adéquat imprévu des programmes, et s'attesta plutôt au détriment des « quatre heures de musique française inédite » imposées. Une grippe malencontreuse m'empêcha d'assister à la séance où un kapellmeister étranger, dont le nom m'échappe, fit ouïr, avec les *Variations* de M. Max Reger, la **Symphonie en Do majeur** de Schubert. Il paraît qu'il ne la dirigea pas très bien, en dépit d'une pantomime aussi mouvementée qu'énergique, mais du moins le doit-on louer sans réserves pour avoir choisi ce prétexte à sa bastonnade. On nous joue trop peu de Schubert, aux grands concerts comme aux petits. En dehors de sa *Symphonie inachevée*, nous entendons de lui tout au plus quelques lieder et deux ou trois courtes pièces de piano, toujours les mêmes, risqués par des Allemands de passage. Schubert n'est pas à la mode chez nous; nul génie n'y est plus méconnu que le sien. Sans doute, nous avons peut-être une excuse pour l'accueillir discrètement au concert, à savoir cette « longueur céleste » que Schumann, tout en l'adorant, ne devait pas moins constater. Mais nous la supportons chez d'autres — ne fût-ce que dans *les Béatitudes*, — et cette sérénité quasiment « angélique » n'est point l'unique affinité reconnaissable entre Schubert et César Franck. La destinée de Schubert fut ingrate à tous les égards. Né le 31 janvier 1797, il n'avait pas accompli sa trente-deuxième année quand il mourut, en novembre 1828. Schumann put dire à son propos que, « si la fécondité est un signe du génie, Schubert compte parmi les plus grands », car, au cours d'une existence aussi brève, il produisit plus de 700 ouvrages dont environ 500 lieder, plusieurs messes, opéras ou mélodrames. Cependant

un bon tiers de son œuvre fut de publication suprême ou posthume, et en particulier la plupart de ses compositions instrumentales. Durant sa vie, on imprima surtout de lui des chansons qui nous parvinrent d'abord sous les espèces des « mélodies » célèbres et sentimentales si prisées jadis par nos jeunes grand'mères. Le reste nous arriva peu à peu à travers l'Edition Peters, et se répandit tardivement, alors que nous connaissions déjà, non seulement Beethoven, mais Chopin, Mendelsshon et même un peu Schumann. Entre la symphonie beethovienne, l'élégante habileté néo-classique et le romantisme harmonique dont il fut l'un des plus merveilleux précurseurs, le doux François Schubert apparut, sinon tout à fait écrasé, pour le moins travesti par un anachronisme et relégué dans le domaine étroit du lied. Bien peu, même aujourd'hui, savent ou se rappellent que Schubert fut *contemporain* de Beethoven et ne lui survécut que dix-huit mois avant d'aller dormir dans le même cimetière, à deux tombes de distance. La grandiose figure de Beethoven étale comme une ombre autour de soi. Il semble incarner à lui seul une époque à laquelle une autre semble succéder qui fut pourtant connexe. Le subjectivisme du « sourd » Beethoven fausse ici, pour nos yeux, la perspective de l'évolution musicale. Tandis qu'il épuisait les moyens d'expression et les formes « classiques », on les renouvelait à ses côtés. Le torrent de *lyrisme* harmonique déchaîné par le Chevalier Gluck, endigué par Mozart, se divise en deux branches soudaines, avec Weber (1786-1826) au théâtre, et Schubert dans la musique pure. C'est, du vivant de Beethoven et du même coup, le « romantisme » parallèle de Wagner et de Liszt en puissance. Ces devanciers moururent trop tôt pour que leur génie pût donner toute sa mesure. Leur œuvre n'est pas sans faiblesses, sans déchets quelquefois oiseux. Mais il est pur de tout artifice ou pathos. Nul art ne fut plus spontané, plus savoureux de jeunesse radieuse ou ingénue et n'émana plus directement de la nature. Bon nombre de leurs inspirations devinrent aussitôt « populaires ». Elles retournaient ainsi sans doute à leur source vive, cette fontaine de Jouvence anonyme où doit périodiquement puiser, pour se régénérer, l'*art* musical. Il semble infiniment probable que ce soit dans la chanson et dans la danse populaires, inaccessibles à la surdité beethovénienne, que Weber et Schubert aient éprouvé l'ambiance harmonique efficiente et les sensations transmuées d'instinct en œuvres d'art où gît la matière sonore exploitée par plus d'un demi-siècle postérieur. La part de Schubert fut la musique pure. C'est là, bien mieux qu'en ses lieder, qu'on découvre le novateur génial, et, si son harmonie y dépasse en hardiesse Weber, au surplus son aîné, il n'a pas moins profondément agi sur l'évolution des formes. Ses *Moments musicals*, op. 94, et ses *Impromptus*, op. 142, sont le modèle de la littérature pianistique analogue qui

suivit, *Romances sans paroles* et *Novelettes* y compris. Son *Divertissement à la Hongroise*, op. 54, est l'ancêtre de toutes « Rapsodies ». Sa *Fantaisie*, op. 103, en *fa mineur*, se divulgue sans précédent de cette envergure et le prototype d'un genre illustré par Schumann et Chopin. Sans doute, il ne renonça pas aux formes traditionnelles, et parfois son génie s'y englue ou musarde en des « variations » fastidieuses, mais bien souvent aussi il les rénove en s'en servant comme simple truchement de son inspiration romantique, et au point quelquefois d'en effrayer ses éditeurs. C'est l'un d'eux, Haslinger, qui n'osa pas, en 1826, garder le titre de *Sonate* en *sol majeur*, inscrit sur le manuscrit de Schubert, à ce qu'il publia comme un recueil de pièces intitulées *Fantaisie*, *Andante*, *Menuetto*, *Allegretto*, op. 78.

Enfin Schubert introduisit le premier dans la « forme-sonate » le principe oublié de l'*unité thématique*. Après sa *Fantaisie*, op. 15, de 1820, il y revint avec une précision définitive dans son *Quatuor* en *mi bémol*, op. 125 (1824), et sa *Fantaisie*, op. 103, en *fa mineur*, parue en 1829, montre qu'il y pensa jusqu'en ses derniers jours. Schubert avait ainsi créé avant quiconque ce que nous nommons aujourd'hui la *forme cyclique*, et qui, en sorte de pendant au symbolisme du *leitmotiv* wagnérien, est devenue, à travers Liszt et Franck, le paradigme de notre symphonie moderne sous ses aspects les plus divers. C'est d'abord avec Weber et Schubert qu'on entend décidément des accords de neuvième « à la Wagner », parfois en tant que « de dominante sur tonique ». C'est chez le seul Schubert qu'on voit poindre la personnalité de l'accord de quinte augmentée, dégagée bien plus tard par Liszt y révélant un moyen de modulation neuve, et d'où dériva depuis l'actuelle « gamme par tons » debussyste. L'emploi que fait Schubert de cet accord, — dès 1817, — dans *Gruppe aus dem Tartarus*, est un coup de génie, apparaît sans exemple et longtemps sans imitateurs. Mais la caractéristique la plus frappante et la plus novatrice de Schubert est l'audacieuse liberté de sa modulation, où l'enharmonie est si fréquente qu'il semble que ses ressources surgissent ici subitement dans l'évolution sonore. Il en résulte, en son inspiration, le mélange d'un diatonisme essentiellement harmonique et d'un chromatisme fluide par quoi déjà il s'apparente à César Franck bien mieux peut-être qu'à tout autre, et dont est dénoncée la filiation par l'intermédiaire subséquent de Liszt. Si Liszt enfin, à des égards multiples, procède de Schubert avec une évidence aveuglante et presque à la manière d'un héritier présomptif, il n'est pas le seul annoncé par la voix de ce précurseur. Autant que dans les *Polonaises*, dans les *Deutsche Taenze und Ecossaisen*, op. 33, les *Valses*, op. 50 et 77, et surtout dans les *12 Landler*, op. 171, il est telles phrases, telles pages entières qu'on pourrait croire

signées de Schumann ou Chopin, lesquels alors, en 1823, étaient respectivement vieux de treize et quatorze printemps. On les connaît à peine ces danses délicieuses, inouïes quelquefois d'harmonie pour l'époque; on ne les joue jamais dans les concerts, sinon sous le couvert de Liszt, qui en transcrivit brillamment quelques motifs, spécimens accomplis de grâce, de verve et d'humour. Certes, à qui l'ignore, il doit être bien difficile de se figurer que Schubert fut le contemporain de Beethoven. C'est un art tellement différent et combien plus fécond! A l'heure où la pensée de Beethoven infirme recourait au secours de la fugue et patronnait son mécanisme machinal, l'art ingénu de Schubert sonnait le glas de toute abstraite scolastique; son lyrisme objectif en libérait inconsciemment la musique pure, intronisait la fantaisie dans son domaine, en rénovait intimement l'essence par la vertu d'une harmonie naturelle infuse et jusque dans ses formes traditionnelles. C'est le cas de cette admirable *Symphonie en do majeur* qu'on retrouva dans les papiers de Schubert et qui, écrite en 1828, ne fut exécutée qu'en 1839 et publiée plus tard encore. Si la forme peut-être n'en dément pas la date au beethovénien voisinage, le fond y est d'au moins vingt ans plus jeune, et on s'explique l'étonnement ravi et l'enthousiasme de Schumann en l'écoutant et, çà et là, en s'y reconnaissant soi-même au milieu de bien d'autres, comme en un miroir prophétique. En songeant que Schubert composa cette Symphonie à l'âge où d'ordinaire commence tout juste pour l'artiste la période de développement décisif et de gestation du chef-d'œuvre promis à sa maturité; quand on se souvient que Wagner avait quarante-cinq ans lorsqu'il finit *Tristan*, on pressent ce que l'art musical a pu perdre en perdant si prématurément Schubert. Qu'on imagine Beethoven disparaissant avant l'*Eroïca* (1803), après sa *Symphonie* en *ré*, op. 36, la deuxième (1802), et qu'on veuille bien comparer ce qui nous fût resté de lui avec ce que nous a laissé Schubert; qu'on soupèse, dans l'un et l'autre legs, outre la quantité de l'œuvre, ce que chacun eût contenu d'irrécusablement original, de savoureux inéprouvé et de fécond en conséquences purement musicales. Et on mesurera le génie du pur et adorable musicien que fut François Schubert.

JEAN MARNOLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : changements dans le personnel de la conservation; les menaces d'incendie; un nouveau Corot; une statue antique. — Etablissement d'un droit d'entrée dans les Musées de la Ville de Paris. — Exposition de la Toile imprimée au Musée Galliera. — *La Verseuse de lait* de Van der Meer conservée à la Hollande. — Le Van Dyck de Courtrai retrouvé. — Memento.

Rajeunissement ou désorganisation? Telle est l'interrogation qu'on

pouvait se poser en lisant certains articles où quelques-uns de nos confrères commentaient plusieurs changements survenus dans la conservation du **Musée du Louvre**, et en particulier la brusque mise à la retraite, contraire, sinon à la loi, du moins aux usages établis, de MM. Heuzey, conservateur des antiquités orientales, Pierret et Revillout, conservateur et conservateur adjoint des antiquités égyptiennes. L'opinion publique, qui cherche volontiers aux événements qui la surprennent des raisons cachées, ne s'est pas fait faute d'en supposer cette fois encore et d'accuser l'esprit d'arrivisme de la jeune génération. — Nous ne chercherons pas à élucider ces questions délicates où les personnes sont en jeu autant que les principes, et nous nous contenterons de saluer respectueusement le départ de savants qui honorèrent la grande maison où ils travaillèrent et enseignèrent si longtemps. M. Heuzey, en particulier, a droit à un hommage tout spécial. C'est lui qui, avec M. de Sarzec, dont les belles fouilles à Tello avaient remis au jour, à partir de 1877, les premiers monuments figurés chaldéens, contribua le plus à la résurrection et à la connaissance de cet art lointain qui était venu soudain enrichir notre Louvre et ajoutait un chapitre nouveau, longtemps attendu, à l'histoire de l'antique civilisation orientale (1). Aussi le ministre a-t-il agi avec justice en chargeant M. Heuzey des relations du musée avec la mission française de Chaldée et en plaçant celle-ci sous sa direction. Le Louvre, ainsi, ne le perd pas entièrement. Souhaitons que pendant de longues années encore il continue à bénéficier de sa science et de son expérience. Au reste, son meilleur lieutenant, M. Pottier, dont la modestie a voulu se contenter du titre de conservateur-adjoint chargé spécialement de la céramique antique et des monuments figurés orientaux' et qui lui succède comme professeur à l'Ecole du Louvre, saura y maintenir son esprit et sa méthode de travail.

Si l'on peut être rassuré sur l'avenir de notre Louvre, on ne saurait nier, malheureusement, d'autres dangers, matériels ceux-là, et qui le menacent dans ses richesses : au moment où nous écrivons ces lignes, un nouvel incendie, le plus important de tous ceux, très nombreux, qui se sont produits jusqu'ici au ministère des Colonies, vient d'avoir lieu au pavillon de Marsan. Par bonheur, les aimables bureaucrates à qui nous devons ces flambées se trouvaient encore là et purent intervenir. Mais supposez que le feu, qui se déclara dans la cage d'un monte-charge faisant appel d'air des sous-sols jusqu'au toit, eût éclaté la nuit ! Depuis 1902, cependant, le déménagement des colonies est inscrit dans la loi de finances, et à chaque session parlementaire les promesses les plus belles nous ont été faites. Mais les services du ministère n'ayant pas voulu se contenter, pour loger leurs quelques cartons, des anciens bureaux de l'Exposition Univer-

(1) On doit à M. Heuzey le savant *Catalogue des Antiquités chaldéennes* du Louvre, un des meilleurs guides que possède notre musée (Paris, 1902, in-8 ill.).

selle, avenue Rapp, il faut attendre maintenant qu'on aménage en palais ministériel l'immeuble de la rue Oudinot cédé par la Ville, et pendant deux ans encore les Rubens et les Rembrandt du Louvre auront à subir ce périlleux voisinage, tandis que, dans l'autre aile, les Finances, non moins dangereuses — et qui pourraient si bien émigrer tout près, dans la partie du Palais-Royal évacuée par la Cour des Comptes — menacent d'autres collections non moins précieuses.

Notre musée national s'est enrichi, depuis notre dernière chronique, de plusieurs œuvres de Corot et de Delacroix, acquises à la vente de M. Alfred Robaut qui fut, comme on sait, l'ami et l'historiographe des deux grands peintres et avait constitué de première main une réunion choisie de leurs œuvres. Le Louvre y a acquis, outre quelques dessins, un tableau de Corot : *Le Beffroi de Douai* (payé 46.000 francs et heureusement disputé au musée de Berlin), en même temps que les Amis du Louvre achetaient pour le musée de beaux dessins de Delacroix, parmi lesquels l'esquisse au crayon du plafond d'*Apollon vainqueur du serpent Python*. Le *Beffroi de Douai* est une des plus délicieuses peintures rapportées par Corot de ses voyages en Artois, où l'attiraient de temps à autre ses relations d'amitié avec la famille du peintre Dutilleux et où, pendant la Commune, il trouva chez la fille de ce dernier, M^me^ Robaut, une affectueuse hospitalité. C'est à cette date de 1871 que fut peinte cette charmante toile. « Si admirable qu'elle soit de conscience et d'exactitude », écrit M. Paul Leprieur (1), « l'œuvre semble s'être épanouie et développée presque sans effort... Corot, qui touchait alors à l'extrême limite de sa carrière, se montre ici aussi jeune, sensible et vibrant devant la nature qu'il avait pu jamais l'être », et dans ce morceau, délicieux de mesure, de fraîcheur spontanée, de largeur de facture — qui fait songer à celle d'un Manet — il apparaît bien, comme l'a dit excellemment son plus récent biographe, M. Moreau-Nélaton, « à la fois le dernier des paysagistes classiques et le premier des impressionnistes ».

Une autre pièce marquante a été acquise par le département de la sculpture antique : c'est un gracieux torse d'une Vénus en marbre blanc, fragment d'une statuette qui devait mesurer environ o^m^60 de hauteur et qui fut exécutée vraisemblablement au 1^er^ siècle de notre ère. « Admirable d'élégance dans la forme et de souplesse dans le modelé », a écrit Alfred Darcel (2) lorsqu'elle fut exposée à Reims en 1876, c'est certainement la meilleure sculpture qui ait été trouvée dans l'ancienne capitale de la Gaule-Belgique.

(1) Dans un très remarquable article paru dans le *Bulletin des Musées de France* (nouvelle série de la revue *Musées et Monuments de France* ; Paris, lib. Ch. Eggiman), 1908, n° 1, p. 2 (avec reprod. hors texte en phototypie).

(2) *Gazette des Beaux-Arts*, 1876, t. II, p. 91, reprod. p. 93.

§

Depuis le 11 février, par suite d'une récente décision du Conseil municipal, **l'entrée dans les Musées de la Ville de Paris** a cessé d'être gratuite : il est désormais perçu, à titre d'essai, un droit d'entrée de un franc par personne, sauf les jeudis, dimanches et jours de fête, dans les musées municipaux : Carnavalet, palais des Beaux-Arts (Petit-Palais), Cernuschi et Victor-Hugo. L'entrée n'est gratuite que pour les porteurs de cartes personnelles délivrées par le préfet de la Seine, ou de « cartes de travail » délivrées par les conservateurs des musées. Les fonds à provenir des droits d'entrée constitueront des crédits mis exclusivement à la disposition du service des Beaux-Arts pour acquisitions d'œuvres d'art, améliorations, etc.

Deux musées municipaux ne sont pas atteints par les prescriptions nouvelles. L'entrée dans chacun d'eux restera gratuite : au musée Galliera, parce que ses expositions contiennent presque exclusivement des œuvres déposées par les artistes et leur appartenant ; au musée Dutuit, parce que le donateur l'a exigé dans son testament. On entrera même le soir dans les salles Dutuit, car, à titre d'essai, l'éclairage électrique va y être installé pour permettre deux fois par semaine l'ouverture des salles, de 8 h. 1/2 à 10 h. 1/2, aux Sociétés artistiques populaires (2).

A quand maintenant l'établissement d'un droit semblable dans les musées de l'État ?

Au **Musée Galliera**, une très intéressante exposition, qui restera ouverte jusqu'à fin mars, a été inaugurée à la fin de décembre dernier : celle de « la toile imprimée et sa tradition en France ». Il s'agit de ces imitations, faites en France dès la fin du XVII^e^ siècle, des « perses » et des « indiennes » rapportées d'Orient par nos vaisseaux sous Louis XIV et devenues bien vite à la mode. Des fabriques s'étaient créées en différents points de la France, notamment à Mulhouse (3). La vogue de ces toiles peintes fut telle qu'elle porta préjudice à la vente des autres étoffes et qu'à plusieurs reprises des édits furent pris pour en défendre la fabrication et le commerce. Mais la mode — et l'esprit de contradiction — furent les plus forts : les femmes des intendants chargés d'exécuter les édits étaient les premières à porter des robes de toile, et M^me^ de Pompadour elle-même meublait son château de Bellevue d'indiennes de contrebande. Finale-

(1) Voici, à titre de curiosité, le résultat obtenu le premier jour du fonctionnement des tourniquets : Petit-Palais, 70 fr.; Carnavalet, 52 fr.; Victor-Hugo, 12 fr.; Cernuschi, 9 fr.

(2) Nous empruntons les renseignements historiques qui suivent à l'excellente notice de M. Henri Clouzot, organisateur de la partie rétrospective de l'exposition, en tête du catalogue.

ment, en 1759, le ministre se décida à autoriser la fabrication de la toile imprimée, et, en 1760, l'Allemand Oberkampf créait la célèbre manufacture de Jouy-en-Josas, à laquelle en 1783 Louis XVI accordait par lettres patentes le titre de manufacture royale. A l'occasion de ce grand événement, Oberkampf fit graver par J.-B. Huet une curieuse planche reproduisant tous les travaux de la manufacture et qui nous renseigne admirablement sur la technique du métier : l'impression à la main, au moyen d'un bloc de bois gravé, d'un dessin au trait dont des « pince auteuses » coloriaient ensuite l'intérieur. A ce premier mode d'impression, imité des Orientaux, on substitua plus tard l'impression à l'aide de planches successives donnant le trait, puis les couleurs différentes : « c'est la plus belle période de la toile peinte, celle des fleurs et des dessins de Perse ou des Indes. Les couleurs, appliquées à la main, gardent un éclat qui défie les injures du temps. La main de l'ouvrier donne au travail une originalité qu'aucune machine ne saura retrouver. » Vient ensuite, vers 1780, l'impression mécanique sur des planches de cuivre gravées en taille-douce et et qui ne fournissaient que des motifs en une seule couleur ; enfin, en 1797, le cylindre gravé, permettant d'imprimer 5000 mètres par jour, remplaça la planche plate : l'*art* de la toile peinte, fit place ainsi à l'*industrie* de la toile imprimée, qui dura jusque vers le milieu du XIX^e^ siècle et finit par ne plus s'exercer qu'en Normandie et à Mulhouse.

Il est intéressant de suivre sur les spécimens exposés à Galliera (on y a joint des planches gravées, des dessins originaux, et des souvenirs de la famille Oberkampf) l'évolution que nous venons de dire, et en même temps les variations du goût artistique. Tour à tour c'est la vie réelle et l'actualité, puis, sous l'Empire, les *Fables* de la Fontaine, l'allégorie, la mythologie, qui fournissent les sujets du décor, interprétés parfois par des artistes de grand talent tels que J.-B. Huet et Hippolyte Lebas : voici la fameuse pièce des *Travaux de la manufacture de Jouy*, *le Ballon de Gonesse* (en souvenir de la première ascension aérostatique au gaz par Charles et Robert en 1783), *La Fête de la Fédération*, *Les Quatre Saisons*, *Le Loup et l'Agneau*, *Le Meunier, son fils et l'âne*, *Paul et Virginie*, *Sacrifice à l'Amour*, *Les Colombes*, *Les Monuments de Paris*, etc. Parfois, ce sont simplement — et ce ne sont pas les moins charmantes de ces créations — des décors de fleurs, d'oiseaux et d'insectes stylisés à la façon orientale. La Restauration et l'époque Louis-Philippe nous offrent ensuite le spectacle de ces scènes sentimentales et de ces épisodes « troubadour », d'une candeur désarmante, dont nous avons pu voir encore dans notre enfance quelques spécimens attardés : *Estelle et Némorin*, *Robinson Crusoé*, *Sujet ossianesque*, *La Trêve de Dieu*, *Jeanne d'Arc*, etc. Un des derniers en date de ces morceaux, exécuté vers 1840,

représente *Napoléon à Sainte-Hélène :* c'est l'année du retour des cendres. L'actualité, on le voit, n'a pas perdu ses droits.

Cette remise au jour de cet art savoureux, si injustement délaissé, n'a pas d'ailleurs qu'un intérêt rétrospectif. Quelques esprits, désireux, à bon droit, de voir nos artisans d'aujourd'hui s'appuyer sur la tradition du passé, se sont demandé s'il ne serait pas possible de renouveler au contact de la vie moderne cet art vénérable. C'est la question que pose, dans la préface du catalogue de cette exposition, un artiste qu'on retrouve chaque fois qu'il s'agit d'idées ingénieuses et neuves, M. Pierre Roche, et c'est à quoi s'est employé un professeur de l'école Bernard-Palissy, M. H. Barberis, en dirigeant ses élèves dans le sens de la vraie tradition de la toile imprimée tout en laissant libre carrière à leur inspiration : et l'on nous montre quelques essais où ces jeunes cerveaux ont, avec assez de bonheur, su tirer parti de certains motifs très actuels : ballons dirigeables, jeu du tobogan, yachting, automobiles, fête foraine, etc. Quelques-unes de ces compositions (celles, par exemple, qu'ont inspirées les deux derniers de ces motifs) sont très ingénieuses, et l'essai vaut d'être encouragé; mais qu'ont fait ces très jeunes gens de l'ingénuité et de la belle simplicité d'antan?...

Une effarante habileté l'a remplacée maintenant presque partout, cette savoureuse ingénuité : on en a la preuve tout à côté, dans les salles du musée consacrées à une nouvelle exposition d'art décoratif moderne. Que de talent dépensé, pour combien peu de créations vraiment neuves ! Citons, du moins, parmi celles-ci, d'exquis bas-reliefs en pâte de verre colorée, dus à la collaboration de M. Pierre Roche et de M. Dammouse ; un paysage aux tons délicats, une fleur au tendre modelé, un insecte aux élytres touchées d'or, il n'en faut pas plus à ces deux charmants artistes pour constituer un bibelot de l'aspect le plus rare et le plus précieux.

§

La petite *Verseuse de lait* de van der Meer de la **Collection Six** (1) est conservée à la Hollande. La seconde Chambre des représentants des Pays-Bas a voté l'acquisition de la partie à vendre de la collection, comprenant trente-neuf tableaux hollandais du XVII^e^ siècle, parmi lesquels ce délicat chef-d'œuvre, et offerte à l'État au prix de 750.000 florins (plus d'un million et demi de francs). Comme nous l'avons dit, la Société Rembrandt, d'Amsterdam, en vue d'assurer au pays la conservation de ce patrimoine artistique, avait mis, pour sa part, à la disposition de l'État 200.000 florins. C'est un bel exemple de patriotisme.

De son côté, la ville de **Courtrai** a eu le bonheur de retrouver,

(1) V. *Mercure de France,* 16 novembre 1907, p. 353.

avant qu'il ne fût tout à fait perdu pour elle, le Van Dyck récemment volé à l'église Notre-Dame (1); les voleurs, qui le transportaient, roulé sur une charrette, parmi des marchandises, ont été arrêtés près de Bruges.

Memento. — L'Arundel Club de Londres vient de publier son quatrième portefeuille annuel. Cette Société (2) a été fondée en 1904, par sir Martin Conway, en vue de la publication en belles héliogravures de peintures ou d'œuvres d'art inédites ou peu connues, conservées principalement en Angleterre. L'album de cette année, qui comme ses aînés se compose de vingt planches accompagnées de brèves notices, nous offre des tableaux de van Eyck (*Portrait du chanoine van der Paele*, à Hampton Court; la même tête, si puissamment réaliste, qu'on admire dans la *Madone du chanoine Paele* du Musée de Bruges), van der Goes (*Couronnement de la Vierge*, à Buckingham Palace), Filippino Lippi (*Le Centaure Chiron*, au Christ Church College d'Oxford), Bonifazio (*Diane et Actéon*, même galerie), Giorgione (*Portrait d'homme* et *Adoration des bergers*, de la collection Beaumont), Hercules Seghers (*Paysage*); des portraits par van Somer, Streetes, Gainsborough, Hogarth; *la Fontaine de vie* de Holbein le vieux, appartenant au roi de Portugal; un curieux tableau du peintre flamand van Haecht représentant un *Intérieur de galerie*, qui permet de restituer l'état-civil de plusieurs des œuvres qu'on y voit représentées; enfin, deux peintures de Velazquez qu'on croyait perdues (les meilleurs historiens du peintre, Justi et Beruete, n'avaient pu les découvrir) et qu'on a récemment retrouvées en Angleterre : un *Saint Jean dans l'île de Pathmos* et une *Conception immaculée de la Vierge*, datant toutes deux des premières années du peintre. On voit quel est l'intérêt de ce recueil. — Les albums précédents n'étaient pas moins remarquables. Celui de 1906 offrait, entre autres, des œuvres de Herri met de Bles, appartenant au roi de Portugal et au roi d'Angleterre, un *Saint Pierre sur un trône* (à la cathédrale de Viseu), qui est le chef-d'œuvre du maître portugais Gran Vasco; un *Portrait de la duchesse d'Albe*, par Goya (coll. de sir Jul. Wernheer), un beau *Paysage* de Wilson, un admirable triptyque de Memling (app. à lady Th. Guest), une importante composition de Rubens, *Thomyris recevant la tête de Cyrus* (à lord Darnley), des portraits de Titien, de Velazquez, etc. — En 1905, c'étaient des œuvres intéressantes des peintres espagnols Valdes Leal (*Saint Bonaventure*) et Bartolomé Vermejo (*Saint Michel*), de beaux portraits de Bronzino, Giorgione, Palma le vieux, Antonio Moro, une *Vierge* de Matsys et son admirable *Saint Eloi* de la collection Radnor, un *Paysage* de Reynolds, une *Fête galante* de Watteau, et cinq curieux panneaux où Hogarth a symbolisé avec l'âpre accent qui lui est propre *Le Songe de la vie*, la Fortune laissant choir sur la foule des humains richesses ou maléfices. — Le portefeuille de la première année 1904 est épuisé.

Le musée de Brême vient de publier le catalogue de ses collections de

(1) V. *Mercure de France*, 1er janvier 1908, p. 158.

(2) Le secrétaire de la Société est M. Robert Ross, 15, Vicarage Gardens, Kensington, à Londres. Le prix de la souscription à chaque portefeuille annuel est d'une guinée.

peinture et de sculpture, rédigé par l'éminent directeur de cette galerie, M. Gustav Pauli (Brême, F. Leuwer. édit., in-8, 186 p.,avec 6 planches de monogrammes et signatures). L'origine de ce musée ne remonte qu'à l'année 1823, date où il fut fondé par une Société d'amateurs, et depuis il s'est enrichi presque exclusivement par des donations ou des legs. Il ne comprend guère que trois cents peintures — dont une centaine de tableaux anciens — et environ cent cinquante sculptures et médailles ; mais les morceaux de choix n'y sont pas rares : deux Cranach (*La Trinité* et un *Ecce Homo*), deux Dürer (*Saint Onuphre et saint Jean-Baptiste* et une *Tête de Christ*) (1), un Lucas de Leyde (*Daniel*), une *Madone* de Masolino da Panicale, un Terborch (*Joueurs de trictrac*), etc. La section moderne, où figurent les maîtres non seulement de l'école allemande, mais encore des autres pays (la France y est particulièrement bien représentée,surtout par ses sculpteurs et ses médailleurs, et la peinture par Courbet, Degas, Monet — avec l'admirable portrait de *La Femme à la robe verte* — L. Simon), a été constituée, on le sent, par un esprit d'une vision très large et très sûre, et offre des spécimens caractéristiques des plus originales tendances de l'art contemporain. Excellemment et très clairement rédigé, ce catalogue offre tous les renseignements utiles sur chaque artiste et sur chaque œuvre (2).

Signalons, enfin, dans le *Bulletin de la Semaine* du 29 janvier, un très remarquable article de M. Louis Rouart : *Comment protéger les œuvres d'art de nos églises?* qui confirme tout ce que nous écrivions naguère ici même sur ce sujet.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Un gros succès pour le théâtre d'auteurs belges : *Kaatje* de M. Paul Spaak au Théâtre du Parc. — M. Maurice Barrès et la littérature française de Belgique. — Un roman de mœurs bruxelloises : *Le Conservateur de la Tour Noire*, par M. Georges Garnir (établissements généraux d'imprimerie, Bruxelles). — Les Revues.

Le théâtre d'auteurs belges vient de remporter un succès sans précédent avec **Kaatje**, pièce en quatre actes et en vers, de M. Paul Spaak. Les indiscrétions de coulisses que je vous rapportais dans ma dernière chronique faisaient prévoir ce succès. Toutefois, il aura dépassé l'attente de M. Victor Reding, l'avisé directeur du Théâtre du Parc, et les pronostics les plus favorables des interprètes et des amis du jeune auteur après la lecture et les répétitions. L'heureux père de *Kaatje*, je crois vous l'avoir déjà dit, est un brillant avocat qui s'était déjà fait connaître par un fort joli volume de vers dont Emile Verhaeren me parlait récemment encore avec une chaleureuse sympathie. A l'heure où je vous écris, *Kaatje* tient toujours l'affiche de

(1) On sait que le musée de Brême possède également une précieuse collection de près de quarante dessins de Dürer, dont plusieurs comptent parmi les plus beaux du maître.

(2) Il serait peut-être sage, néanmoins, lors d'une deuxième édition, de supprimer, p. 101, à propos de l'interprétation de l'*Age d'airain* de Rodin, qui n'a jamais fait de doute, la lettre en charabia qu'on a attribuée à notre compatriote.

notre première scène de comédie. Les représentations interrompues en pleine faveur ont dû être reprises et il s'en faut que l'intérêt et la curiosité du public soient épuisés. Je dirai même que jamais œuvre d'auteur belge n'aura connu fortune pareille sur une scène de ce pays. Ni Van Zype, ni Maeterlinck, ni Verhaeren ne furent compris, aimés et applaudis avec une si constante unanimité. C'est que cette fois il s'est trouvé que l'auteur produisit non seulement une réelle œuvre d'art, comme le sont *l'Echelle*, *Pelléas* ou *le Cloître*, mais qu'il traitât un sujet à la portée de l'intelligence et de la sensibilité du gros public. *Kaatje* n'est pas d'une intrigue bien compliquée. Il s'agit de l'aventure d'un jeune peintre hollandais qui s'en fut apprendre son métier en Italie. Rentré au pays il est accompagné d'une brune et ardente Italienne, laquelle ne parvenant pas à s'acclimater dans le milieu familial de son amant ne tarde pas à s'évader des brumes septentrionales pour retourner aux contrées favorites du soleil. Jean, le peintre, d'abord découragé par cet abandon, serait même perdu pour l'art, si Kaatje, sa sœur de lait, sa douce et rêveuse amie d'enfance, qui le chérissait depuis longtemps, en secret, d'un amour fervent et profond, n'était là pour offrir au désespéré et aussi au dévoyé une affection plus dévouée, plus fraternelle et même plus logique en ce sens que la touchante petite Hollandaise lui apprendra à voir et à apprécier sa patrie, à s'assimiler les êtres et les objets de la terre natale, à les sentir et à les interpréter avec l'émotion dont ils sont dignes. Cette histoire, fort morale et fort édifiante en elle-même, s'est imposée en outre par sa portée symbolique. Kaatje et Pomona n'incarnent-elles pas les deux tendances, les deux horizons, les deux arts, le Nord et le Midi entre lesquels se débattent le cœur et la pensée du peintre Jean? La pièce de M. Paul Spaak se recommande aussi par ses vers simples et harmonieux, dont le charme s'élève souvent jusqu'au véritable souffle dramatique. Les caractères sont nettement dessinés et fort vivants; l'action bien menée et d'un intérêt progressif. Le troisième acte, notamment, qui met aux prises Pomona, les parents de Jean et Jean lui-même, est écrit dans une langue mordante et colorée, dont chaque réplique touche au but.

L'interprétation fut excellente. M^lle^ Derive et M^me^ Léa Siria, M. Ray Morot incarnèrent à la perfection les rôles de Kaatje, de Pomona et du père de Jean. Le décor contribua aussi à nous donner une impression vraiment artistique. Certaines scènes se jouèrent dans un milieu évoquant telles toiles de Vermeer ou de Mieris.

§

Sous ce titre *les Belges en Egypte*, M. Maurice des Ombiaux, le romancier de *Mihien d'Avène*, publie dans *la Belgique artistique et littéraire* une agréable relation d'un voyage où il se rencontra

avec quelques écrivains de France, entre autres MM. Jules Huret, Paul Adam et **Maurice Barrès**. Dans les conversations de l'auteur des *Déracinés* avec M. des Ombiaux, il a exprimé sa sympathie pour les Belges non sans nous donner quelques bons conseils. Parlant de notre mouvement littéraire il disait : « Je l'ai longtemps suivi avec le plus grand intérêt. Vous avez en Belgique des hommes de premier ordre dans tous les domaines de l'activité intellectuelle. Vous avez des écrivains de talent qui m'étaient fort sympathiques. Mais tout à coup ils se mirent à s'entredéchirer avec férocité. J'avais beau lire leurs revues je ne parvenais pas à saisir le motif de leurs disputes. Ils me donnèrent alors l'impression d'une singulière incohérence. Ne comprenant rien à leurs querelles je cessai de m'en occuper. Croyez-moi, il n'y a qu'un moyen pour vous de pénétrer à l'étranger, c'est de faire bloc au lieu d'user vos forces les unes contre les autres. »

Et M. des Ombiaux, reproduisant cette appréciation, constate qu'en effet l'individualisme belge ne cède, hélas ! devant aucune considération, fût-elle d'un intérêt supérieur et national.

§

Cet individualisme ne se manifeste même que trop fréquemment sous une forme grossière et se traduit en sorties triviales, en interpellations saugrenues, en incartades, en mystifications d'un goût plus que douteux. M. Georges Garnir, le délicieux conteur du pays mosan, qui se double aussi d'un humouriste endiablé, fait ressortir ces fâcheux côtés du caractère belge en général et bruxellois en particulier dans un impayable roman de mœurs locales intitulé **Le Conservateur de la Tour Noire**, débordant d'ironie, bourré de charges énormes, mais documenté sur le vif. Sous ses dehors caricaturaux et bouffons, ce livre cache un terrible fond de vérité au point que ces pages tintamaresques me paraissent parfois cinglantes et corrosives comme un pamphlet et que le muflisme, la goujaterie, la platitude, l'abrutissement des personnages de cette fantaisie ne nous sont point montrés, somme toute, sous une lentille bien grossissante. Oui, le *Conservateur de la Tour Noire* évoque plus d'une fois le comique noir d'*Ubu Roi*, et les bourgeois égoïstes, paillards, gloutons et alcooliques dont M. Garnir nous retrace les gestes et le langage, nous paraissent très proches parents de cette création à la fois cynique et sinistre du pauvre Alfred Jarry. Entre autres passages réussis du livre de M. Garnir, je rappellerai la description de la Tour Noire, l'épisode de l'Anglais visiteur de cette « curiosité » archéologique, celui de l'acrobate jeteur d'œufs et surtout l'ineffable conversation des Sosson, Pussenbrood et Nottebaar, sur le bateau à vapeur, en vue des côtes de la Grèce. Leurs propos de goinfres

bornés s'intercalant dans la lyrique description que l'auteur fait du paysage merveilleux produisent un effet de comique irrésistible, mais, je le répète, de comique presque macabre.

§

Les **revues** nous apportent amplement à lire. De *la Belgique artistique et littéraire* j'ai signalé des impressions de voyage de M. des Ombiaux. Dans cette vaillante revue, — la seule qui me paraisse grouper en ce moment toutes les forces littéraires de notre pays, et, grâce au tact, à la courtoisie et à l'éclectisme de M. Paul André, repondre donc à cette union que nous recommande M. Maurice Barrès, — on trouvera aussi la suite des *Dialégomènes Philosophiques* de M. Edmond Picard ; *le Triomphe de Gomabruge*, un conte excellent de M. Albert Mockel, de très intéressants souvenirs de M. Gérard Harry sur la réapparition de la *Marseillaise* à Paris, lors de la déclaration de guerre en 1870; *Madame reçoit...*, un acte joliet du poète Valère Gille ; enfin la suite d'*Ame Blanche*, l'agréable roman de Mlle Marguerite Van de Wiele.

Le Thyrse publie une étude condensée de Mlle Hélène Clément sur les Goncourt et la suite du consciencieux travail de M. Maxime Gauchez sur Emile Verhaeren.

La *Revue de Belgique* analyse, par la plume de M. Jules Carlier, la correspondance de la reine Victoria avec Léopold Ier.

Durendal a des articles bien venus de MM. Arnold Goffin et Adolphe Van Bever ; mais l'intérêt capital de ce dernier fascicule réside dans des lettres inédites de J.-K. Huysmans adressées à l'abbé Henry Mœller.

L'Art flamand et hollandais contient, richement illustrées, des études de M. Schmid-Degener sur Adrien Brouwer et de M. Steenhoff sur Antoine Mauve et son temps.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Paul Bastier ; *Friedrich Hebbel, dramatiste et critique ;* Paris, Emile Larose, fr. 5. — L. Guérin: *Frédéric Hebbel, essai de biographie psychologique* (Feuilleton du *Siècle*, 8 au 29 avril 1907). — Friedrich Hebbel; *Judith, eine Tragœdie ;* Munich, Hans von Weber, M. 10. — J. Wassermann : *Flaubert ein Selbestportrait ;* Berlin Oesterheld u. Cº. ,M. 2.50. — William Blake; *Dichtungen,* 2 vol. ; Berlin, ib. id., M. 7. — Memento.

Deux études sur le poète dramatique allemand **Frédéric Hebbel** viennent de paraître coup sur coup en France. M. L. Guérin a publié dans *le Siècle* un récit minutieux et très vivant de l'existence mouvementée que mena cet écrivain étrange. L'essai de M. Paul Bastier sert d'introduction à une *Marie-Madeleine* adapté par l'auteur à la science française. Est-ce à dire que Hebbel va deve-

nir populaire chez nous ? Rien ne semble l'indiquer, car sa littérature est le produit d'une civilisation dont la France n'a plus que faire. Ses idées appartiennent au dix-huitième siècle et si elles ont puissamment influencé le drame allemand d'aujourd'hui, c'est peut-être parce que, de l'autre côté du Rhin, on ignorait le mouvement littéraire à quoi elles se rattachent.

En Allemagne, Hebbel est devenu, durant ces vingt dernières années, un véritable bonze de la littérature. On parle de lui presque aussi souvent que de Schiller et il ne se passe pas une semaine sans qu'un « feuilletoniste » de gazette ne discute telle ou telle partie de son œuvre ou ne révèle un détail inconnu de sa vie. Plusieurs gros ouvrages paraissent chaque année où Hebbel est louangé ou passé au crible avec plus ou moins de talent : *Hebbel considéré comme penseur ; Hebbel et la technique du drame ; la Dramaturgie de Hebbel ; Hebbel et Richard Wagner*, voilà quelques titres cueillis l'année dernière au catalogue des libraires. En Amérique même paraît un ouvrage sur *Hebbels Nibelungen, its sources, method and style*. Publié à New-York, il a pour auteur Mme Annina Periam. On va jusqu'à dire qu'il est un est des meilleurs qui aient été écrits sur la question.

M. Arthur Eloesser, dans son excellent ouvrage sur le *Drame bourgeois* (*Das bürgerliche Drama*, Berlin, 1898) a fort bien montré la filiation du génie de Hebbel. En le rattachant à la grande lignée des Diderot et des Lessing, il a cependant indiqué en quoi sa conception sociale diffère de celle de ses grands modèles. L'auteur allemand n'explique plus la société par l'individu, mais conçoit la corruption bourgeoise comme le produit de certains facteurs économiques et moraux. La *Maria-Magdalena* de Hebbel, tragédie bourgeoise qui se passe vers 1840, serait donc le départ de la littérature à thèse. Hebbel prépare Ibsen, conclut M. Eloesser, et, par là, toute l'école ibsénienne allemande qui, il y a dix ans, faisait de si magnifiques promesses.

Pourquoi ne jouerait-on pas *Marie-Madeleine* sur une scène française ? Ce serait certes une tentative intéressante et qui vaudrait bien telle « reconstitution » d'un intérêt fort douteux. La traduction de M. Paul Bastier, sensiblement allégée et débarrassée de quelques tirades qui ne sont plus aujourd'hui que des banalités, ferait fort bonne figure chez M. Antoine. Nous y aurions de plus la satisfaction de constater que l'auteur, malgré ses « intuitions », est bien de l'école de notre dix-huitième siècle. « Hebbel, écrit M. Bastier, se flattait d'avoir fait des personnages de *Maria-Magdalena*, des individus agissants tous logiquement, et dont chacun avait raison à son point de vue ; mais il savait bien que, si l'on ne doit pas mettre de « moralité » dans un drame, il doit cependant s'y en trouver une à

l'état latent. Lorsqu'en 1846 on interdit la représentation de sa pièce à Breslau, sous prétexte que l'héroïne est enceinte, il écrivait : « En vérité, c'est interdire la morale ! »

M. Paul Bastier, à qui nous devons déjà un volume sur la *Mère de Gœthe*, est professeur adjoint à l'Académie de Posen. Sur la couverture de son *Hebbel*, il se donne le titre de « *Dozent* ». Quant il était à Kœnigsberg, il s'appelait « *Lektor* ». Ce goût du barbarisme se retrouve dans le style du jeune universitaire et, certes, l'*allure* de son introduction en est fâcheusement influencée. Que n'apprend-il à s'abstraire de son milieu !

Nous ne suivrons pas, par le menu, tous les détails que nous donne, sur la vie de Hebbel, M. L. Guérin. Né dans des conditions extrêmement humbles, le poète prit conscience, dès sa plus tendre jeunesse, de sa supériorité personnelle. Né dans un petit village du Holstein en 1813, il sut bercer ses rêves de grandes pensées. Cela permet d'endurer bien des misères. A Hambourg, à Munich, à Heidelberg, quand sa situation devient plus tolérable, quand, à force d'énergie, il parvient à achever une éducation très rudimentaire, c'est encore le rêve qui est le meilleur de sa vie. Toute sa formation intellectuelle et morale fait de lui un génie plein de contradictions. Mélancolique, sentimental, rempli d'un désir farouche de parvenir, il est un peu l'image de cette Allemagne, inapte à réussir, qui se cherche pendant des siècles et qui finit par tuer tout ce qui lui reste de « vague à l'âme ».

Certaines petites indélicatesses de Hebbel, privé d'argent, souvent privé d'affection, ont fait croire à M. Faguet qu'il se trouvait en présence d'un *nietzschéen* avant la lettre. Il paraît qu'aujourd'hui il convient de rapprocher de Nietzsche tout ce qui ressemble à de la muflerie et du manque d'égards.

Alors qu'il cherchait encore sa voie, tour à tour nouvelliste, poète et critique, Hebbel fut un littérateur fécond et inégal, tel que l'Allemagne du XIX^e^ siècle en a produit le type le plus parfait. Son lyrisme est souvent d'un joli sentiment. Voici une pièce de vers écrite en 1836 à Heidelberg et que traduit M. Bastier :

Quand je me dévêts le soir,
Doucement, avec lenteur,
Les pensées lasses m'emportent
Vers l'avenir ou le passé.

Et je songe aux jours anciens,
Où ma mère me dévêtait ;
En silence, elle me posait au berceau,
Le vent mugissait, cernant la maison.

Et je songe à l'heure dernière
Où les voisins viendront, comme elle ;

En silence, ils me coucheront dans la terre,
Alors je reposerai longtemps.
Quand le sommeil clôt ma paupière,
Bien souvent j'ai fait le rêve
Qu'en silence venait me coucher
Quelqu'un que je ne saurais dire.

Hebbel remporta son premier succès dramatique avec *Judith*, tragédie biblique en prose, représentée pour la première fois à Berlin le 6 juillet 1840. L'éditeur Hans von Weber, de Munich, vient justement de nous en donner une magnifique réimpression avec dix planches hors texte et des vignettes du dessinateur Théodor Thomas Heine. Si le texte en est rigoureusement respecté, l'interprétation de l'artiste nous montre cependant une Judith, tant soit peu modernisée, beaucoup plus près de Beardsley et d'Oscar Wilde que du brave Allemand qu'était Hebbel.

A Paris, où une maigre bourse de voyage permet au poète de se rendre en 1843, c'est encore la misère, augmentée par les soucis de l'éloignement. Il faut lire le récit que M. Guérin fait de ce séjour. Notons ici une réflexion politique et rappelons-nous que c'est l'époque du premier éveil du chauvinisme allemand, l'époque de la fameuse chanson de Bekker. Hebbel traverse la place de la Concorde et constate la présence de la statue de Strasbourg parmi celles des autres villes de France. Pangermaniste déterminé, il note « qu'elle est ici seulement en pension » et que cette ville fera certainement bientôt retour à l'Allemagne, dont elle a été injustement séparée.

M. Guérin copie ce passage sur le *Journal* de Hebbel, mais il néglige de s'arrêter à la phrase suivante, qui a aussi sa signification. Quand « la pensionnaire » sera revenue parmi ses sœurs, écrit Hebbel (nous citons de mémoire n'ayant pas le texte sous les yeux), elle pourra leur servir de « gouvernante » pour les instruire et les éduquer, car elles en ont le plus grand besoin...

Son voyage à Rome, son mariage, son bonheur domestique, le succès éclatant de ces œuvres—*Gygès et son anneau*, les *Nibelungen*, etc., — voilà les dernières étapes de la vie de Hebbel. Le *Journal* qu'il tint régulièrement depuis sa jeunesse nous initie à toutes ses pensées intimes. C'est peut-être l'œuvre la plus durable du poète. M. Bastier, en a donné, sous forme d'aphorismes, quelques extraits, en appendice à son volume. A vrai dire, les réflexions de Hebbel, ainsi détachées de leur ensemble, perdent beaucoup de leur saveur. Certaines d'entre elles sont d'une banalité telle que certaines maximes de bas-bleus paraîtraient géniales à côté. Mais la faute n'en est-elle pas précisément à la façon dont ce choix a été fait? L'un des chapitres présentés par M. Bastier porte le titre *les Allemands et les Français*. Il a exactement trois pages et semble être calqué

sur le chapitre *Peuples et Patries* de Nietzsche. Alors pourquoi avoir négligé d'y accueillir ces deux maximes savoureuses que nous retrouvons dans de vieilles notes : « Même dans le cas d'une Révolution, les Allemands ne chercheraient qu'à obtenir la liberté des impôts (*Steuerfreiheit*) et jamais la liberté de penser (*Gedankenfreiheit*)» (5 janvier 1836). — « Parce ce que les Allemands savent que les bêtes sauvages sont libres, ils craignent de devenir, par la liberté, des bêtes sauvages » (4 juin 1836).

Ne pensez-vous pas que ce Hebbel possédait une singulière intuition?

§

Flaubert.—Mme J. Wassermann s'est essayée de tracer un portrait de Flaubert, d'après ses lettres, et elle dit précisément à propos de ce recueil : « Pour Flaubert les lettres sont aussi importantes que pour Hebbel son journal, pour Schopenhauer ses *Parerga* ». Le choix fait par la traductrice témoigne d'une connaissance profonde d'un écrivain que l'Allemagne ignora si longtemps, et l'on se plaît à trouver une saveur presque neuve à lire, en allemand les boutades de notre grand classique du roman.

William Blake. — En deux cahiers somptueusement édités, M. A. Knoblaucha recueilli un choix de poèmes du célèbre mystique anglais William Blake, que M. R. Kassner révéla naguère aux Allemands. Nous ne pouvons que signaler cette belle publication dont l'examen, ici, n'est pas de notre compétence.

Memento.— M. Hans von Weber, qui avait déjà donné aux *Süddeutsche Monatshefte* une étude sur E. T. A. Hoffmann, critique musical, avec de nombreux documents inédits, publie dans la même revue (mars) une étude de l'auteur des *Contes fantastiques* sur Gluck. Cette étude date de 1810 et contient de nombreuses citations musicales.

Deutsche Kunst und Dekoration (février).— Numéro presque exclusivement consacré au peintre Walther George et au sculpteur Hugo Lederer, auteur d'un gigantesque monument de feu Krupp à Essen.

Das Literarische Echo (15 février). — Excellente étude de M. Franz Clément, sur l'œuvre de M. Remy de Gourmont.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Les Poèmes de George Meredith. — *Selected Poems* of George Meredith, Constable. — *The Works of George Meredith*, 32 vol., *Poems*, vol. 29, 30, 31, Constable. — *The « New Popular Edition » of George Meredith's Works*, 17 vol., *Poems*, 2 vol., Constable. — Réimpression de la même, en 18 vol., 1902-1905, *Poems*, 2 vol., 1903, Constable. — George Macaulay Trevelyan ; *The Poetry and Philosophy of George Meredith*, Constable. — Walter Jerrold ; *George Meredith, An Essay towards Appreciation*, Greening. — Richard Le Gallienne ; *George Meredith, some Characteristics*, avec une bibliographie par Mr John Lane, 1890,

Elkin Mathews. — Firmin Roz: *George Meredith*, « La Revue des Deux-Mondes ». — Memento.

Le 12 février dernier, Mr George Meredith entrait dans sa quatre-vingtième année, et ce furent, à son adresse, dans la maison des Box Hill, d'innombrables messages d'admiration et d'affection respectueuses. Dans tous les journaux parurent des colonnes entières, le *Times* consacrait à l'illustre vieillard un de ses *leaders*, de longs articles sont publiés dans les revues anglaises et étrangères; la *Revue des Deux Mondes* contenait, dans son numéro du 1er février dernier, une très intéressante étude de M. Firmin Roz, et le *Mercure*, où si souvent le nom de Meredith a été mentionné, donne une traduction du *Tale of Chloe*. En Allemagne, un éditeur berlinois a entrepris la publication des œuvres complètes de l'auteur de *l'Egoïste*, et l'on parle en France de la prochaine apparition de quelques romans du maître. Nous savons que *Diana of the Crossways*, que *Rhoda Fleming*, que *Beauchamp's Career*, que *Harry Richmond*, que les *Tragic Comedians*, et d'autres sans doute, sont traduits en français. Qu'on les édite bientôt et qu'on puisse goûter ici le merveilleux génie de George Meredith.

Cependant, on se demande, avec quelque appréhension, si vraiment les romans de Meredith seront aussi largement admirés qu'ils le méritent, et que certains le prédisent. Ses défauts — ou ses qualités, — ses caractéristiques plutôt, qui ont déconcerté, au début, ses compatriotes eux-mêmes, risquent fort de produire le même effet dans le pays de la clarté, de la logique, de la simplicité. Il faut une patiente lecture, d'attentives méditations pour découvrir l'originalité de Meredith sous les complications et les recherches où elle se complaît. C'est le prudent avertissement que fait à ses lecteurs M. Firmin Roz :

La première condition, si l'on veut comprendre ou seulement lire les romans de M. George Meredith, dit-il, c'est d'oublier tout ce que nous avons accoutumé d'attendre d'un roman, tout ce que nous avons l'habitude d'y trouver.

Et il ajoute très justement que les romans de Meredith sont un défi au genre lui-même ; ce sont par-dessus tout des romans intellectuels.

Pour un lecteur paresseux ou distrait, ils ne peuvent qu'être tour à tour fastidieux et inintelligibles, à part quelques traits ou quelques scènes qui s'imposent malgré tout, comme les aspects les plus sublimes ou les plus délicieux d'un paysage arrêtent le regard fatigué du voyageur. Si nous voulons suivre l'auteur et nous intéresser aux comédies et tragédies où il nous convie, il faut donner une égale et intense attention aux mouvements des personnages, à leurs propos, et à ses allusions, à ses commentaires. Il faut le regarder en les écoutant, l'écouter tandis que nous les regardons,

car souvent son sourire seul nous donnera la clef de leurs paroles, comme plus d'une fois aussi nous ne pourrons, sans ce qu'il nous dit, pénétrer le secret de leur attitude ou de leurs actes. Jeu passionnant, travail fécond : encore faut-il en être capable, vouloir s'y donner et le pouvoir. Ce n'est pas le cas de tous, et à tort ou à raison, jusqu'à M. George Meredith, on demandait au roman tout autre chose.

Comme il a fallu que cinquante ans s'écoulent pour qu'on apprécie Stendhal, Mr George Meredith a dû attendre jusqu'à nos jours pour qu'on reconnût ses rares mérites. Il y a soixante ans, presque, qu'il a débuté dans les lettres, puisque c'est le 7 juillet 1849 que paraissait, dans le « Chamber's Edinburgh Journal » un poème, *Chillianwallah*, la première œuvre imprimée du futur poète de *Modern Love*, — œuvre qui, du reste, n'a jamais été réimprimée. Son premier recueil de poèmes parut en 1851, et le plus récent, *A Reading of Life*, en 1901, alors que, de ses œuvres en prose, les premières et non les moindres, *The Shaving of Shagpat*, *The Ordeal of Richard Feverel* et *Evan Harrington* sont de 1856, de 1859 et de 1861. Il ne faut pas perdre de vue que ces dates correspondent à la belle période préraphaélite, quand Rossetti, Millais, Burne-Jones peignaient leurs plus belles toiles; que Tennyson publie *In Memoriam* en 1850, *Maud* en 1855 et les *Idylles du Roi* en 1859; qu'Herbert Spencer donnait en 1855 ses *Principes de Psychologie*, que, de 1858 à 1865, Carlyle publiait son *Histoire de Frédéric le Grand*, que la même année (1859), où paraissait *Richard Feverel*, George Eliot publiait *Adam Bede*, Thackeray *The Virginians*, Dickens *The Tale of two Cities*, Darwin *l'Origine des Espèces*, John Stuart Mill son essai *On Liberty*, qu'en 1860 Ruskin publiait ses *Modern Painters*, que Robert Browning commençait à ce moment à composer *The Ring and the Book*, que c'est en 1861 que meurt Elizabeth Barrett Browning et que débute Swinburne. Faut-il s'étonner que les poèmes et les romans de Mr George Meredith aient passé inaperçus au milieu de tant d'œuvres retentissantes?

Le grand écrivain a vécu assez pour voir venir à lui, en ces dix dernières années, l'élite des esprits du monde, et aujourd'hui on glorifie en lui, et en Swinburne, les deux survivants d'une époque féconde. Mais telle est l'excessive prépondérance du roman sur toutes les autres formes littéraires qu'on s'obstine à voir surtout en Mr Meredith le plus grand romancier de la fin du dernier siècle et qu'on néglige injustement son œuvre poétique. M. Firmin Roz disserte uniquement sur les romans de l'auteur de *Richard Feverel* et c'est en une brève note seulement qu'il indique au lecteur que Meredith est aussi un grand poète. Il est donc utile de répéter que Meredith débuta par un poème, publié en 1849, et que son premier livre est un recueil de vers, un petit volume de 160 pages intitulé tout sim-

plement *Poèmes*, qui parut en mai 1851. Malgré l'espoir de succès qu'exprime juvénilement l'auteur dans une lettre à son beau-père, le romancier Thomas Love Peacoek, à qui il l'avait dédié, le recueil fut complètement ignoré du public. Qu'à cette époque George Meredith ait eu l'ambition d'être et de rester exclusivement un poète, c'est une chose assez probable; mais l'insuccès de ses poèmes paraît avoir quelque peu calmé ses enthousiasmes lyriques, puisque c'est onze ans plus tard seulement, après *Shagpat*, *Farina*, *Richard Feverel*, et *Evan Harrington*, qu'il revient à la poésie, — à la poésie versifiée, du moins, — et qu'il publie un second livre de vers : *Modern Love*. Dans un ouvrage paru en 1906, **The Poetry and Philosophy of George Meredith**, un des meilleurs commentateurs de l'écrivain, Mr G. M. Trevelyan, assure que « quand une lointaine postérité passera jugement sur les œuvres de Meredith, elle ne séparera de lui, ni les vers, ni la prose : il faudra qu'elle les examine ensemble. Car ses poèmes ne sont pas le produit d'un côté de sa nature, et les romans le produit d'un autre. Plus minutieusement on les lit, et plus clair il apparaît que les romans sont l'œuvre d'un poète, et les poèmes l'œuvre d'un romancier. Il n'est pas de romans qui soient de ton et d'esprit plus lyriques; il n'est pas de poèmes qui manifestent avec autant d'opulence la faculté qu'a le romancier de pénétrer dans les caractères et d'analyser les émotions. Dans les uns et dans les autres, dans les poèmes comme dans les romans, nous trouvons, bien qu'à des degrés différents, les mêmes idées, éthiques et philosophiques, la même psychologie compliquée, le même appel à l'intellect en nous, la même richesse d'imagination, le même incessant torrent de métaphores, illuminé par des éclairs de la même exquise beauté, varié par des saillies d'humour critique, mais indulgent, et tourmenté aussi des mêmes défauts d'expression bizarre et obscure. »

On ne peut que reconnaître la justesse de cette opinion, et, s'il y a, certes, dans les romans de Mr George Meredith, d'innombrables pages qui ont été écrites par le poète, il est indiscutable que *Modern Love*, le recueil de 1862, est dû à la collaboration du poète avec le romancier. L'histoire ici relatée, nettement définie, poignante dans sa profonde intensité, est une sorte de roman qui commence au point généralement où le romancier prosateur s'arrête, — et qui commence brusquement, à l'encontre des récits en prose où l'auteur ne se met en route qu'après une introduction compliquée. Le poème se compose d'une suite de cinquante sonnets, non pas exactement des sonnets, puisqu'ils ont seize vers au lieu de quatorze. Mais à part ce fait qu'ils dépassent de deux vers la mesure parcimonieuse accordée au sonnet, ils en ont le ton et l'inspiration, chacun formant, dans sa concision, un ensemble parfait. *Modern Love* ne fut pas universelle-

ment lu à son apparition, loin de là. Cependant, outre la forme, une note si nouvelle en poésie ne pouvait manquer de soulever l'animadversion des critiques qui furent pour la plupart hostiles; à tel point qu'à un article particulièrement malveillant, paru dans le *Spectator* du 24 mai 1862, Swinburne répondit par une lettre fulminante dans laquelle il protestait avec véhémence contre la façon dont on traitait, disait-il, un des *leaders* de la littérature anglaise. « La louange ou le blâme, déclarait-il, devraient être réfléchis, sérieux, prudents, quand on les applique à une œuvre d'une force aussi subtile, d'une puissance si profonde et si délicate, d'une beauté aussi passionnée et aussi variée que l'est le principal poème du volume de Mr Meredith ; poème qui, sur certains points, me semble-t-il, est au-dessus de la portée et au delà de l'atteinte de quiconque, sauf de son auteur. » Après cette altière affirmation, Swinburne continue vaillamment : « Mr Meredith est l'un des trois ou quatre poètes actuellement vivants dont l'œuvre, parfaite ou imparfaite, est toujours aussi noble de dessein qu'elle est souvent impeccable dans le résultat. » Et il termine son plaidoyer en disant : « Un poète du rang de Mr Meredith ne saurait pas plus profiter de la défense de ses admirateurs qu'il ne peut être offensé par les attaques téméraires ou partielles de ses critiques. »

Après ces polémiques, tout bruit s'éteignit et ce n'est que vingt-cinq ans plus tard qu'on réimprimait le poème. Mr Meredith resta plus de vingt ans sans publier de nouveau recueil. Il est vrai que, dans l'intervalle, il a écrit ces œuvres admirables *Sandra Belloni*, *Rhoda Fleming*, *Vittoria*, *Hary Richmond*, *the Tragic Comedians*, et cet incomparable chef-d'œuvre, *l'Egoïste*. Vers juin 1883, paraissent donc les *Poems and Lyrics of the Joy of Earth ;* puis, après un roman, *Diana of the Crossways*, le poète publie les *Ballads and Poems of Tragic Life* dont Henley fit plusieurs comptes-rendus, et sur lesquels M. Stuart Merrill, alors en Amérique, écrivit un article qu'inséra une revue de là-bas; en 1888, c'est *A Reading of Earth;* en 1892, *The Empty Pruse*, avec les Odes à l'Esprit Comique ; en 1898, parurent les *Odes in Contribution to the Song of French History*, et, en 1901, *A Reading of Life*. La place nous manque pour parler comme il conviendrait de l'œuvre poétique que représentent ces volumes. On retrouvera la plupart de ces sonnets, de ces *lyrics*, de ces poèmes parfaits *Modern Love*, *The Woods of Westermain*, *Love in the Valley*, *The South Western*, *Woodland Peace*, *Dirge in Woods*, et tant d'autres admirables *nature poems*, dans les volumes de l'édition de 1896-98 des **Complete Works of George Meredith** et de la **New Popular Edition** de 1897-99 et de 1902-05, comme aussi dans le volume de **Selected Poems**, qui parut en 1897. Discuter la poésie de

Mr George Meredith, lui reprocher son obscurité, son étrangeté, des défauts et des imperfections, c'est chose possible quand il s'agit d'une personnalité aussi puissante et aussi déconcertante pour les lecteurs accoutumés aux émotions simples et faciles que fournit l'ordinaire production littéraire. Mais dans ses poèmes d'une insurpassable beauté, d'une opulence d'imagination sans pareille, Mr Meredith emploie la métaphore comme un appel à l'esprit bien plus qu'aux yeux et aux oreilles, et parmi les traits qui frappent le lecteur, on note la succession rapide de ces métaphores, concises, hardies, « en raccourci » pour ainsi dire: la dextérité avec laquelle le poète élague, retranche, supprime tout ce qui est inessentiel et banal, et compose ainsi des vers, des poèmes entiers, qui, une fois lus, hantent inoubliablement la mémoire. Et surtout, on retrouve dans l'œuvre poétique de Mr Meredith, comme dans ses romans, cette inlassable, cette incessante et prodigieuse activité de l'intelligence qui a fait dire à Marcel Schwob, dans quelques belles pages de son *Spicilège*, que George Meredith est l'homme qui « a exalté son activité cérébrale au delà de toutes les limites humaines ».

Nous nous joignons aux multitudes d'amis connus et inconnus qui ont adressé à l'illustre vieillard le témoignage de leur admiration et de leur respect, leurs souhaits de santé et de bonheur. Avec ses compatriotes, nous lui exprimons notre reconnaissance pour l'œuvre splendide, en prose et en poésie, que nous devons à sa plume, notre joie à voir reconnaître la haute valeur de cet œuvre, notre gratitude pour l'exemple qu'il a donné au monde d'un noble idéal, non seulement dans ses livres, mais aussi dans sa vie.

Memento. — Parmi les nouvelles additions au catalogue de la collection Tauchnitz, nous pouvons mentionner les *Ghetto Tragedies*, d'Israël Zangwill, en deux volumes ; *My Merry Rockhurst*, un roman du genre historique par Agnes and Egerton Castle ; *Pigskin and Petticoat*, un roman sur le monde des courses, par Helen Mathers; *The Square Peg*, par W. E. Norris, un récit moderne décent et convenable. On trouve, dans la collection Tauchnitz quelques-uns des meilleurs romans de Mr George Meredith : *The Ordeal of Richard Feverel*, *Beauchamp's Career*, *The Tragic Comedians*, *Lord Ormont and his Aminta* et *The Amazing Marriage*.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Les littératures régionales en Espagne. — La Renaissance catalane. — Miguel S. Oliver : *Entre dos Españas*. Barcelone, 1906, in-18.

On se figure trop aisément, en France, une Espagne centralisée à outrance, nivelée, à l'image de notre pays. Cette conception, tout au plus juste au point de vue conditionnel — et qui sait pour combien

de temps (1), — est fausse à tous autres égards, presque. La Castille s'y est prise trop tard, trop brutalement aussi, pour arriver à faire disparaître la diversité caractéristique des « Espagnes » d'autrefois, et l'on retrouve encore aujourd'hui, dans la péninsule, des races, des langues, des tempéraments divers, et jusqu'aux aspirations nationales, plus ou moins vivaces suivant les régions, des vieux royaumes annexés, mais non fondus.

Pour nous en tenir au seul objet qui doive nous occuper dans ces chroniques du *Mercure*, il y a de nos jours, en Espagne, à côté de la langue officielle, d'autres langues assez vivantes pour ne pas retenir l'attention des seuls philologues. Si le *bable*, parlé dans les Asturies, n'est en réalité qu'un dialecte resté stationnaire, cultivé trop tard par quelques *poetæ minores* dont le manque de prétentions et l'humour ingénu font presque tout le charme, le *galaico-portugais* a déjà pour nous plus d'intérêt : les vieux poètes galiciens, qui introduisirent la poésie lyrique dans le royaume naissant de Portugal, et imposèrent à la cour même d'Alphonse le Savant de Castille leur métrique et jusqu'à leur langue, ont eu, au XIX^e^ siècle, des successeurs dignes d'eux, dont l'un surtout, en des églogues simples et robustes à la fois, sut rendre avec grâce les paysages et les mœurs de sa province. Rosalia Castro est morte ; mais peut-être aurons-nous parfois l'occasion de parler ici même de ceux qui ont pris la lyre après elle. Cette renaissance n'en semble pas moins assez factice, dans l'ensemble : M^me^ Pardo Bazan, dans les belles pages qu'elle consacra jadis aux poètes de sa petite patrie, nous révélait chez eux un bien grave défaut : « Ceux qui écrivent en galicien ne le parlent pas. » Et d'ailleurs des Roumanille ne suffisent pas à restaurer une langue : ne faut-il pas à toute littérature véritable une prose ?

Il en va tout autrement en Catalogne : rien qui sente ici une restauration artificielle et pénible, un félibrisme d'amateurs plus ou moins sincères. C'est que la reconnaissance catalane n'est pas seulement le fait d'une élite, mais bien de tout un peuple affirmant, avec une ténacité rare, sa volonté de vivre, de s'organiser, de penser selon son tempérament national, les traditions de son histoire, mais aussi selon sa conception propre de la vie moderne : renaissance bien complète où l'on voit la prose se renouveler avec la poésie, l'artiste lutter de concert, pour l'idéal commun, avec l'érudit et l'homme politique, avec le peuple, source de son inspiration. Et c'est aussi qu'en Catalogne tous ont compris qu'ils avaient, pour la défense

(1) La loi d'administration locale, présentée par le président du conseil, M. Maura, aux Cortès, et qu'on discute actuellement est déjà un essai de décentralisation ; si elle est votée, ce sera pour l'Espagne l'autonomie municipale et un commencement d'autonomie régionale.

de cet idéal, une arme merveilleuse : la langue qu'ils parlent tous, les lettrés comme les simples. Cette langue de saints et de rois, où dès l'origine se manifeste l'âme positive et idéaliste à la fois du peuple catalan, où Jaime Ier narre ses conquêtes cependant que Raimond Lull y exprime sa dialectique étrange et ses rêves, cette langue ne semblait s'être tue, à la veille même d'atteindre sa maturité, que pour se recueillir avant l'effort décisif, et pour laisser se manifester, grâce au silence de deux siècles, l'impuissance des mieux doués à exprimer, dans un idiome emprunté, le génie littéraire de la race. Les Catalans ont bien compris que, cette éclipse de leur vitalité littéraire et artistique ayant coïncidé avec le sommeil de leur langue, ils ne retrouveraient la première qu'en faisant revivre la seconde. Des critiques castillans, — tel l'éminent recteur de l'Université de Salamanque, M. Unamuno, tel M. Bouilla, — viennent trop tard et allèguent d'ailleurs de trop singuliers exemples pour tenter de démontrer aux Catalans qu'ils peuvent écrire, et ont écrit des chefs-d'œuvre en castillan. Voilà bientôt un siècle qu'a commencé cette lutte héroïque pour le triomphe de la langue catalane, et elle est déjà signalée par nombre de victoires littéraires.

Cependant, la littérature catalane, qui manifeste aujourd'hui plus que jamais sa vitalité dans tous les domaines, est encore peu connue hors de Catalogne. La question catalane est bien, en vérité, la question qui passionne le plus toute l'Espagne, à l'heure actuelle, le problème très grave qui a fait perdre tout intérêt — et c'est fort heureux — aux vieilles luttes politiques, vains jeux d'éloquence parlementaire grandiloquente et vide. Mais le mouvement intellectuel catalan, on l'ignore en Espagne même. Un illustre critique castillan, M. Bouilla y San Martin, nous le confesse dans un article tout récent d'une grande revue madrilène (*España moderna*, février 1908) :

... De tout cela, le reste de l'Espagne ne sait presque rien. Nous savons qu'il y a de grands dramaturges qui se nomment Guimera, Rusiñol, Iglesias, parce qu'on nous les a donnés tout traduits (et certes ils n'ont pas à se plaindre de l'accueil qui leur fut fait). Mais des poètes tels que le majorquin Costa y Llobera, les catalans Maragall, Apeles Mestres... nous sont moins connus que les auteurs grecs... Des critiques aussi éminents qu'Ixart, des philologues de la valeur de Pompeu Fabra, des conteurs exquis comme Vilanova, des romanciers aussi exceptionnels que Victor Catala, l'auteur de *Dramas rurals*, nous sont également étrangers. De Verdaguer lui-même, malgré la traduction de *Çanigou* et de *l'Atlantide*, nous n'avons qu'une vague connaissance.

Les écrivains catalans ont, en effet, pour s'imposer au dehors, à lutter contre un vieux préjugé : le catalan n'est pas langue officielle, et n'est-ce pas impardonnable, en ce temps où la conception de l'Etat-Roi nous opprime? — Et puis il est parlé dans la péninsule

par beaucoup moins de monde que le castillan, que le portugais lui-même, et peut-on faire comprendre aisément que « les littérateurs ne sont pas grands ni petits de par leur zone géographique, mais de par leur aire spirituelle » (M. S. Oliver) ? — La vérité, c'est que le catalan est une langue fort difficile, pour les castillans comme pour les étrangers. Bouterweck, le plus ancien des illustres hispanisants allemands, disait avec raison, tout au début du XIX^e^ siècle : « On peut sans peine arriver à comprendre ou à deviner la langue des troubadours, si l'on connaît le français et l'italien. Mais la langue valencienne [c'est ainsi qu'il nomme le catalan] ne se laisse pas deviner, même si l'on connaît, outre ces langues, le castillan. »

Les Catalans luttent toujours sans découragement. Ils vaincront les préjugés, et, malgré la difficulté réelle signalée par Bouterweck, ils seront lus et appréciés en Europe au même titre que les écrivains castillans ou portugais. Le poète Verdaguer, le romancier Narcis Oller n'ont-ils pas déjà été traduits dans plusieurs langues? Les meilleurs des poètes et des romanciers nouveaux le seront à leur tour, sans doute.

En tout cas, le *Mercure* prend l'initiative, en France, de leur faire dans ses chroniques une large place : et le chroniqueur des « Lettres espagnoles » s'efforcera de parler d'eux, comme de leurs frères de Castille, en toute liberté d'esprit.

Nos lecteurs voudront bien nous pardonner cet exposé, trop long sans doute à leur gré, et pourtant si incomplet : le *Mercure* nous ayant confié le soin d'étudier en même temps que la littérature castillane, et selon leur mérite respectif, les diverses littératures de l'Espagne contemporaine, ne fallait-il pas indiquer tout d'abord la position de chacune d'elles?

Au reste, pour ne pas jurer tout à fait — même pour une fois — avec les traditions de cette chronique, nous signalerons bien volontiers, en terminant, un livre où précisément le grave problème dont nous parlions tout à l'heure est étudié en ses aspects multiples avec une maîtrise singulière. Ce livre est intitulé **Entre deux Espagnes**, ce qui veut dire, comme nous l'explique l'auteur dans sa préface, « entre deux moments de notre histoire; entre deux esprits ibériques, entre deux civilisations qui se disputent actuellement la suprématie, l'une attaquant avec l'entrain de la jeunesse et de l'espoir, l'autre se défendant avec le poids formidable de l'inertie et de l'état de possession ». L'auteur, M. Miguel S. Oliver, l'un des plus illustres parmi ces écrivains que Majorque a donnés à la renaissance catalane, était tout désigné, de par sa très grande culture, et de par sa qualité même de Majorquin, à étudier, avec la largeur de vues et toute l'impartialité désirables, ce conflit si délicat et si complexe de deux esprits. Majorque, dans la crise actuelle, s'est toujours montrée en général,

comme on le disait encore récemment, ennemie de toute solution violente, de toute tendance extrême, principalement en ce qui regarde l'idéal autonomiste. Nous ne pouvons parler ici, comme il conviendrait, de ce livre auquel l'auteur donne le sous-titre modeste de « Chroniques et articles ».

Disons seulement qu'on est étonné de trouver, dans des articles aussi courts, tant d'idées neuves, une vision si originale et si nette des choses. L'Espagne aurait grand profit à méditer ce livre où les causes de sa décadence momentanée sont mises à nu. Les articles intitulés *France et Espagne*, *le Problème Catalan* (*Particularisme ou hégémonie*) sont pour nous fort intéressants. L'occasion nous sera donnée sans doute d'en parler ici plus longuement.

MARCEL ROBIN.

VARIÉTÉS

Le Salon de Monte-Carlo. — A ceux qui apportent un peu d'attention dans la visite d'un salon de peinture moderne, que ce soit à Paris ou ailleurs, s'imposent forcément ces remarques essentielles : il y a foison de peintres et rareté d'artistes ; il y a abondance d'œuvres banales et disette d'œuvres originales.

L'exposition des Beaux-Arts de Monte-Carlo, malgré la compétence de son Comité de direction, en dépit des soins de M. Jacquier, son secrétaire général, n'échappe pas et ne peut pas échapper à ces fatalités. Il ne faut pas davantage s'étonner que ce Salon compte surtout des habitués. Ceux-ci, chaque année, envoient un tableau petit ou grand, lequel rappelle plus ou moins celui de l'année précédente. Un tel état de choses engendre et doit engendrer la monotonie.

Est-il possible de l'éviter, tout au moins dans une certaine mesure? On est tenté de le croire. Mais de qui dépend le remède à cette situation ? Peut-être le Comité de direction du Salon monégasque ferait-il bien d'être plus éclectique, de ne pas trop redouter la nouveauté ni les nouveautés. Le public se fatigue un peu du « déjà vu » : n'oublions pas qu'il est curieux d'inédit et friand d'imprévu. Sans lui offrir des bizarreries, on pourrait lui montrer des tentatives intéressantes, ne serait-ce que par leur sincérité. D'autre part, il conviendrait que les jeunes artistes fussent avertis que le Salon monégasque reçoit de nombreux visiteurs, et des visiteurs de tous les pays. Y exposer, c'est, pour le moins, profiter d'une excellente publicité.

Ainsi, on se représente assez bien le Salon de Monte-Carlo comme une sorte de Salon d'hiver, susceptible de rendre aux artistes autant de services et de procurer au public autant d'agrément que les Salons de printemps et le Salon d'automne.

J'entends que l'un des principaux obstacles à la réalisation de ce

programme réside dans l'exiguité du local dont disposent les organisateurs du Salon monégasque. Mais un choix aussi sévère qu'intelligent ne supprimerait-il pas cette difficulté ?

En tous cas, nous formulons des souhaits qui ne sont pas seulement nôtres : ils sont aussi ceux du public. Donc, n'ayant pas la joie de chanter des choses transcendantes, parlons d'œuvres honorables.

Parmi celles-ci, il sied de retenir deux paysages de M. Paul Sain. Cet artiste a le grand défaut d'être inégal. Si on hésite à le classer parmi les vrais Maîtres, on ne peut lui contester un très vif sentiment de la nature et une grande habileté dans les moyens de traduire ce sentiment. Son *Soir d'automne en Normandie* donne une agréable impression de calme, de repos, de douceur ; sa *Plage de Bastia* est pleine de jolies nuances.

M. Spiridon possède également beaucoup de talent. Le *Portrait de Madame V...* exigea évidemment toute son application. La pose du personnage a de la distinction et du charme ; il y a du goût dans l'arrangement des détails : le vieux vert du coussin, le blanc de la robe, le violet vaporeux de l'écharpe font des taches harmonieuses, grâce aux gradations successives. Et cependant, ce portrait, qui est l'un des meilleurs de M. Spiridon, ne satisfait pas complètement. On éprouve une impression analogue devant les toiles de M. Gabriel Ferrier. Son *Page Louis XIII* est séduisant, son *Portrait de M. de N...* est fort vivant. Au fond, toutes ces œuvres sont trop soignées, trop léchées, trop parfaites, — trop bien. On voudrait un peu moins de correction et un peu plus de mouvement, un peu moins de dextérité, et un peu plus de caractère.

M. Georges Rochegrosse demeure fidèle à l'Orient et à Byzance. Il en aime la splendeur, la pompe, les ors, la lumière jaune et rouge. Nous lui devons sur ce sujet d'immenses « machines » disséminées dans les musées de province. Le peintre nous présente aujourd'hui une toile de dimensions beaucoup moindres. Il en ouvragea les détails avec un amour méritoire. Mais il faut bien dire que ses *Ambassadeurs barbares à la Cour de Justinien* ne donnent qu'une assez maigre idée du cadre ainsi décrit par M. Charles Diehl : « Telle était la magnificence du décor que les ambassadeurs croyaient entrer proprement au ciel... » Ce ciel de M. Rochegrosse laisse plutôt le souvenir de quelque Alhambra.

M. Comerre, sous ce titre : *Haïfa*, nous peint une voluptueuse parisienne dans un décor mauresque. La *Jeune fille à la fenêtre* n'augmentera pas sa réputation.

M. Georges Clairin a dû retrouver dans le fond de son atelier une œuvre déjà ancienne : *Un marché à Madrid en 1868*, dit le catalogue. Il y a d'ailleurs là-dedans un coloris vigoureux. L'une des meilleures œuvres du Salon monégasque est le *Portrait de M. Robert*

Mitchell et de sa fille, par M. Paul Chabas. Les deux personnages se détachent avec un grand relief, tous les deux debout, vus à mi-corps, la fille appuyant sa tête sur l'épaule de son père.

Le tableau de M. Georges Lhoste, *Hastings à Luna*, est surtout remarquable par ses vastes proportions.

M. Didier-Pouget continue à peindre des bruyères, M. Chocarne-Moreau des scènes de sacristie, M. Brispot des scènes plus ou moins cardinalices. Ces deux derniers artistes comptent des rivaux en Italie : MM. Brunery et Avitabile. Au reste, tous ces « anecdotiers » d'un faux clergé procèdent plus ou moins de Tito Lessi. M. César Detti a coutume d'émailler, orfévrer, ciseler les costumes de ses personnages. Il montre dans cet art d'artisan beaucoup de patience et de maestria. On lui souhaiterait un grain de génie.

Un *Paysage italien*, par M. Brancaccio, ne manque ni de couleur ni de mouvement. Deux portraits, l'un par M. Jean Gounod, l'autre par Mlle Achille Fould, révèlent du talent.

Dans les objets d'art, rien à signaler. Il y a surtout des objets de commerce. C'est grand dommage ! Pourquoi nos meilleurs orfèvres et potiers ne figurent-ils pas à Monte-Carlo ?

En sculpture, M. Bernstamm expose un buste en bronze de Coquelin aîné, et une terre cuite représentant la belle tête pensive du savant Berthelot. A un jeune artiste russe, M. Soudbinine, nous devons un buste fort expressif du célèbre chanteur Chaliapine.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie Voyages

Marcel Poëte : *L'Enfance de Paris ;* Colin. 3 50

Histoire

Henri d'Almeras : *Les Amoureux de la Reine Marie Antoinette ;* Libr. Mondiale. 5 »

Comtesse H. de Reinach Foussemagne : *La Marquise de Lage de Volude ;* Perrin. 5 »

Littérature

André Chénier : *Œuvres Complètes*, publ. d'après le Ms. origin. par Paul Dimoff ; Delagrave. » »

Jean de Gourmont : *Henri de Régnier et son œuvre*. Portrait et autographe. (Collection « Les Hommes et les Idées ») ; « Mercure de France ». » 75

Christian Maréchal : *Le Véritable Voyage en Orient de Lamartine*, d'après les Ms. origin. de la Biblioth. nationale ; Bloud. » »

Georges Pellissier : *Anthologie des poètes du XIXe siècle, 1860-1866 ;* Delagrave. 3 50

Philosophie

Auguste Comte : *Cours de Philosophie positive ;* Schleicher. 2 »

Ernest Mach : *La Connaissance et l'Erreur*, trad. de l'allemand par le Dr Marcel Dufour ; Flammarion. 3 50

A. D. Xénopol : *La Théorie de l'Histoire ;* Leroux. » »

Poésie

Charles Dornier : *L'Ombre de l'Homme ;* Soc. française d'Imprim. 3 50

Jules Romains : *La Vie Unanime ;* « L'Abbaye ». 3 50

André Spire : *Versets ;* « Mercure de France ». 3 50

Psychologie

Emile Boirac : *La Psychologie inconnue.* Alcan. 5 »

Questions Coloniales

Georges Bourdon : *Les Journées de Casablanca ;* Laffitte. 3 50
Edouard Driault : *La Question d'Extrême-Orient ;* Alcan. 7 »
Dr Rouire : *La Rivalité anglo-russe au XIXe siècle en Asie ;* Colin. 3.50

Questions morales et religieuses

Frédéric Charpin : *La Question religieuse ;* « Mercure de France ». 3 50
Albert Dufourcq : *Le Passé chrétien. Vie et Pensée. Histoire comparée des Religions Payennes et de la Religion Juive* ; Bloud. 3 50
Henry Gaillard de Champris : *Sur quelques idéalistes ;* Bloud. 3 50

Roman

Henry Bargy : *France d'Exil;* Colin. 3 50
Marcel Batilliat : *La Vendée aux Genêts ;* « Mercure de France ». 3 50
Henry Bordeaux : *Les Yeux qui s'ouvrent ;* Plon. 3 50
André des Vernyères : *La Maison du Seigneur ;* Sansot. 3 50
Georges d'Esparbès : *Le Briseur de Fers.* Michaud. 3 50
Léon Frapié : *La Figurante ;* Calmann Lévy. 3 50
Ludovic Garnica de la Cruz : *L'Arène aux Crucifiés ;* Sansot. 3 50
Gyp : *L'Age du Toc ;* Flammarion. 3 50
Charles-Henry Hirsch : *Un Vieux bougre ;* Fasquelle. 3 50
Henry Kistemaeckers : *M. Dupont-Chauffeur ;* Fasquelle. 3 50
Dr Henri Labonne : *Jean de Village ;* Issoudun, Sery. » »
Gaston Leroux : *Le Mystère de la Chambre Jaune ;* Laffitte. 3 50
A. Mockel : *Contes pour les Enfants d'hier,* avec trente-et-un dessins d'Auguste Donnay ; « Mercure de France » 3 50
Emmanuel Roïdès : *La Papesse Jeanne,* trad. du grec par A. Jarry et Jean Saltas ; Fasquelle. 3 50
Saint-Cenery : *Au Service de la France ;* Plon. 3 50
F. de Zobeltitz : *L'Année des Mariages,* trad. de l'allemand par F. de Pardeillan ; Libr. Universelle. 3 50

Sciences

Dr Etienne Burnet : *La Lutte contre les Microbes ;* Colin. 3 50
C.-A. Laisant : *Initiation Mathématique ;* Hachette. » »
Emile Haug : *Traité de Géologie. I. Phénomènes Géologiques ;* Colin. 12 50
Jean Lamarck : *Philosophie zoologique ;* Schleicher. 2 »

Sociologie

Aristide Briand : *La Séparation ;* Fasquelle. 3 50
Clemenceau : *Les Plus Belles Pages de Clemenceau ;* Méricant. » »
Eugène Fournière : *La Crise Socialiste ;* Fasquelle. 3 50
Joseph Mazzarella : *Les Types Sociaux et le Droit ;* Doin. » »
Tancrède de Visan : *Paul Bourget, sociologue ;* « Revue Catholique. » »

Théâtre

A.-Ferdinand Herold : *Electre,* tragédie en trois épisodes, un prologue et un épilogue, trad. d'Euripide ; Stock. 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

« Les Hommes et les Idées ». — H.-G. Wells et le Socialisme. — Une Lettre de M. P.-N. Roinard. — Mort de Francis Thompson. — Une Découverte capitale pour l'islamisme. — La Littérature européenne en Chine. — Le Cinquantenaire de Geijerstam. — « Les Amis d'Eugène Carrière ». — Cercle de l'Art moderne, au Havre. — Au Salon d'Automne. — Avis aux sous-préfets. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

« **Les Hommes et les Idées** ». — C'est le titre d'une Collection dont nous mettons en vente le premier volume. Cette nouvelle Collection est une

œuvre de vulgarisation, dirions-nous, si ce mot, dont on a tant abusé, n'était suspect. Cependant il n'en est pas d'autre, peut-être, qui la qualifie exactement, pourvu qu'on le prenne dans son sens le plus élevé et le plus général.

Mettre à la portée de tous, dans un format commode et à un prix minime, la connaissance précise des hommes et des idées d'aujourd'hui, et même d'hier, tel est en effet notre but.

Sans prétendre à l'universalité, notre domaine sera des plus étendus : les lettres, les sciences, l'histoire, la philosophie et toutes les études variées leur servant de base, enfin tout ce qui peut intéresser celui qui cultive son intelligence et veut se tenir au courant du mouvement intellectuel.

Ce lecteur, auquel nous faisons appel, se formera en même temps et à peu de frais une petite bibliothèque utile et d'intérêt durable.

Après *Henri de Régnier et son œuvre*, de Jean de Gourmont, paraîtront *René Quinton, la Loi de Constance originelle, l'Eau de mer milieu organique*, par Lucien Corpechot; *Rudyard Kipling et la Littérature anglo-indienne*, par Henry-D. Davray; *la Naissance et l'Evanouissement de la Matière*, par Gustave Le Bon; *Jules Renard*, par Henri Bachelin; *la Magie et l'Origine des Religions*, par A. Van Gennep; *Francis Jammes*, par Edmond Pilon; etc., etc.

Nous avons pensé que beaucoup de nos lecteurs désireraient recevoir au fur et à mesure de leur publication, sans avoir à les commander, les petits ouvrages de la collection *les Hommes et les Idées*, et nous avons établi un abonnement par séries de douze (nos 1 à 12, nos 13 à 24, etc.), aux prix de 7 fr. 50 pour la France et 8 francs pour l'étranger.

Les personnes qui auront acheté le premier ouvrage paru (*Henri de Régnier et son œuvre*), et qui désireraient s'abonner à la première série de douze, n'auront à nous faire parvenir que 7 francs pour la France et 7 fr. 50 pour l'étranger.

§

H.-G. Wells et le Socialisme. — *Le Labour Leader* de Londres a publié, dans son numéro du 14 février dernier, la lettre suivante de M. H.-G. Wells :

Cher Monsieur,

Il est absolument exact, — ainsi que le déplore l'auteur du *Motherwell Independent*, que vous citez dans les colonnes de votre « Outlook » de la semaine passée, — il est absolument exact que je vis dans une maison qui m'appartient, avec des domestiques (quatre, pour être exact) et un jardinier avec qui je suis dans les meilleurs termes. J'ai un abonnement de seconde pour Londres (non de première, comme il a été prétendu; mais Shaw et Coit vont, je crois, en première), un tennis, un garden study, des rochers dans mon jardin, et autres objets de luxe. Je ne dépense presque jamais 20 shilling 6 pence pour un dîner, mais je me demande bien pourquoi je m'en priverais si j'en avais l'envie. Je passe mes vacances dehors.

Mais mon principal luxe, c'est le socialisme. Il m'a, ces quatre dernières années, en temps, en forces, en mauvaise vente de mes ouvrages, causé un préjudice d'au moins 2.000 livres st., et ce n'est là que le commencement du tort qu'il causera au succès matériel auquel je puis prétendre ici-bas. Il en vaut, au reste, la peine. Je voyage en seconde parce que je n'y suis pas bousculé, que j'y peux lire des livres et écrire des lettres et arriver là où je vais dans de meilleures dispositions pour travailler que je ne le serais si je voyageais en troisième. Je voyagerais même en première si je le pouvais. Je vis aussi confortablement et aussi agréablement que possible, parce qu'ainsi je peux penser et travailler sans effort. Toute la pensée sur laquelle se base le socialisme a été fournie par des hommes qui étaient indé-

pendants et avaient des loisirs. J'assure ma vie péniblement et j'économise ce que je peux afin de n'être ni tracassé, ni tenté, pour la sécurité de ma femme et de mes enfants. Je fraie avec toutes sortes de gens : pairs, ploutocrates, auteurs dramatiques, porteurs de bains, tailleurs, demoiselles de magasin, employés, commis et ainsi de suite ; et tous en valent la peine. Je veux me mêler librement à eux et goûter au mode de vie de toute espèce de gens. Je voudrais que chacun jouisse d'autant d'aisance, de loisir et de liberté que moi, et voilà pourquoi je suis socialiste. Je crois cela très faisable avec un système économique et social sensiblement réorganisé, et je fais de mon mieux pour en faciliter l'avènement. Mais je ne vois aucune raison pour cela de nous priver, moi et ma femme, d'une vie confortable suffisante, de m'interdire toute société si ce n'est celle des classes pauvres, et de compromettre la vie et l'éducation de mes enfants en allant habiter dans quelque bouge infâme, avec une livre par semaine. Quel bien cela pourrait-il faire ? Pourquoi donnerais-je un mauvais exemple ?

Je crois que les socialistes militants feront bien de renoncer à cette idée absurde, déraisonnable, qu'il faut, pour devenir socialiste, abandonner sécurité, loisir et confort. Quand la réorganisation sociale aura assuré à toutes les jeunes femmes une vie plus saine et plus intéressante que celle de femme de ménage (tandis qu'en ce moment la seule autre alternative est d'être employée), quand elle aura assuré à ma femme et à moi l'électricité municipale à un prix abordable, et qu'elle aura de telle sorte simplifié les commodités et les arrangements domestiques, qu'on pourra se dispenser d'aides salariés, alors je serai prêt à modifier mon genre de vie, mais pas avant. Je ne crois pas, — et je ne cesse de prêcher aux gens de la classe moyenne que c'est là une idée fausse, — je ne crois pas que le socialisme exige des sacrifices aussi fanatiques que le suggère votre correspondant. Le socialisme est une proposition commerciale, claire et saine pour supprimer la pauvreté et la dépendance. Je ne crois pas qu'on lui ferait faire un pas de plus par le jeûne et l'abstinence, mais plutôt en répandant lumineusement le sens commun parmi les hommes moyennement intelligents. Devenir socialiste, ce n'est pas devenir derviche. J'entends continuer ma tâche, qui est, je le crois, celle qui convient le mieux au meilleur de mon talent, et, entre temps, me ménager autant de bon temps et de choses agréables que je peux. Si l'aide franche et indépendante que je leur donne de la sorte ne convient pas à d'autres socialistes militants, j'en suis désolé; ils auront à la subir comme devant.

Votre tout dévoué,

H.-G. WELLS.

Spade House, Sandgate, Kent.

§

Une Lettre de M. P.-N. Roinard.

21 février 1908.

Mon cher Vallette,

J'adresse à M. Ravel une lettre fort déférente qui lui demande l'amiable restitution de mon titre « les Miroirs » ; c'est M. Marnold qui répond... et quelque peu en quêteur de piètre noise. Bien surprenante l'indiscrétion de ce critique musicien que, volontiers, l'on supposerait doué d'un certain doigté ! De quoi se mêle-t-il ?

Je ne sache pas l'avoir offensé ni même appelé en cause. Pourquoi m'attaque-t-il ? Pour argumenter en m'opposant le succès de M. Ravel ? Eh ! Je ne désire qu'applaudir à son succès ! qui d'ailleurs n'infirme en rien ma priorité dans l'acquis de ce titre « les Miroirs », d'autant mieux que ma pièce comporte musique, ce qu'il me faut répéter, car M. Marnold apparaît très rebelle à la lecture d'autrui.

Parce qu'une œuvre n'obtint pas ou n'a pas encore obtenu le *retentissement*, il appartiendrait à tout survenant de la déposséder de son titre ? Ah ! que non, Monsieur. Bon juge en soupirs et en doubles croches peut-être ! mais en droit ?... *Ne sutor*... Dans la suite de son argumentation, mon adversaire inattendu trouve plaisant de nous faire tous deux cohabiter dans la

Lune! Voilà qui devient gaî! M. Marnold offre donc quelque rapport intime ou parentage occulte avec la Lune ; je ne m'en doutais guère, mais puisqu'il l'insinue, je n'ose y contredire. Quant à moi, ainsi que l'attestait l'indication finale de ma lettre, je reste, terrestre, 7, rue Pixérécourt. Mais mon insouhaité contradicteur ne semble pas *idoine* à lire. Serait-ce pourquoi il parut tout glorieux de ne savoir rien de moi, « jusqu'à mon nom » ?

Trop de compagnons de luttes, trop d'anciens amis et autres ennemis affectent de m'oublier pour qu'un de plus, parmi les gens qui me vouent au silence, ait la triste puissance d'aggraver la peine à laquelle ils pensent me condamner.

Passons... et rejoignons notre jovial critique. Je constate qu'il manque un peu d'égards à ses collaborateurs. Une affectueuse expression, que je plaçais en tête de ma lettre, eût induit plus avisé à se renseigner sur mes vieilles relations avec eux, et sans doute à s'épargner l'incivilité d'un commensal qui entend ne pas connaître les amis de la maison. Ah! que M. Marnold eût agi avec plus de prudence et de tact en continuant à m'ignorer!

Hélas! tous les termes et toutes les formes de son intervention si imprévue se tournent ingratement contre lui. Au résumé, leurs manières de démontrer aboutissent seulement à prouver que cet écrivain ne lit rien dans le *Mercure*, sauf ses articles et, malheur souverain! le laissent suspecter de ne savoir pas même se relire.

Que ne songea-t-il à s'informer? Il eût appris que naguère m'advint l'honneur de collaborer au *Mercure de France;* que l'on m'y édita *la Mort du Rêve*, ce livre qui donna lieu à une des plus flatteuses manifestations de notre époque. Soir d'émotion profonde et dont le souvenir fier me revanche assez pour n'en pas vouloir à ceux qui m'ignorent. Je veux parler du banquet présidé par Rodin, et auquel, suprêmement représenté, le *Mercure de France* assistait en nombreuse compagnie d'élite. Dans le style concis de notre suropinant confrère, j'ajouterai que, *vraisemblablement, il n'en pourrait pas dire autant!*

Au demeurant, je veux comme lui et avec lui finir par une charitable parole. Sincèrement *je le plains* d'imposer à son public choisi une si diminuante opinion sur sa probité de critique, alors que, sans la connaître (et sans qu'on l'ait invité), il s'aventure à persifler une pièce qu'entre mes œuvres, et — avant quiconque, — j'ai bien le droit d'affirmer « capitale » !

Veuillez agréer, mon cher Vallette, avec ma cordiale poignée de main, toute ma reconnaissance envers votre accueillante impartialité.

P.-N. ROINARD.

§

Le Cinquantenaire de Geijerstam. — Le 5 janvier dernier, les amis de Gustave af Geijerstam, le célèbre romancier et nouvelliste suédois, ont célébré à Stockholm le cinquantième anniversaire de sa naissance. Geijerstam est connu, non seulement en Suède, mais encore dans les principaux pays d'Europe, où ses ouvrages ont été traduits. L'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande ont depuis longtemps reproduit la plupart de ses livres, qui auraient certainement été goûtés en France aussi, si l'on s'était donné la peine de les y faire connaître. Geijerstam publia son premier volume, un recueil de nouvelles, en 1882. Partisan résolu de la tendance naturaliste,

qui se manifesta dans son pays de 1875 à 1885, il décrit généralement dans ses récits, pleins d'une émotion communicative, la vie douloureuse et les poignantes misères des pauvres gens. Dans un autre ordre d'idées, la psychologie de la vie conjugale et des problèmes troublants qu'elle provoque apparaissent sous un jour singulièrement vivant dans son roman : *la Comédie du mariage*. Un autre roman : *Nils Tufvasson et sa mère*, est considéré comme son œuvre la plus remarquable, quoiqu'un peu teintée de mysticisme.

§

Mort de Francis Thompson. — L'un des poètes les mieux doués parmi la jeune école poétique anglaise, Francis Thompson, vient de mourir dans un asile d'aliénés des environs de Londres. Il avait étudié la médecine, mais les dissections et les opérations chirurgicales le dégoûtèrent et il renonça à exercer jamais l'art de guérir. Son père, médecin lui-même, en conçut une irritation telle qu'il le chassa impitoyablement de sa maison. Le jeune homme s'en fut à Londres, sans argent, sans amis, et vécut pendant de longues années une vie de privations et de misère dans les sombres profondeurs de la grande ville. Faible et maladif, sans feu ni lieu, sans emploi, il parcourait les rues de la ville, pieds nus, en haillons, dormait sur des tas d'ordures, vendait des allumettes, et, le soir, se tenait aux portes des théâtres, disputant aux autres miséreux le peu enviable privilège d'ouvrir, pour une aumône, les portières des voitures des grandes dames. Malgré cette misère affreuse, Francis Thompson faisait des vers, et de très beaux vers. Il les écrivait au crayon sur des papiers qu'il ramassait dans la rue et les faisait parvenir aux journaux et chez les éditeurs qui s'empressaient, comme bien on pense, de jeter au panier ces informes et sales bouts de papier. Tout un *paquet* de poèmes tomba ainsi un jour entre les mains du directeur de « Merry England ». Frappé de la grandiose originalité de cette poésie et du souffle puissant qui animait ces vers, il publia aussitôt dans son organe un choix de ces admirables pièces. Elles produisirent une sensation énorme. Pendant que le Tout-Londres littéraire s'entretenait du nouveau poète que personne ne connaissait et ne tarissait pas d'éloges, entre autres sur cette ode magnifique au soleil couchant, que les critiques égalèrent aux plus beaux vers de Shelley, Francis Thompson, lassé de vivre, s'étant procuré du poison, allait mettre fin à ses jours, lorsque le directeur de « Merry England » découvrit sa retraite sur un tas de fumier et le conduisit vivement dans un hôpital. Là, il se reposa longuement, des amis fortunés s'intéressèrent à lui, publièrent ses volumes de vers qui eurent un succès énorme, et firent tout leur possible pour le ramener à la santé. Mais le bonheur et la gloire vinrent trop tard. Ses privations, si longues et si poignantes, avaient miné sa santé; l'opium, qu'il avait pris à fortes doses pour essayer d'oublier sa misère, avait délabré son corps et son âme. Il devint fou, et la mort vient heureusement de mettre un terme à ses souffrances.

§

Une Découverte capitale pour l'islamisme. — Une découverte dont les suites peuvent avoir une portée incalculable a eu lieu tout récemment dans l'Italie méridionale. On a trouvé, dans la bibliothèque d'une petite

ville de Calabre, un manuscrit arabe dont la rédaction remonterait au temps même de Mahomet, vers 625, et qui contiendrait les versets du Prophète dans leur intégrité. Or, on sait que le schisme entre Sunnites et Shiites, qui divise le monde musulman en deux grandes sectes inconciliables (les premiers, qui admettent la succession des califes telle qu'elle a eu lieu après la mort de Mahomet, sont représentés surtout par les Turcs, les seconds, qui ne reconnaissent qu'Ali et ses descendants comme légitimes héritiers du Prophète, par les Persans) est né précisément du fait que les Shiites accusent Othman d'avoir intentionnellement, dans la rédaction du Coran, falsifié le texte même de Mahomet, falsification dont le résultat immédiat fut la négation des droits d'Ali à la succession première et directe du Prophète et la cause du massacre de ses fils.

Si ce qu'on rapporte est exact, le manuscrit calabrais contiendrait trois pages entières dont le sens, d'une clarté parfaite, supprimerait toute espèce de doute et mettrait fin à un débat treize fois séculaire, qui a paralysé le monde musulman et n'a pas peu contribué à sa décadence actuelle.

Il y a donc là, si l'authenticité de cette découverte se vérifie, un fait historique dont nul ne peut prévoir les conséquences et qui est appelé à passionner plusieurs centaines de millions d'individus. Il pourrait en résulter ni plus ni moins que l'union de l'Islam.

§

La Littérature européenne en Chine. — Le correspondant du *Times* à Shanghaï donne d'intéressants détails sur les progrès de la culture occidentale chez les Chinois, résultat direct de la réforme de 1905 qui réorganisa l'instruction publique. C'est par centaines que se comptent, dans le Céleste Empire, les succursales de la *Presse commerciale*, maison d'édition entièrement chinoise, qui inonde le pays de publications modernes dont les prix varient entre 30 centimes pour les ouvrages d'instruction élémentaire et 2 fr. pour les livres de science. Ces ouvrages ont un grand succès. Tel volume a été imprimé à 355.000 exemplaires ; de tel autre il a été vendu 158.000 en un an. Le nombre des ouvrages européens, traduits ou adaptés, déjà édités est considérable. Rien qu'à Shanghaï on trouvait en vente, il y a deux mois : 60 ouvrages d'éducation, 90 d'histoire, 40 de géographie, 110 d'économie politique, 130 de mathématiques et de mécanique, 40 de philosophie, 50 de philologie, 70 d'hygiène, 120 de science militaire, 100 de littérature et 30 romans.

La littérature romanesque importée d'Europe n'est pas ce qu'il y a de moins curieux dans ce mouvement. La société chinoise manifeste, paraît-il, un goût de plus en plus prononcé pour nos romans. En deux ans, le nombre des ouvrages d'imagination lus en Chine a passé de 21 à 220, le roman qui a eu jusqu'ici le plus de succès est *la Dame aux Camélias*, fort apprécié des Chinois pour l'hommage qui y est rendu aux courtisanes. Viennent après : *Robinson Crusoé*, *la Case de l'oncle Tom*, *Ivanhoé*, *les Misérables*, *Manon Lescaut* et *Sherlock Holmès*. Mais il se produit, dans ce passage du monde blanc au monde jaune, des transpositions assez curieuses, provenant des différences de morale. C'est ainsi que *David Copperfield* agace singulièrement les Célestes qui ne peuvent pas comprendre les tergiversations amoureuses du héros de Dickens, flottant par scrupule entre Agnès et Dora ;

ils le jugent absolument corrompu et dépravé : son devoir eût été de les épouser toutes les deux.

§

« **Les Amis d'Eugène Carrière** ». — Sous cette dénomination vient de se fonder une Société dont le président est Auguste Rodin. Elle compte déjà une centaine de membres. Les personnes qui désirent faire partie de la Société sont priées d'envoyer leur adhésion à M. Charles Morice (41, avenue de Clichy).

Les Amis du grand artiste se proposent moins de défendre son œuvre et sa gloire, hors d'atteinte, que de conserver et de propager, dans l'intérêt de tous, sa pensée générale et sociale, cet amour raisonné, héroïque, de la nature et de l'humanité, qui lui permit de faire et de sa propre vie et de sa mort un magnifique enseignement. Ils se réuniront, au Dîner du Quatorze — dont Carrière était l'un des fondateurs — le 14 mars (15 *bis*, boulevard Saint-Denis, 7 h. 1/2). Une première liste des membres de la Société sera ensuite publiée.

§

Cercle de l'Art moderne, au Havre. — M. Francis de Miomandre a fait, le vendredi 21 février, au Cercle de l'Art moderne, une conférence excellente et très goûtée sur Jules Laforgue. C'est la première de la série qui inaugure l'année 1908, et qui comprendra une conférence de M. Léon Bocquet sur Tristan Corbière, et une conférence de M. Louis Thomas sur le vers libre.

En ce qui touche la musique, le Cercle a organisé une audition consacrée à Vincent d'Indy, avec le concours du maître : cette audition a eu lieu avec un très grand succès, le 9 février. La deuxième audition sera consacrée à Claude Debussy, dans le courant de mars.

§

Au Salon d'Automne. — Par erreur, notre dernier n° nommait, dans la liste des treize membres du Comité littéraire au Salon d'Automne, M. Charles Gide. Nos lecteurs auront sans doute compris qu'il ne s'agissait point ici du professeur d'Economie politique, mais de notre collaborateur : André Gide.

§

Avis aux sous-préfets. — Nous trouvons dans le *Bulletin des Commissaires de police à l'usage de tous les Fonctionnaires du ministère de l'Intérieur et des Maires*, numéro de janvier 1908, l'annonce suivante :

M. Appiéto, c. de police à Béziers, désire vendre un costume officiel de c. de police, à l'état de neuf, et dans des conditions exceptionnelles de « bon marché ».

Ce costume, qui n'a été porté qu'une fois, un jour de grande réception, à Agde, valut à M. Appiéto l'insigne honneur d'être pris pour M. le Sous-Préfet.

S'adresser à lui-même, canton nord, ou à son secrétaire Martin.

§

Publications du « Mercure de France ».

LA VENDÉE AUX GENÊTS, roman, par Marcel Batilliat. Vol. in-18, 3 fr. 50. (Il a été tiré 7 ex. sur Hollande, à 10 fr.).

VERSETS (*Et vous riez. — Poèmes juifs*), par André Spire. Vol. in-18, 3 fr. 50 (Il a été tiré 9 ex. sur Hollande, à 10 fr.).

LA QUESTION RELIGIEUSE, par Frédéric Charpin. Vol. in-18, 3 fr. 50.

CONTES POUR LES ENFANTS D'HIER, par Albert Mockel, avec trente et un dessins d'Auguste Donnay. Vol. in-8, 3 fr. 50. (Il a été tiré 20 ex. sur japon impérial, avec tirage à part des vignettes d'Auguste Donnay, à 20 fr.).

HENRI DE RÉGNIER ET SON ŒUVRE (Collection *les Hommes et les Idées*), par Jean de Gourmont, avec un portrait et un autographe. Vol. in-16, 0 fr. 75.

§

Le Sottisier universel.

Les amis de la liberté portugaise... doivent considérer que l'événement d'avant-hier [l'assassinat du roi de Portugal] est à tous égards un régicide. — *La Dernière Heure*, 4 février.

On dirait deux oranges mandarines qui auraient des yeux noirs. — RENÉ BAZIN: *Relation d'un voyage à Lisbonne et en Portugal.*

Si les pilules X ne vous guérissent pas, renvoyez-les, et on vous rendra votre argent. — *Traduction d'une réclame parue dans divers journaux londoniens.*

La durée de la vie du bœuf est de vingt-cinq ou de trente ans au plus... Et cependant sa fécondité, malgré cette courte durée de la vie, est faible. — METCHNIKOFF : *Essais optimistes* p. 73.

Ni du fanon gonflé des fécondes génisses
Faire écumer le lait dans de brillants calices.
LAMARTINE : *Nouvelles Méditations.*

Le duc s'était entouré d'artistes néerlandais dont il prévoyait le développement glorieux, et Pierre de Witt reçut une sorte d'intendanture. D'ailleurs, il paraît avoir protégé les artistes indigènes bien elevés, comme le prouve Nicolas Prugger qui était beaucoup et longtemps occupé à la cour. Par la nouvelle exploration de tous les tableaux pour connaître leurs signements et monogrammes... on parvint à des enrichissements et des assicurations diverses. La registrature de la Pinacothèque et les archives bavarrois furent fouillés, mais le résultat était fort lacuneux, ce qui provient du mauvais état des archivales relatives. Les messieurs qui ont le grand mérite à l'arrangement du catalogue sont le directeur Dr Bode et Dr L. A. Schreibler à Berlin, qui avaient la bonte de parcourir et de corriger les feuilles d'épreuve. — Dr VON REBER : *Catalogue français officiel de la Pinacothèque ancienne.* Munich, 1885.

Paul Loyson (déjà connu sous le nom de Père Hyacinthe) a écrit un drame intitulé *les Ames ennemies*, qui a été représenté avec succès à la Comédie Française. — *Cœnobium*, nº 4.

A Châlons, on nous annonce que le *Ville-de-Paris* est passé à onze heures; nous l'apercevons bientôt par delà Lagny. — *Matin*, 16 janvier.

THÉATRE DE GENÈVE : *Athalie*, tragédie en 5 actes, de Mendelssohn. — *Journal de Genève*, 29 janvier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

dirigée par le Dr Gustave LE BON

LA CONNAISSANCE ET L'ERREUR

Par **M. MACH**, Professeur à l'Université de Vienne

Traduit par **le Dr DUFOUR**, *Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Nancy*

LA CONNAISSANCE ET L'ERREUR est la traduction d'un livre où M. MACH, professeur à l'Université de Vienne, a exposé d'une manière accessible au grand public ses idées sur la psychologie du savoir. M. MACH est un physicien dont la pensée a été fortement influencée par la théorie de l'évolution.

Un volume in-18 — Prix..... **3 fr. 50**

GEORGES CAIN, Conservateur du Musée Carnavalet

NOUVELLES PROMENADES DANS PARIS

Ouvrage orné de 135 illustrations et de 20 plans anciens et modernes

Un volume in-16 — Prix..... **5 fr.**

LETAINTURIER-FRADIN

LA CAMARGO (1710-1770)

Un volume in-18 avec couverture illustrée du portrait de la célèbre danseuse

Prix..... **3 fr. 50**

ŒUVRES DRAMATIQUES DE WILLIAM SHAKESPEARE

COMÉDIES, TRAGÉDIES, etc.

Traduction nouvelle entièrement conforme au texte anglais, avec annotations

Par **Georges DUVAL**

TOME PREMIER. — Préface. — Vie de Shakespeare. — Testament. — Baptêmes, Mariages et Enterrements de la Famille de Shakespeare. — Hamlet. — Roméo et Juliette. — Le Roi Jean. — La vie et la mort du Roi Richard II.

Un volume in-18 — Prix..... **3 fr. 50**

L'Édition sera complète en huit volumes

Collection des « AUTEURS CÉLÈBRES » à 0.60 le volume

CAMILLE LEMONNIER

LA FAUTE DE MADAME CHARVET

Envoi contre Mandat-Poste

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI^e^

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son œuvre

(Collection « LES HOMMES ET LES IDÉES » avec un portrait et un autographe
Vol. in-16..... 0.7

FRÉDÉRIC CHARPIN

La Question Religieuse, Enquête internationale
Vol. in-18..... 3.5

ALBERT MOCKEL

Contes pour les Enfants d'hier

avec trente et un dessins d'AUGUSTE DONNAY. Vol. in-8..... 3.

EMILE VERHAEREN

Les Visages de la Vie, (*Les Visages de la Vi*
Les Douze Mois), poème
Vol. in-18..... 3.

ÉMILE MAGNE

Femmes galantes du XVII^e^ siècle

Madame de la Suze (Henriette de Coligny) et l

Société précieuse Documents inédits. Portrait iné
d'après DANIEL DU MONSTIER. Biblio
graphie des Recueils de la Suze-Pellisson. Vol. in-18..... 3.

COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Les plus belles pages de Stendhal

(Henri Beyle), avec une notice de PAUL LÉAUTAUD. Portrait gravé sur bois d'ap
SÖDERMARK. Vol. in-18..... 3

Les plus belles pages de Saint

Amant, avec une notice de REMY DE GOURMONT et un frontispice.
Vol. petit in-16..... 3

LÉON SÉCHÉ

Hortense Allart de Méritens dans ses rappo
avec Chateau
briand, Béranger, Lamennais, Sainte-Beuve et Madame d'Agou
Portraits et Autographes. Vol. in-8..... 7

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS

Lettres inédites à Sainte-Beuve, avec une
troduction
des notes de LÉON SÉCHÉ. Portrait et Autographe. Vol. in-8..... 7

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé. — Paris-VI^e

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER

POÉSIE

Premiers Poèmes. (*Les Lendemains. Apaisement. Sites. Épisodes. Sonnets. Poésies diverses*). Vol. in-18 (6e édition)..... 3.50

Poèmes, 1887-1892. (*Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe*). Vol. in-18 (7e édition)..... 3.50

Les Jeux rustiques et divins. (*Aréthuse. Les Roseaux de la Flûte. Inscriptions pour les treize Portes de la ville. La Corbeille des Heures. Poèmes divers*). Vol. in-18 (5e édition)..... 3.50

Les Médailles d'Argile. Vol. in-18 (7e édition) 3.50

La Cité des Eaux. Vol. in-18 (6e édition)..... 3.50

La Sandale ailée. Vol. in-18 (6e édition)..... 3.50

ROMAN

La Canne de Jaspe. Vol. in-18 (3e édition)..... 3.50

La Double Maîtresse, roman. Vol. in-18 (18e éd.). 3.50

Les Amants singuliers. Vol. in-18 (5e édition). 3.50

Le Bon Plaisir, roman. Vol. in-18 (10e édition).... 3.50

Le Mariage de Minuit, roman. Vol. in-18 (12e édition)..... 3.50

Les Vacances d'un jeune homme sage, roman. Vol. in-18 (10e édition)..... 3.50

Les Rencontres de M. de Bréot, roman. Vol. in-18 (9e édition)..... 3.50

Le Passé vivant, *roman moderne*. Vol. in-18 (12e édit.). 3.50

La Peur de l'Amour, roman. Vol. in-18 (14e édit.) 3.50

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Vol. in-18 (3e édit.). 3.50

Sujets et Paysages. Vol. in-18 (4e édition).... 3.50

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Henri de Régnier et son œuvre, par Jean de Gourmont. Collection « *Les Hommes et les Idées* », avec un portrait et un autographe. Vol. in-16. Prix..... 0.75

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Soulpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georg. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudet.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Échos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
UN AN.....	**25 fr.**	UN AN.....	**30 fr.**
SIX MOIS.....	**14 »**	SIX MOIS.....	**17 »**
TROIS MOIS.....	**8 »**	TROIS MOIS.....	**10 »**

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Etranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.